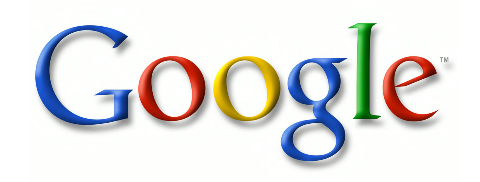
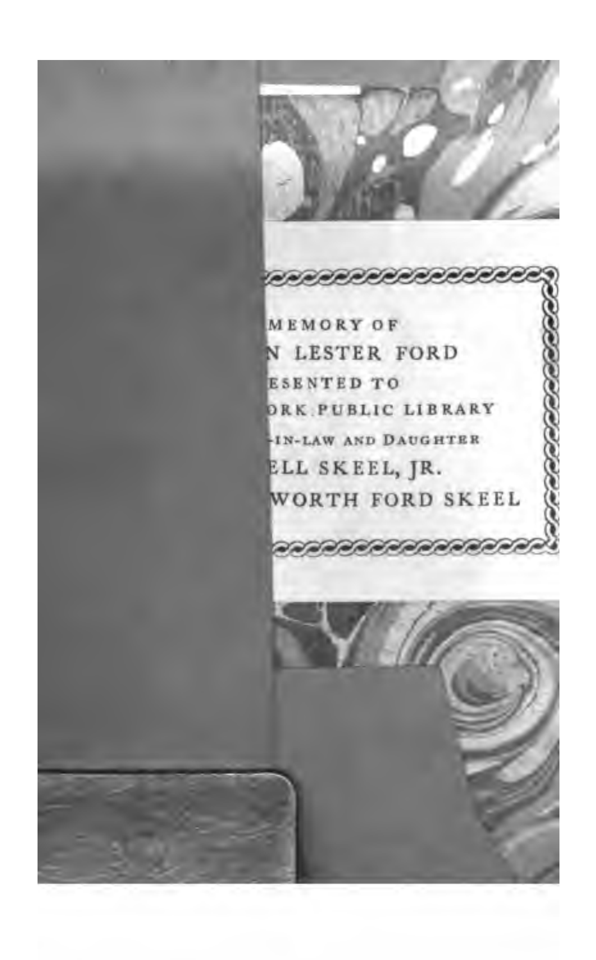



MEMORY OF
N LESTER FORD
ESENTED TO
ORK PUBLIC LIBRARY
-IN-LAW AND DAUGHTER
ELL SKEEL, JR.
WORTH FORD SKEEL



COLLECTION
COMPLETE
DES ŒUVRES
DE
J. J. ROUSSEAU,

TOME NEUVIEME.

COLLECTION COMPLETE DES ŒUVRES DE J. J. ROUSSEAU,

Citoyen de Geneve.

TOME NEUVIEME.

Contenant la ſuite du IVe. & partie du Ve. Livre d'*Emile* ou de l'Education.



A GENEVE.

M. DCC. LXXXII.

EMILE

OU

DE L'ÉDUCATION.

TOME III.

EMILE,

OU

DE L'ÉDUCATION.

PAR J. J. ROUSSEAU,

Citoyen de Geneve.

TOME III.



GENEVE.

M. DCC. LXXX.

EMILE,

OU

DE L'EDUCATION.

SUITE DU LIVRE QUATRIEME.

„ IL y a trente ans que dans une „ ville d'Italie, un jeune homme ex„ patrié ſe voyoit réduit à la derniere „ miſere. Il étoit né Calviniſte; mais „ par les ſuites d'une étourderie, ſe „ trouvant fugitif, en pays étranger, „ ſans reſſource, il changea de reli„ gion pour avoir du pain. Il y avoit „ dans cette ville un hoſpice pour les „ Proſélytes, il y fut admis. En l'inſ„ truiſant ſur la controverſe, on lui „ donna des doutes qu'il n'avoit pas, „ & on lui apprit le mal qu'il igno„ roit: il entendit des dogmes nou„ veaux, il vit des mœurs encore „ plus nouvelles; il les vit, & faillit „ en être la victime. Il voulut fuir, „ on l'enferma; il ſe plaignit, on le

„ punit de ſes plaintes ; à la merci de „ ſes tyrans, il ſe vit traiter en criminel pour n'avoir pas voulu céder au „ crime. Que ceux qui ſavent combien la premiere épreuve de la violence & de l'injuſtice irrite un jeune „ cœur ſans expérience, ſe figurent „ l'état du ſien. Des larmes de rage „ couloient de ſes yeux, l'indignation „ l'étouffoit. Il imploroit le Ciel & „ les hommes, il ſe confioit à tout le „ monde, & n'étoit écouté de perſonne. Il ne voyoit que de vils domeſtiques ſoumis à l'infâme qui l'outrageoit, ou des complices du même crime, qui ſe railloient de ſa „ réſiſtance & l'excitoient à les imiter. Il étoit perdu ſans un honnête „ Eccléſiaſtique qui vint à l'hoſpice „ pour quelque affaire, & qu'il trouva „ le moyen de conſulter en ſecret. „ L'Ecleſiaſtique étoit pauvre, & avoit „ beſoin de tout le monde; mais l'opprimé avoit encore plus beſoin de „ lui, & il n'héſita pas à favoriſer „ ſon évaſion au riſque de ſe faire un „ dangereux ennemi.

„ Echappé au vice pour rentrer „ dans l'indigence, le jeune homme „ luttoit ſans ſuccès contre ſa deſti-

„ née ; un moment il se crut au-dessus d'elle. A la premiere lueur de „ fortune, ses maux & son protecteur furent oubliés. Il fut bientôt „ puni de cette ingratitude, toutes „ ses espérances s'évanouirent : sa jeunesse avoit beau le favoriser, ses „ idées romanesques gâtoient tout. „ N'ayant ni assez de talens, ni assez „ d'adresse pour se faire un chemin „ facile ; ne sachant être ni modéré, „ ni méchant, il prétendit à tant de „ choses, qu'il ne sut parvenir à rien. „ Retombé dans sa premiere détresse, „ sans pain, sans asyle, prêt à mourir de faim, il se ressouvint de son „ bienfaiteur.

„ Il y retourne, il le trouve, il en „ est bien reçu ; sa vue rappelle à „ l'Ecclésiastique une bonne action „ qu'il avoit faite ; un tel souvenir réjouit toujours l'ame. Cet homme „ étoit naturellement humain, compatissant, il sentoit les peines d'autrui par les siennes, & le bien-être „ n'avoit point endurci son cœur ; „ enfin les leçons de la sagesse & une „ vertu éclairée avoient affermi son „ bon naturel. Il accueille le jeune „ homme, lui cherche un gîte, l'y

„ recommande; il partage avec lui ſon „ néceſſaire, à peine ſuffiſant pour „ deux. Il fait plus, il l'inſtruit, le „ conſole, il lui apprend l'art difficile „ de ſupporter patiemment l'adverſité. „ Gens à préjugés, eſt-ce d'un Prê- „ tre, eſt-ce en Italie que vous euſ- „ ſiez eſpéré tout cela?

„ Cet honnête Eccléſiaſtique étoit „ un pauvre Vicaire Savoyard, qu'une „ aventure de jeuneſſe avoit mis mal „ avec ſon Evêque, & qui avoit paſſé „ les monts pour chercher les reſſour- „ ces qui lui manquoient dans ſon „ pays. Il n'étoit ni ſans eſprit, ni „ ſans lettres; & avec une figure in- „ téreſſante, il avoit trouvé des pro- „ tecteurs qui le placerent chez un Mi- „ niſtre pour élever ſon fils. Il préfé- „ roit la pauvreté à la dépendance, „ & il ignoroit comment il faut ſe „ conduire chez les Grands. Il ne reſta „ pas long-tems chez celui-ci; en le „ quittant il ne perdit point ſon eſti- „ me; & comme il vivoit ſagement „ & ſe faiſoit aimer de tout le mon- „ de, il ſe flattoit de rentrer en grace „ auprès de ſon Evêque, & d'en ob- „ tenir quelque petite Cure dans les „ montagnes, pour y paſſer le reſte

„ de ſes jours. Tel étoit le dernier
„ terme de ſon ambition.

„ Un penchant naturel l'intéreſſoit
„ au jeune fugitif, & le lui fit exa-
„ miner avec ſoin. Il vit que la mau-
„ vaiſe fortune avoit déjà flétri ſon
„ cœur, que l'opprobre & le mépris
„ avoient abattu ſon courage, & que
„ ſa fierté, changée en dépit amer,
„ ne lui montroit dans l'injuſtice &
„ la dureté des hommes, que le vice
„ de leur nature & la chimere de la
„ vertu. Il avoit vu que la Religion
„ ne ſert que de maſque à l'intérêt,
„ & le culte ſacré de ſauve-garde à
„ l'hypocriſie : il avoit vu dans la ſub-
„ tilité des vaines diſputes, le Para-
„ dis & l'Enfer mis pour prix à des
„ jeux de mots ; il avoit vu la ſubli-
„ me & primitive idée de la Divinité
„ défigurée par les fantaſques imagi-
„ nations des hommes ; & trouvant
„ que pour croire en Dieu il faloit re-
„ noncer au jugement qu'on avoit re-
„ çu de lui, il prit dans le même dé-
„ dain nos ridicules rêveries, & l'ob-
„ jet auquel nous les appliquons ; ſans
„ rien ſavoir de ce qui eſt, ſans rien
„ imaginer ſur la génération des cho-
„ ſes, il ſe plongea dans ſa ſtupide

„ ignorance, avec un profond mépris „ pour tous ceux qui penſoient en ſa- „ voir plus que lui.

„ L'oubli de toute religion conduit „ à l'oubli des devoirs de l'homme. „ Ce progrès étoit déjà plus d'à-moi- „ tié fait dans le cœur du libertin. „ Ce n'étoit pas pourtant un enfant „ mal né ; mais l'incrédulité, la mi- „ ſere, étouffant peu-à-peu le natu- „ rel, l'entraînoient rapidement à ſa „ perte, & ne lui préparoient que les „ mœurs d'un gueux & la morale d'un „ athée.

„ Le mal, preſque inévitable, n'étoit „ pas abſolument conſommé. Le jeune „ homme avoit des connoiſſances, & „ ſon éducation n'avoit pas été négli- „ gée. Il étoit dans cet âge heureux, „ où le ſang en fermentation com- „ mence d'échauffer l'ame ſans l'aſſer- „ vir aux fureurs des ſens. La ſienne „ avoit encore tout ſon reſſort. Une „ honte native, un caractere timide „ ſuppléoient à la gêne, & prolon- „ geoient pour lui cette époque dans „ laquelle vous maintenez votre Ele- „ ve avec tant de ſoins. L'exemple „ odieux d'une dépravation brutale & „ d'un vice ſans charme, loin d'ani-

„ mer ſon imagination, l'avoit amor-
„ tie. Long-tems le dégoût lui tint
„ lieu de vertu pour conſerver ſon in-
„ nocence; elle ne devoit ſuccomber
„ qu'à de plus douces ſéductions.

„ L'Eccléſiaſtique vit le danger & les
„ reſſources. Les difficultés ne le re-
„ buterent point; il ſe complaiſoit
„ dans ſon ouvrage, il réſolut de l'a-
„ chever, & de rendre à la vertu la
„ victime qu'il avoit arrachée à l'in-
„ famie. Il s'y prit de loin pour exé-
„ cuter ſon projet; la beauté du mo-
„ tif animoit ſon courage, & lui inſ-
„ piroit des moyens dignes de ſon zele.
„ Quel que fût le ſuccès, il étoit ſûr
„ de n'avoir pas perdu ſon tems: on
„ réuſſit toujours quand on ne veut
„ que bien faire.

„ Il commença par gagner la con-
„ fiance du Proſélyte en ne lui vendant
„ point ſes bienfaits, en ne ſe ren-
„ dant point importun, en ne lui fai-
„ ſant point de ſermons, en ſe met-
„ tant toujours à ſa portée, en ſe fai-
„ ſant petit pour s'égaler à lui. C'étoit,
„ ce me ſemble, un ſpectacle aſſez
„ touchant, de voir un homme grave
„ devenir le camarade d'un poliſſon,
„ & la vertu ſe prêter au ton de la

„ licence, pour en triompher plus ſu„ rement. Quand l'étourdi venoit lui „ faire ſes folles confidences & s'épan„ cher avec lui, le Prêtre l'écoutoit, „ le mettoit à ſon aiſe; ſans approu„ ver le mal il s'intéreſſoit à tout. Ja„ mais une indiſcrete cenſure ne ve„ noit arrêter ſon babil & reſſerrer ſon „ cœur. Le plaiſir avec lequel il ſe „ croyoit écouté, augmentoit celui „ qu'il prenoit à tout dire. Ainſi ſe fit „ ſa confeſſion générale, ſans qu'il „ ſongeât à rien confeſſer.

„ Après avoir bien étudié ſes ſenti„ mens & ſon caractere, le Prêtre vit „ clairement que, ſans être ignorant „ pour ſon âge, il avoit oublié tout „ ce qu'il lui importoit de ſavoir, & „ que l'opprobre où l'avoit réduit la „ fortune, étouffoit en lui tout vrai „ ſentiment du bien & du mal. Il eſt „ un degré d'abrutiſſement qui ôte la „ vie à l'ame, & la voix intérieure „ ne ſait point ſe faire entendre à ce„ lui qui ne ſonge qu'à ſe nourrir. „ Pour garantir le jeune infortuné de „ cette mort morale dont il étoit ſi „ près, il commença par réveiller en „ lui l'amour-propre & l'eſtime de ſoi„ même. Il lui montroit un avenir plus

„ heureux dans le bon emploi de ſes „ talens ; il ranimoit dans ſon cœur „ une ardeur généreuſe, par le récit „ des belles actions d'autrui ; en lui „ faiſant admirer ceux qui les avoient „ faites, il lui rendoit le deſir d'en „ faire de ſemblables. Pour le déta- „ cher inſenſiblement de ſa vie oiſive „ & vagabonde, il lui faiſoit faire „ des extraits de livres choiſis ; & fei- „ gnant d'avoir beſoin de ces extraits, „ il nourriſſoit en lui le noble ſenti- „ ment de la reconnoiſſance. Il l'inſ- „ truiſoit indirectement par ces livres ; „ il lui faiſoit reprendre aſſez bonne „ opinion de lui-même pour ne pas ſe „ croire un être inutile à tout bien, „ & pour ne vouloir plus ſe rendre „ mépriſable à ſes propres yeux.

„ Une bagatelle fera juger de l'art „ qu'employoit cet homme bienfaiſant „ pour élever inſenſiblement le cœur „ de ſon diſciple au-deſſus de la baſ- „ ſeſſe, ſans paroître ſonger à ſon inſ- „ truction. L'Eccléſiaſtique avoit une „ probité ſi bien reconnue & un diſ- „ cernement ſi ſûr, que pluſieurs per- „ ſonnes aimoient mieux faire paſſer „ leurs aumônes par ſes mains, que „ par celles des riches Curés des villes.

„ Un jour qu'on lui avoit donné „ quelqu'argent à distribuer aux pau- „ vres, le jeune homme eut, à ce ti- „ tre, la lâcheté de lui en demander. „ Non, dit-il, nous sommes freres, „ vous m'appartenez, & je ne dois „ pas toucher à ce dépôt pour mon „ usage. Ensuite il lui donna de son „ propre argent autant qu'il en avoit „ demandé. Des leçons de cette espece „ sont rarement perdues dans le cœur „ des jeunes gens qui ne sont pas „ tout-à-fait corrompus.

„ Je me lasse de parler en tierce „ personne, & c'est un soin fort su- „ perflu ; car vous sentez bien, cher „ concitoyen, que ce malheureux fu- „ gitif c'est moi-même ; je me crois „ assez loin des désordres de ma jeu- „ nesse pour oser les avouer ; & la „ main qui m'en tira mérite bien, „ qu'aux dépens d'un peu de honte, „ je rende, au moins, quelque hon- „ neur à ses bienfaits.

„ Ce qui me frappoit le plus, étoit „ de voir, dans la vie privée de mon „ digne maître, la vertu sans hypo- „ crisie, l'humanité sans foiblesse, „ des discours toujours droits & sim- „ ples, & une conduite toujours con-

„ forme à ſes diſcours. Je ne le voyois
„ point s'inquiéter ſi ceux qu'il aidoit
„ alloient à Vêpres; s'ils ſe confeſ-
„ ſoient ſouvent; s'ils jeûnoient les
„ jours preſcrits; s'ils faiſoient mai-
„ gre : ni leur impoſer d'autres condi-
„ tions ſemblables, ſans leſquelles,
„ dût-on mourir de miſere, on n'a
„ nulle aſſiſtance à eſpérer des dévots.
„ Encouragé par ces obſervations,
„ loin d'étaler moi-même à ſes yeux
„ le zele affecté d'un nouveau con-
„ verti, je ne lui cachois point trop
„ mes manieres de penſer, & me l'en
„ voyois pas plus ſcandaliſé. Quelque-
„ fois j'aurois pu me dire : il me paſſe
„ mon indifférence pour le culte que
„ j'ai embraſſé, en faveur de celle
„ qu'il me voit auſſi pour le culte dans
„ lequel je ſuis né; il ſait que mon
„ dédain n'eſt plus une affaire de parti.
„ Mais que devois-je penſer, quand
„ je l'entendois quelquefois approuver
„ des dogmes contraires à ceux de
„ l'Egliſe Romaine, & paroître eſti-
„ mer médiocrement toutes ſes céré-
„ monies? Je l'aurois cru Proteſtant
„ déguiſé, ſi je l'avois vu moins fidele
„ à ces mêmes uſages dont il ſembloit
„ faire aſſez peu de cas; mais ſachant

„ qu'il s'acquittoit ſans témoin de ſes
„ devoirs de Prêtre auſſi ponctuelle-
„ ment que ſous les yeux du public,
„ je ne ſavois plus que juger de ces
„ contradictions. Au défaut près, qui
„ jadis avoit attiré ſa diſgrace, & dont
„ il n'étoit pas trop bien corrigé, ſa
„ vie étoit exemplaire, ſes mœurs
„ étoient irréprochables, ſes diſcours
„ honnêtes & judicieux. En vivant
„ avec lui dans la plus grande inti-
„ mité, j'apprenois à le reſpecter cha-
„ que jour davantage; & tant de bon-
„ tés m'ayant tout-à-fait gagné le
„ cœur, j'attendois avec une curieuſe
„ inquiétude le moment d'apprendre
„ ſur quel principe il fondoit l'uni-
„ formité d'une vie auſſi ſinguliere.

„ Ce moment ne vint pas ſitôt. Avant
„ de s'ouvrir à ſon diſciple, il s'efforça
„ de faire germer les ſemences de rai-
„ ſon & de bonté qu'il jettoit dans ſon
„ ame. Ce qu'il y avoit en moi de plus
„ difficile à détruire, étoit une orgueil-
„ leuſe miſanthropie, une certaine
„ aigreur contre les riches & les heu-
„ reux du monde, comme s'ils l'euſ-
„ ſent été à mes dépens, & que leur
„ prétendu bonheur eût été uſurpé ſur
„ le mien La folle vanité de la jeu-

„ nesse, qui regimbe contre l'humilia-
„ tion, ne me donnoit que trop de
„ penchant à cette humeur colere; &
„ l'amour-propre que mon Mentor
„ tâchoit de réveiller en moi, me por-
„ tant à la fierté, rendoit les hommes
„ encore plus vils à mes yeux, & ne
„ faisoit qu'ajouter, pour eux, le mé-
„ pris à la haine.

„ Sans combattre directement cet
„ orgueil, il l'empêcha de se tourner
„ en dureté d'ame, & sans m'ôter
„ l'estime de moi-même, il la rendit
„ moins dédaigneuse pour mon pro-
„ chain. En écartant toujours la vaine
„ apparence, & me montrant les maux
„ réels qu'elle couvre, il m'apprenoit
„ à déplorer les erreurs de mes sembla-
„ bles, à m'attendrir sur leurs miseres,
„ & à les plaindre plus qu'à les envier.
„ Emu de compassion sur les foiblesses
„ humaines, par le profond sentiment
„ des siennes, il voyoit par-tout les
„ hommes victimes de leurs propres
„ vices & de ceux d'autrui; il voyoit
„ les pauvres gémir sous le joug des
„ riches, & les riches sous le joug des
„ préjugés. Croyez-moi, disoit-il, nos
„ illusions, loin de nous cacher nos
„ maux, les augmentent, en donnant

„ un prix à ce qui n'en a point & nous „ rendant ſenſibles à mille fauſſes pri- „ vations que nous ne ſentirions pas „ ſans elles. La paix de l'ame conſiſte „ dans le mépris de tout ce qui peut „ la troubler ; l'homme qui fait le plus „ de cas de la vie, eſt celui qui ſait le „ moins en jouir ; & celui qui aſpire „ le plus avidement au bonheur, eſt „ toujours le plus miſérable.

„ Ah ! quels triſtes tableaux, m'é- „ criois-je avec amertume ! s'il faut ſe „ refuſer à tout, que nous a donc ſervi „ de naître, & s'il faut mépriſer le „ bonheur même, qui eſt-ce qui ſait „ être heureux ? C'eſt moi, répondit „ un jour le Prêtre, d'un ton dont je „ fus frappé. Heureux, vous ! ſi peu „ fortuné, ſi pauvre, exilé, perſé- „ cuté ; vous êtes heureux ! Et qu'a- „ vez-vous fait pour l'être ? Mon „ enfant, reprit-il, je vous le dirai „ volontiers.

„ Là-deſſus il me fit entendre qu'a- „ près avoir reçu mes confeſſions, il „ vouloit me faire les ſiennes. J'épan- „ cherai dans votre ſein, me dit-il en „ m'embraſſant, tous les ſentimens de „ mon cœur. Vous me verrez, ſinon „ tel que je ſuis, au moins tel que je

„ me vois moi-même. Quand vous „ aurez reçu mon entiere profeſſion „ de foi, quand vous connoîtrez bien „ l'état de mon ame, vous ſaurez pour- „ quoi je m'eſtime heureux, &, ſi vous „ penſez comme moi, ce que vous „ avez à faire pour l'être. Mais ces „ aveux ne ſont pas l'affaire d'un mo- „ ment; il faut du tems pour vous ex- „ poſer tout ce que je penſe ſur le ſort „ de l'homme, & ſur le vrai prix de „ la vie; prenons une heure, un lieu „ commodes pour nous livrer paiſible- „ ment à cet entretien.

„ Je remarquai de l'empreſſement à „ l'entendre. Le rendez-vous ne fut „ pas renvoyé plus tard qu'au lende- „ main matin. On étoit en été; nous „ nous levâmes à la pointe du jour. Il „ me mena hors de la ville, ſur une „ haute colline, au-deſſous de la- „ quelle paſſoit le Pô, dont on voyoit „ le cours à travers les fertiles rives „ qu'il baigne. Dans l'éloignement, „ l'immenſe chaîne des Alpes couron- „ noit le payſage. Les rayons du ſoleil „ levant raſoient déjà les plaines, & „ projettant ſur les champs par lon- „ gues ombres, les arbres, les côteaux, „ les maiſons, enrichiſſoient de mille

„ accidens de lumiere, le plus beau
„ tableau dont l'œil humain puiſſe être
„ frappé. On eût dit que la Nature
„ étaloit à nos yeux toute ſa magnifi-
„ cence, pour en offrir le texte à nos
„ entretiens. Ce fut là, qu'après avoir
„ quelque tems contemplé ces objets
„ en ſilence, l'homme de paix me
„ parla ainſi „.



PROFESSION DE FOI

DU VICAIRE SAVOYARD.

MON enfant, n'attendez de moi ni des discours savans, ni de profonds raisonnemens. Je ne suis pas un grand Philosophe, & je me soucie peu de l'être. Mais j'ai quelquefois du bon sens, & j'aime toujours la vérité. Je ne veux pas argumenter avec vous, ni même tenter de vous convaincre; il me suffit de vous exposer ce que je pense dans la simplicité de mon cœur. Consultez le vôtre durant mon discours; c'est tout ce que je vous demande. Si je me trompe, c'est de bonne foi; cela suffit pour que mon erreur ne me soit pas imputée à crime; quand vous vous tromperiez de même, il y auroit peu de mal à cela: si je pense bien, la raison nous est commune, & nous avons le même intérêt à l'écouter; pourquoi ne penseriez-vous pas comme moi?

Je suis né pauvre & paysan, destiné

par mon état à cultiver la terre ; mais on crut plus beau que j'appriſſe à gagner mon pain dans le métier de Prêtre, & l'on trouva le moyen de me faire etudier. Aſſurément ni mes parens, ni moi ne ſongions gueres à chercher en cela ce qui étoit bon, véritable, utile, mais ce qu'il faloit ſavoir pour être ordonné. J'appris ce qu'on vouloit que j'appriſſe, je dis ce qu'on vouloit que je diſſe, je m'engageai comme on voulut, & je fus fait Prêtre. Mais je ne tardai pas à ſentir qu'en m'obligeant de n'être pas homme, j'avois promis plus que je ne pouvois tenir.

On nous dit que la conſcience eſt l'ouvrage des préjugés ; cependant je ſais par mon expérience qu'elle s'obſtine à ſuivre l'ordre de la Nature contre toutes les loix des hommes. On a beau nous défendre ceci ou cela, le remords nous reproche toujours foiblement ce que nous permet la Nature bien ordonnée, à plus forte raiſon ce qu'elle nous preſcrit. O bon jeune homme ! elle n'a rien dit encore à vos ſens ; vivez long-tems dans l'état heureux où ſa voix eſt celle de l'innocence. Souvenez-vous qu'on l'offenſe encore plus quand on la prévient, que quand

on la combat; il faut commencer par apprendre à résister, pour savoir quand on peut céder sans crime.

Dès ma jeunesse j'ai respecté le mariage comme la premiere & la plus sainte institution de la Nature. M'étant ôté le droit de m'y soumettre, je résolus de ne le point profaner; car malgré mes classes & mes études, ayant toujours mené une vie uniforme & simple, j'avois conservé dans mon esprit toute la clarté des lumieres primitives; les maximes du monde ne les avoient point obscurcies, & ma pauvreté m'éloignoit des tentations qui dictent les sophismes du vice.

Cette résolution fut précisément ce qui me perdit; mon respect pour le lit d'autrui laissa mes fautes à découvert. Il falut expier le scandale; arrêté, interdit, chassé, je fus bien plus la victime de mes scrupules que de mon incontinence, & j'eus lieu de comprendre aux reproches dont ma disgrace fut accompagnée, qu'il ne faut souvent qu'aggraver la faute pour échapper au châtiment.

Peu d'expériences pareilles menent loin un esprit qui réfléchit. Voyant par de tristes observations renverser les idées que j'avois du juste, de l'hon-

nête, & de tous les devoirs de l'homme, je perdois chaque jour quelqu'une des opinions que j'avois reçues; celles qui me reſtoient ne ſuffiſant plus pour faire enſemble un corps qui pût ſe ſoutenir par lui-même, je ſentis peu-à-peu s'obſcurcir dans mon eſprit l'évidence des principes; & réduit enfin à ne ſavoir plus que penſer, je parvins au même point où vous êtes; avec cette différence, que mon incrédulité, fruit tardif d'un âge plus mûr, s'étoit formée avec plus de peine, & devoit être plus difficile à détruire.

J'étois dans ces diſpoſitions d'incertitude & de doute, que Deſcartes exige pour la recherche de la vérité. Cet état eſt peu fait pour durer, il eſt inquiétant & pénible; il n'y a que l'intérêt du vice ou la pareſſe de l'ame qui nous y laiſſe. Je n'avois point le cœur aſſez corrompu pour m'y plaire; & rien ne conſerve mieux l'habitude de réfléchir, que d'être plus content de ſoi que de ſa fortune.

Je méditois donc ſur le triſte ſort des mortels, flottans ſur cette mer des opinions humaines, ſans gouvernail, ſans bouſſole, & livrés à leurs paſſions orageuſes, ſans autre guide

qu'un pilote inexpérimenté qui méconnoît ſa route, & qui ne ſait ni d'où il vient, ni où il va. Je me diſois; j'aime la vérité, je la cherche & ne puis la reconnoître; qu'on me la montre, & j'y demeure attaché: pourquoi faut-il qu'elle ſe dérobe à l'empreſſement d'un cœur fait pour l'adorer?

Quoique j'aie ſouvent éprouvé de plus grands maux, je n'ai jamais mené une vie auſſi conſtamment déſagréable que dans ces tems de trouble & d'anxiété, où ſans ceſſe errant de doute en doute, je ne rapportois de mes longues méditations qu'incertitude, obſcurité, contradictions ſur la cauſe de mon être & ſur la regle de mes devoirs.

Comment peût-on être ſceptique par ſyſtême & de bonne foi? Je ne ſaurois le comprendre. Ces Philoſophes, ou n'exiſtent pas, ou ſont les plus malheureux des hommes. Le doute ſur les choſes qu'il nous importe de connoître eſt un état trop violent pour l'eſprit humain; il n'y réſiſte pas longtems, il ſe décide malgré lui de maniere ou d'autre, & il aime mieux ſe tromper que ne rien croire.

Ce qui redoubloit mon embarras,

étoit qu'étant né dans une Eglise qui décide tout, qui ne permet aucun doute, un seul point rejetté me faisoit rejetter tout le reste, & que l'impossibilité d'admettre tant de décisions absurdes, me détachoit aussi de celles qui ne l'étoient pas. En me disant; croyez tout, on m'empêchoit de rien croire, & je ne savois plus où m'arrêter.

Je consultai les Philosophes, je feuilletai leurs livres, j'examinai leurs diverses opinions, je les trouvai tous fiers, affirmatifs, dogmatiques, même dans leur scepticisme prétendu, n'ignorant rien, ne prouvant rien, se moquant les uns des autres; & ce point commun à tous, me parut le seul sur lequel ils ont tous raison. Triomphans quand ils attaquent, ils sont sans vigueur en se défendant. Si vous pesez les raisons, ils n'en ont que pour détruire; si vous comptez les voix, chacun est réduit à la sienne; ils ne s'accordent que pour disputer: les écouter n'étoit pas le moyen de sortir de mon incertitude.

Je conçus que l'insuffisance de l'esprit humain est la premiere cause de cette prodigieuse diversité de senti-

mens, & que l'orgueil eſt la ſeconde. Nous n'avons point les meſures de cette machine immenſe, nous n'en pouvons calculer les rapports; nous n'en connoiſſons ni les premieres loix, ni la cauſe finale; nous nous ignorons nous-mêmes; nous ne connoiſſons ni notre nature, ni notre principe actif; à peine ſavons-nous ſi l'homme eſt un être ſimple ou composé; des myſteres impénétrables nous environnent de toutes parts; ils ſont au-deſſus de la région ſenſible; pour les percer nous croyons avoir de l'intelligence, & nous n'avons que de l'imagination. Chacun ſe fraie, à travers ce monde imaginaire, une route qu'il croit la bonne; nul ne peut ſavoir ſi la ſienne mene au but. Cependant nous voulons tout pénétrer, tout connoître. La ſeule choſe que nous ne ſavons point, eſt d'ignorer ce que nous ne pouvons ſavoir. Nous aimons mieux nous déterminer au hazard, & croire ce qui n'eſt pas, que d'avouer qu'aucun de nous ne peut voir ce qui eſt. Petite partie d'un grand tout dont les bornes nous échappent, & que ſon auteur livre à nos folles diſputes, nous ſommes aſſez vains pour vouloir déci-

der ce qu'est ce tout en lui-même, & ce que nous sommes par rapport à lui.

Quand les Philosophes seroient en état de découvrir la vérité, qui d'entre eux prendroit intérêt à elle? Chacun sait bien que son sistême n'est pas mieux fondé que les autres; mais il le soutient parce qu'il est à lui. Il n'y en a pas un seul, qui, venant à connoître le vrai & le faux, ne préférât le mensonge qu'il a trouvé à la vérité découverte par un autre. Où est le Philosophe, qui, pour sa gloire, ne tromperoit pas volontiers le genre humain? Où est celui, qui, dans le secret de son cœur, se propose un autre objet que de se distinguer? Pourvu qu'il s'éleve au-dessus du vulgaire, pourvu qu'il efface l'éclat de ses concurrens, que demande-t-il de plus? L'essentiel est de penser autrement que les autres. Chez les croyans il est athée, chez les athées il seroit croyant.

Le premier fruit que je tirai de ces réflexions, fut d'apprendre à borner mes recherches à ce qui m'intéressoit immédiatement; à me reposer dans une profonde ignorance sur tout le reste, & à ne m'inquieter, jusqu'au doute, que des choses qu'il m'importoit de savoir. Je

Je compris encore que, loin de me délivrer de mes doutes inutiles, les Philosophes ne feroient que multiplier ceux qui me tourmentoient, & n'en résoudroient aucun. Je pris donc un autre guide, & je me dis; consultons la lumiere intérieure, elle m'égarera moins qu'ils ne m'égarent, ou, du moins, mon erreur sera la mienne, & je me dépraverai moins en suivant mes propres illusions, qu'en me livrant à leurs mensonges.

Alors en repassant dans mon esprit les diverses opinions qui m'avoient tour-à-tour entraîné depuis ma naissance, je vis que, bien qu'aucune d'elles ne fût assez évidente pour produire immédiatement la conviction, elles avoient divers degrés de vraisemblance, & que l'assentiment intérieur s'y prêtoit ou s'y refusoit à différentes mesures. Sur cette premiere observation, comparant entre elles toutes ces différentes idées dans le silence des préjugés, je trouvai que la premiere, & la plus commune, étoit aussi la plus simple & la plus raisonnable; & qu'il ne lui manquoit, pour réunir tous les suffrages, que d'avoir été proposée la derniere. Imaginez tous vos Philoso-

phes anciens & modernes, ayant d'abord épuisé leurs bizarres systêmes de forces, de chances, de fatalité, de nécessité, d'atomes, de monde animé, de matiere vivante, de matérialisme de toute espece; & après eux tous l'illustre Clarke, éclairant le monde, annonçant enfin l'Etre des Etres & le dispensateur des choses. Avec quelle universelle admiration, avec quel applaudissement unanime n'eût point été reçu ce nouveau systême si grand, si consolant, si sublime, si propre à élever l'ame, à donner une base à la vertu, & en même tems si frappant, si lumineux, si simple, &, ce me semble, offrant moins de choses incompréhensibles à l'esprit humain, qu'il n'en trouve d'absurdes en tout autre systême! Je me disois; les objections insolubles sont communes à tous, parce que l'esprit de l'homme est trop borné pour les résoudre, elles ne prouvent donc contre aucun par préférence; mais quelle différence entre les preuves directes! Celui-là seul qui explique tout ne doit-il pas être préféré, quand il n'a pas plus de difficulté que les autres?

Portant donc en moi l'amour de la

vérité pour toute philosophie, & pour toute méthode une regle facile & simple, qui me dispense de la vaine subtilité des argumens, je reprens, sur cette regle, l'examen des connoissances qui m'intéressent, résolu d'admettre pour évidentes toutes celles auxquelles, dans la sincérité de mon cœur, je ne pourrai refuser mon consentement; pour vraies toutes celles qui me paroitront avoir une liaison nécessaire avec ces premieres, & de laisser toutes les autres dans l'incertitude, sans les rejetter ni les admettre, & sans me tourmenter à les éclaircir, quand elles ne menent à rien d'utile pour la pratique.

Mais qui suis-je? Quel droit ai-je de juger les choses, & qu'est-ce qui détermine mes jugemens? S'ils sont entrainés, forcés par les impressions que je reçois, je me fatigue en vain à ces recherches, elles ne se feront point, ou se feront d'elles-mêmes, sans que je me mêle de les diriger. Il faut donc tourner d'abord mes regards sur moi pour connoître l'instrument dont je veux me servir, & jusqu'à quel point je puis me fier à son usage.

J'existe, & j'ai des sens par lesquels je suis affecté. Voilà la premiere vé-

[illegible] je [illegible] ment propre de mon existence, ou ne la sens-je que par mes sensations? Voilà mon premier doute, qu'il m'est, quant-à-présent, impossible de résoudre. Car étant continuellement affecté de sensations, ou immédiatement, ou par la mémoire, comment puis-je savoir si le sentiment du moi est quelque chose hors de ces mêmes sensations, & s'il peut être indépendant d'elles?

Mes sensations se passent en moi, puisqu'elles me font sentir mon existence; mais leur cause m'est étrangere, puisqu'elles m'affectent malgré que j'en aie, & qu'il ne dépend de moi ni de les produire, ni de les anéantir. Je conçois donc clairement que ma sensation qui est moi, & sa cause ou son objet qui est hors de moi, ne sont pas la même chose.

Ainsi non-seulement j'existe, mais il existe d'autres êtres, savoir les objets de mes sensations; & quand ces objets ne seroient que des idées, toujours est-il vrai que ces idées ne sont pas moi.

Or, tout ce que je sens hors de moi

& qui agit sur mes ſens, je l'appelle matiere; & toutes les portions de matiere que je conçois réunies en êtres individuels, je les appelle des corps. Ainſi toutes les diſputes des idéaliſtes & des matérialiſtes ne ſignifient rien pour moi: leurs diſtinctions ſur l'apparence & la réalité des corps ſont des chimeres.

Me voilà déjà tout auſſi ſûr de l'exiſtence de l'Univers que de la mienne. Enſuite je réfléchis ſur les objets de mes ſenſations; & trouvant en moi la faculté de les comparer, je me ſens doué d'une force active que je ne ſavois pas avoir auparavant.

Appercevoir c'eſt ſentir, comparer c'eſt juger: juger & ſentir ne ſont pas la même choſe. Par la ſenſation, les objets s'offrent à moi ſéparés, iſolés, tels qu'ils ſont dans la Nature; par la comparaiſon, je les remue, je les tranſporte, pour ainſi dire, je les poſe l'un ſur l'autre pour prononcer ſur leur différence ou ſur leur ſimilitude, & généralement ſur tous leurs rapports. Selon moi la faculté diſtinctive de l'être actif ou intelligent, eſt de pouvoir donner un ſens à ce mot *eſt*. Je cherche en vain, dans l'être purement ſen-

ſtif, cette force intelligente qui ſuperpoſe & puis qui prononce; je ne la ſaurois voir dans ſa nature. Cet être paſſif ſentira chaque objet ſeparément, ou même il ſentira l'objet total formé des deux; mais n'ayant aucune force pour les replier l'un ſur l'autre, il ne les comparera jamais, il ne les jugera point.

Voir deux objets à la fois, ce n'eſt pas voir leurs rapports, ni juger de leurs différences; appercevoir pluſieurs objets les uns hors des autres, n'eſt pas les nombrer. Je puis avoir au même inſtant l'idée d'un grand bâton & d'un petit bâton ſans les comparer, ſans juger que l'un eſt plus petit que l'autre, comme je puis voir à la fois ma main entiere ſans faire le compte de mes doigts (24). Ces idées comparatives, *plus grand*, *plus petit*, de même que les idées numériques d'*un*, de *deux*, &c. ne ſont certainement pas des ſenſations, queique mon eſ-

(24) Les relations de M. de la Condamine nous parlent d'un peuple qui ne ſavoit compter que juſqu'à trois. Cependant les hommes qui compoſoient ce peuple ayant des mains, avoient ſouvent apperçu leurs doigts, ſans ſavoir compter juſqu'à cinq.

prit ne les produiſe qu'à l'occaſion de mes ſenſations.

On nous dit que l'être ſenſitif diſtingue les ſenſations les unes des autres par les différences qu'ont entr'elles ces mêmes ſenſations : ceci demande explication. Quand les ſenſations ſont différentes, l'être ſenſitif les diſtingue par leurs différences : quand elles ſont ſemblables, il les diſtingue parce qu'il ſent les unes hors des autres. Autrement, comment, dans une ſenſation ſimultanée, diſtingeroit-il deux objets égaux ? Il faudroit néceſſairement qu'il confondît ces deux objets & les prît pour le même, ſur-tout dans un ſyſtême où l'on prétend que les ſenſations repréſentatives de l'étendue ne ſont point étendues.

Quand les deux ſenſations à comparer ſont apperçues, leur impreſſion eſt faite, chaque objet eſt ſenti, les deux ſont ſentis ; mais leur rapport n'eſt pas ſenti pour cela. Si le jugement de ce rapport n'étoit qu'une ſenſation, & me venoit uniquement de l'objet, mes jugemens ne me tromperoient jamais, puiſqu'il n'eſt jamais faux que je ſente ce que je ſens.

Pourquoi donc eſt-ce que je me

trompe sur le rapport de ces deux bâtons, sur-tout s'ils ne sont pas paralleles? Pourquoi dis-je, par exemple, que le petit bâton est le tiers du grand, tandis qu'il n'en est que le quart? Pourquoi l'image, qui est la sensation, n'est-elle pas conforme à son modele, qui est l'objet? C'est que je suis actif quand je juge, que l'opération qui compare est fautive, & que mon entendement qui juge les rapports, mêle ses erreurs à la vérité des sensations qui ne montrent que les objets.

Ajoutez à cela une réflexion qui vous frappera, je m'assure, quand vous y aurez pensé; c'est que si nous étions purement passifs dans l'usage de nos sens, il n'y auroit entre eux aucune communication; il nous seroit impossible de connoître que le corps que nous touchons & l'objet que nous voyons sont le même. Ou nous ne sentirions jamais rien hors de nous, ou il y auroit pour nous cinq substances sensibles, dont nous n'aurions nul moyen d'appercevoir l'identité.

Qu'on donne tel ou tel nom à cette force de mon esprit qui rapproche & compare mes sensations; qu'on l'appelle attention, méditation, réflexion,

ou comme on voudra, toujours est-il vrai qu'elle est en moi & non dans les choses, que c'est moi seul qui la produis, quoique je ne la produise qu'à l'occasion de l'impression que font sur moi les objets. Sans être maître de sentir ou de ne pas sentir, je le suis d'examiner plus ou moins ce que je sens.

Je ne suis donc pas simplement un être sensitif & passif, mais un être actif & intelligent, & quoi qu'en dise la philosophie, j'oserai prétendre à l'honneur de penser. Je sais seulement que la vérité est dans les choses & non pas dans mon esprit qui les juge, & que moins je mets du mien dans les jugemens que j'en porte, plus je suis sûr d'approcher de la verité : ainsi ma regle de me livrer au sentiment plus qu'à la raison, est confirmée par la raison même.

M'étant, pour ainsi dire, assuré de moi-même, je commence à regarder hors de moi, & je me considere avec une sorte de frémissement, jetté, perdu dans ce vaste Univers, & comme noyé dans l'immensité des êtres, sans rien savoir de ce qu'ils sont, ni entre eux, ni par rapport à moi. Je les étu-

die, je les observe, & le premier objet qui se présente à moi pour les comparer, c'est moi-même.

Tout ce que j'apperçois par les sens est matiere, & je déduis toutes les propriétés essentielles de la matiere, des qualités sensibles qui me la font appercevoir, & qui en sont inséparables. Je la vois tantôt en mouvement & tantôt en repos (25), d'où j'infere que, ni le repos, ni le mouvement ne lui sont essentiels; mais le mouvement étant une action, est l'effet d'une cause dont le repos n'est que l'absence. Quand donc rien n'agit sur la matiere, elle ne se meut point; & par cela même qu'elle est indifférente au repos & au mouvement, son état naturel est d'être en repos.

J'apperçois dans les corps deux sortes de mouvement, savoir; mouvement communiqué, & mouvement

(25) Ce repos n'est, si l'on veut, que relatif; mais puisque nous observons du plus & du moins dans le mouvement, nous concevons très-clairement un des deux termes extrêmes qui est le repos, & nous le concevons si bien, que nous sommes enclins même à prendre pour absolu le repos qui n'est que relatif. Or il n'est pas vrai que le mouvement soit de l'essence de la matiere, si elle peut être conçue en repos.

ſpontanée ou volontaire. Dans le premier, la cauſe motrice eſt étrangere au corps mû, & dans le ſecond elle eſt en lui-même. Je ne conclurai pas de-là que le mouvement d'une montre, par exemple, eſt ſpontanée; car ſi rien d'étranger au reſſort n'agiſſoit ſur lui, il ne tendroit point à ſe redreſſer, & ne tireroit pas la chaîne. Par la même raiſon je n'accorderai point, non plus, la ſpontanéité aux fluides, ni au feu même qui fait leur fluidité (26).

Vous me demanderez ſi les mouvemens des animaux ſont ſpontanées; je vous dirai que je n'en ſais rien, mais que l'analogie eſt pour l'affirmative. Vous me demanderez encore comment je ſais donc qu'il y a des mouvemens ſpontanées; je vous dirai que je le ſais, parce que je le ſens. Je veux mouvoir mon bras & je le meus, ſans que ce mouvement ait d'autre cauſe immédiate que ma volonté. C'eſt en vain

(26) Les Chymiſtes regardent le Phlogiſtique ou l'élément du feu comme épars, immobile, & ſtagnant dans les mixtes dont il fait partie, juſqu'à ce que des cauſes étrangeres le dégagent, le réuniſſent, le mettent en mouvement & le changent en feu.

qu'on voudroit raisonner pour détruire en moi ce sentiment, il est plus fort que toute évidence; autant vaudroit me prouver que je n'existe pas.

S'il n'y avoit aucune spontanéité dans les actions des hommes, ni dans rien de ce qui se fait sur la terre, on n'en seroit que plus embarrassé à imaginer la premiere cause de tout mouvement. Pour moi, je me sens tellement persuadé que l'état naturel de la matiere est d'être en repos, & qu'elle n'a par elle-même aucune force pour agir, qu'en voyant un corps en mouvement, je juge aussi-tôt, ou que c'est un corps animé, ou que ce mouvement lui a été communiqué. Mon esprit refuse tout acquiescement à l'idée de la matiere non organisée, se mouvant d'elle-même, ou produisant quelque action.

Cependant cet Univers visible est matiere, matiere éparse & morte (27), qui n'a rien dans son tout de l'union, de l'organisation, du sentiment com-

---

(27) J'ai fait tous mes efforts pour concevoir une molécule vivante, sans pouvoir en venir à bout. L'idée de la matiere sentant sans avoir des sens, me paroît inintelligible & contradictoire. Pour adopter ou rejetter cette idée, il faudroit commencer par la comprendre, & j'avoue que je n'ai pas ce bonheur-là.

mun des parties d'un corps animé, puisqu'il est certain que nous qui sommes parties ne nous sentons nullement dans le tout. Ce même Univers est en mouvement; & dans ses mouvemens réglés, uniformes, assujettis à des loix constantes, il n'a rien de cette liberté qui paroît dans les mouvemens spontanées de l'homme & des animaux. Le monde n'est donc pas un grand animal qui se meuve de lui-même; il y a donc de ses mouvemens quelque cause étrangere à lui, laquelle je n'apperçois pas, mais la persuasion intérieure me rend cette cause tellement sensible, que je ne puis voir rouler le soleil sans imaginer une force qui le pousse, ou que si la terre tourne, je crois sentir une main qui la fait tourner.

S'il faut admettre des loix générales dont je n'apperçois point les rapports essentiels avec la matiere, de quoi serai-je avancé? Ces loix n'étant point des êtres réels, des substances, ont donc quelqu'autre fondement qui m'est inconnu. L'expérience & l'observation nous ont fait connoître les loix du mouvement, ces loix déterminent les effets sans montrer les causes; elles ne

ſuffiſent point pour expliquer le ſyſtême du monde & la marche de l'Univers. Deſcartes avec des dez formoit le Ciel & la Terre, mais il ne put donner le premier branle à ces dez, ni mettre en jeu ſa force centrifuge qu'à l'aide d'un mouvement de rotation. Newton a trouvé la loi de l'attraction, mais l'attraction ſeule réduiroit bientôt l'Univers en une maſſe immobile ; à cette loi, il a falu joindre une force projectile pour faire décrire des courbes aux corps céleſtes. Que Deſcartes nous diſe quelle loi phyſique a fait tourner ſes tourbillons ; que Newton nous montre la main qui lança les planetes ſur la tangente de leurs orbites.

Les premieres cauſes du mouvement ne ſont point dans la matiere ; elle reçoit le mouvement & le communique, mais elle ne le produit pas. Plus j'obſerve l'action & réaction des forces de la Nature agiſſant les unes ſur les autres, plus je trouve que d'effets en effets, il faut toujours remonter à quelque volonté pour premiere cauſe ; car ſuppoſer un progrès de cauſes à l'infini, c'eſt n'en point ſuppoſer du tout. En un mot, tout mouvement qui n'eſt pas produit par un autre, ne peut venir que

d'un acte spontanée, volontaire; les corps inanimés n'agissent que par le mouvement, & il n'y a point de véritable action sans volonté. Voilà mon premier principe. Je crois donc qu'une volonté meut l'Univers & anime la Nature. Voilà mon premier dogme, ou mon premier article de foi.

Comment une volonté produit-elle une action physique & corporelle? Je n'en sais rien, mais j'éprouve en moi qu'elle la produit. Je veux agir, & j'agis; je veux mouvoir mon corps, & mon corps se meut: mais qu'un corps inanimé & en repos vienne à se mouvoir de lui-même ou produise le mouvement, cela est incompréhensible & sans exemple. La volonté m'est connue par ses actes, non par sa nature. Je connois cette volonté comme cause motrice, mais concevoir la matiere productrice du mouvement, c'est clairement concevoir un effet sans cause, c'est ne concevoir absolument rien.

Il ne m'est pas plus possible de concevoir comment ma volonté meut mon corps, que comment mes sensations affectent mon ame. Je ne sais pas même pourquoi l'un de ces mysteres a paru plus explicable que l'autre.

Quant à moi, soit quand je suis p
soit quand je suis actif, le m
d'union des deux substances me p
absolument incompréhensible. I
bien étrange qu'on parte de cett
compréhensibilité même pour con
dre les deux substances, comme s
opérations de nature si différentes
pliquoient mieux dans un seul
que dans deux.

Le dogme que je viens d'établ
obscur, il est vrai, mais enfin il
un sens, & il n'a rien qui répug
la raison, ni à l'observation; en
on dire autant du matérialisme? I
il pas clair que si le mouvement
essentiel à la matiere, il en sero
séparable, il y seroit toujours en
me degré, toujours le même dans
que portion de matiere, il sero
communicable, il ne pourroit
menter ni diminuer, & l'on ne p
roit pas même concevoir la matie
repos. Quand on me dit que le
vement ne lui est pas essentiel,
nécessaire, on veut me donn
change par des mots qui seroient
aisés à réfuter, s'ils avoient un
plus de sens. Car, ou le mouve
de la matiere lui vient d'elle-mêm

alors il lui eſt eſſentiel, ou s'il lui vient d'une cauſe étrangere, il n'eſt néceſſaire à la matiere qu'autant que la cauſe motrice agit ſur elle : nous rentrons dans la premiere difficulté.

Les idées générales & abſtraites ſont la ſource des plus grandes erreurs des hommes ; jamais le jargon de la métaphyſique n'a fait découvrir une ſeule vérité, & il a rempli la philoſophie d'abſurdités dont on a honte, ſitôt qu'on les dépouille de leurs grands mots. Dites-moi, mon ami, ſi, quand on vous parle d'une force aveugle répandue dans toute la Nature, on porte quelque véritable idée à votre eſprit ? On croit dire quelque choſe par ces mots vagues de force univerſelle, de mouvement néceſſaire, & l'on ne dit rien du tout. L'idée du mouvement n'eſt autre choſe que l'idée du tranſport d'un lieu à un autre, il n'y a point de mouvement ſans quelque direction ; car un être individuel ne ſauroit ſe mouvoir à la fois dans tous les ſens. Dans quel ſens donc la matiere ſe meut-elle néceſſairement ? Toute la matiere en corps a-t-elle un mouvement uniforme, ou chaque atome a-t-il ſon mouvement propre ? Selon la pre-

miere idée, l'Univers entier doit former une masse solide & indivisible; selon la seconde, il ne doit former qu'un fluide epars & incohérent, sans qu'il soit jamais possible que deux atomes se reunissent. Sur quelle direction se fera ce mouvement commun de toute la matiere? Sera-ce en droite ligne, ou circulairement, en haut, en bas, à droite, a gauche? Si chaque molécule de matiere a sa direction particuliere, quelles seront les causes de toutes ces directions & de toutes ces différences? Si chaque atome ou molécule de matiere ne faisoit que tourner sur son propre centre, jamais rien ne sortiroit de sa place, & il n'y auroit point de mouvement communiqué; encore même faudroit-il que ce mouvement circulaire fût determiné dans quelque sens. Donner à la matiere le mouvement par abstraction, c'est dire des mots qui ne signifient rien; & lui donner un mouvement déterminé, c'est supposer une cause qui le détermine. Plus je multiplie les forces particulieres, plus j'ai de nouvelles causes à expliquer, sans jamais trouver aucun agent commun qui les dirige. Loin de pouvoir imaginer aucun ordre dans le

concours fortuit des élémens, je n'en puis pas même imaginer le combat, & le cahos de l'Univers m'est plus inconcevable que son harmonie. Je comprends que le méchanisme du monde peut n'être pas intelligible à l'esprit humain; mais sitôt qu'un homme se mêle de l'expliquer, il doit dire des choses que les hommes entendent.

Si la matiere mue me montre une volonté, la matiere mue selon de certaines loix me montre une intelligence: c'est mon second article de foi. Agir, comparer, choisir, sont des opérations d'un être actif & pensant: donc cet être existe. Où le voyez-vous exister, m'allez-vous dire? Non-seulement dans les Cieux qui roulent, dans l'astre qui nous éclaire, non-seulement dans moi-même, mais dans la brebis qui paît, dans l'oiseau qui vole, dans la pierre qui tombe, dans la feuille qu'emporte le vent.

Je juge de l'ordre du monde quoique j'en ignore la fin, parce que pour juger de cet ordre il me suffit de comparer les parties entre elles, d'étudier leur concours, leurs rapports, d'en remarquer le concert. J'ignore pourquoi l'Univers existe; mais je ne laisse pas de

voir comment il eſt modifié ; je ne laiſſe pas d'appercevoir l'intime correſpondance par laquelle les êtres qui le compoſent ſe prêtent un ſecours mutuel. Je ſuis comme un homme qui verroit, pour la premiere fois, une montre ouverte, & qui ne laiſſeroit pas d'en admirer l'ouvrage, quoiqu'il ne connût pas l'uſage de la machine & qu'il n'eût point vu le cadran. Je ne ſais, diroit-il, à quoi le tout eſt bon : mais je vois que chaque piece eſt faite pour les autres ; j'admire l'ouvrier dans le détail de ſon ouvrage, & je ſuis bien ſûr que tous ces rouages ne marchent ainſi de concert, que pour une fin commune qu'il m'eſt impoſſible d'appercevoir.

Comparons les fins particulieres, les moyens, les rapports ordonnés de toute eſpece, puis écoutons le ſentiment intérieur ; quel eſprit ſain peut ſe refuſer à ſon témoignage ; à quels yeux non prévenus l'ordre ſenſible de l'Univers n'annonce-t-il pas une ſuprême intelligence, & que de ſophiſmes ne faut-il point entaſſer pour méconnoître l'harmonie des êtres, & l'admirable concours de chaque piece pour la conſervation des autres ? Qu'on me parle

tant qu'on voudra de combinaiſons & de chances, que vous ſert de me réduire au ſilence, ſi vous ne pouvez m'amener à la perſuaſion, & comment m'ôteriez-vous le ſentiment involontaire qui vous dément toujours malgré moi ? Si les corps organiſés ſe ſont combinés fortuitement de mille manieres avant de prendre des formes conſtantes, s'il s'eſt formé d'abord des eſtomacs ſans bouches, des pieds ſans têtes, des mains ſans bras, des organes imparfaits de toute eſpece qui ſont péris faute de pouvoir ſe conſerver, pourquoi nul de ces informes eſſais ne frappe-t-il plus nos regards ? Pourquoi la Nature s'eſt-elle enfin preſcrit des loix auxquelles elle n'étoit pas d'abord aſſujettie ? Je ne dois point être ſurpris qu'une choſe arrive lorſqu'elle eſt poſſible, & que la difficulté de l'événement eſt compenſée par la quantité des jets, j'en conviens. Cependant, ſi l'on me venoit dire que des caracteres d'imprimerie, projettés au hazard, ont donné l'Enéide toute arrangée, je ne daignerois pas faire un pas pour aller vérifier le menſonge. Vous oubliez, me dira-t-on, la quantité des jets ; mais de ces jets-là combien faut-il

que j'en suppose pour rendre la combinaison vraisemblable ? Pour moi, qui n'en vois qu'un seul, j'ai l'infini à parier contre un, que son produit n'est point l'effet du hazard. Ajoutez que des combinaisons & des chances ne donneront jamais que des produits de même nature que les elemens combinés, que l'organisation & la vie ne résulteront point d'un jet d'atomes, & qu'un Chymiste combinant des mixtes, ne les fera point sentir & penser dans son creuset (28).

J'ai lu Nieuventit avec surprise, & presque avec scandale. Comment cet homme a-t-il pu vouloir faire un livre des merveilles de la Nature, qui mon-

(28) Croiroit-on, si l'on n'en avoit la preuve, que l'extravagance humaine pût être portée à ce point? *Amatus Lusitanus* assuroit avoir vu un petit homme long d'un pouce enfermé dans un verre, que *Julius Camillus*, comme un autre Prométhée, avoit fait par la science Alchymique. Paracelse, *de naturâ rerum*, enseigne la façon de produire ces petits hommes, & soutient que les Pygmées, les Faunes, les Satyres & les Nymphes ont été engendrés par la chymie. En effet, je ne vois pas trop qu'il reste désormais autre chose à faire pour établir la possibilité de ces faits, si ce n'est d'avancer que la matiere organique résiste à l'ardeur du feu, & que ses molécules peuvent se conserver en vie dans un fourneau de réverbere.

trent la ſageſſe de ſon Auteur? Son Livre ſeroit auſſi gros que le monde, qu'il n'auroit pas épuiſé ſon ſujet; & ſitôt qu'on veut entrer dans les détails, la plus grande merveille échappe, qui eſt l'harmonie & l'accord du tout. La ſeule génération des corps vivans & organiſés eſt l'abyme de l'eſprit humain; la barriere inſurmontable que la Nature a miſe entre les diverſes eſpeces, afin qu'elles ne ſe confondiſſent pas, montre ſes intentions avec la derniere évidence. Elle ne s'eſt pas contentée d'établir l'ordre, elle a pris des meſures certaines pour que rien ne pût le troubler.

Il n'y a pas un être dans l'Univers qu'on ne puiſſe, à quelque égard, regarder comme le centre commun de tous les autres, autour duquel ils ſont tous ordonnés, en ſorte qu'ils ſont tous réciproquement fins & moyens les uns relativement aux autres. L'eſprit ſe confond & ſe perd dans cette infinité de rapports, dont pas un n'eſt confondu ni perdu dans la foule. Que d'abſurdes ſuppoſitions pour déduire toute cette harmonie de l'aveugle méchaniſme de la matiere mue fortuitement! Ceux qui nient l'unité d'intention qui

se manifeste dans les rapports de toutes les parties de ce grand tout, ont beau couvrir leurs galimatias d'abstractions, de co-ordinations, de principes généraux, de termes emblématiques; quoiqu'ils fassent, il m'est impossible de concevoir un systême d'êtres si constamment ordonnés, que je ne conçoive une intelligence qui l'ordonne. Il ne dépend pas de moi de croire que la matiere passive & morte a pu produire des êtres vivans & sentans, qu'une fatalité aveugle a pu produire des êtres intelligens, que ce qui ne pense point a pu produire des êtres qui pensent.

Je crois donc que le monde est gouverné par une volonté puissante & sage; je le vois, ou plutôt je le sens, & cela m'importe à savoir : mais ce même monde est-il éternel ou créé? Y a-t-il un principe unique des choses? Y en a-t-il deux ou plusieurs, & quelle est leur nature? Je n'en sais rien; & que m'importe? A mesure que ces connoissances me deviendront intéressantes, je m'efforcerai de les acquérir; jusques-là je renonce à des questions oiseuses qui peuvent inquiéter mon amour-propre, mais qui sont inutiles à

à ma conduite & ſupérieures à ma raiſon.

Souvenez-vous toujours que je n'enſeigne point mon ſentiment, je l'expoſe. Que la matiere ſoit éternelle ou créée, qu'il y ait un principe paſſif ou qu'il n'y en ait point, toujours eſt-il certain que le tout eſt un, & annonce une Intelligence unique; car je ne vois rien qui ne ſoit ordonné dans le même ſyſtême, & qui ne concoure à la même fin, ſavoir la conſervation du tout dans l'ordre établi. Cet Etre qui veut & qui peut, cet Etre actif par lui-même; cet Etre, enfin, quel qu'il ſoit, qui meut l'Univers & ordonne toutes choſes, je l'appelle Dieu. Je joins à ce nom les idées d'intelligence, de puiſſance, de volonté que j'ai raſſemblées, & celle de bonté qui en eſt une ſuite néceſſaire; mais je n'en connois pas mieux l'Etre auquel je l'ai donné; il ſe dérobe également à mes ſens & à mon entendement; plus j'y penſe, plus je me confonds: je ſais très-certainement qu'il exiſte, & qu'il exiſte par lui-même; je ſais que mon exiſtence eſt ſubordonnée à la ſienne, & que toutes les choſes qui me ſont connues ſont abſolument dans le même

cas. J'apperçois Dieu par-tout dans ses œuvres, je le sens en moi, je le vois tout autour de moi; mais sitôt que je veux le contempler en lui-même, sitôt que je veux chercher où il est, ce qu'il est, quelle est sa substance, il m'échappe, & mon esprit troublé n'apperçoit plus rien.

Pénétré de mon insuffisance, je ne raisonnerai jamais sur la nature de Dieu, que je n'y sois forcé par le sentiment de ses rapports avec moi. Ces raisonnemens sont toujours téméraires; un homme sage ne doit s'y livrer qu'en tremblant, & sûr qu'il n'est pas fait pour les approfondir: car ce qu'il y a de plus injurieux à la Divinité n'est pas de n'y point penser, mais d'en mal penser.

Après avoir découvert ceux de ses attributs par lesquels je connois son existence, je reviens à moi; & je cherche quel rang j'occupe dans l'ordre des choses qu'elle gouverne, & que je puis examiner. Je me trouve incontestablement au premier par mon espece; car par ma volonté & par les instrumens qui sont en mon pouvoir pour l'exécuter, j'ai plus de force pour agir sur tous les corps qui m'environnent, ou

pour me prêter ou me dérober comme il me plaît à leur action, qu'aucun d'eux n'en a pour agir sur moi malgré moi par la seule impulsion physique, &, par mon intelligence, je suis le seul qui ait inspection sur le tout. Quel être ici-bas, hors l'homme, sait observer tous les autres, mesurer, calculer, prévoir leurs mouvemens, leurs effets, & joindre, pour ainsi dire, le sentiment de l'existence commune à celui de son existence individuelle? Qu'y a-t-il de si ridicule à penser que tout est fait pour moi, si je suis le seul qui sache tout rapporter à lui?

Il est donc vrai que l'homme est le Roi de la terre qu'il habite; car non-seulement il dompte tous les animaux, non-seulement il dispose des élémens par son industrie; mais lui seul sur la terre en sait disposer, & il s'approprie encore, par la contemplation, les astres mêmes dont il ne peut approcher. Qu'on me montre un autre animal sur la terre qui sache faire usage du feu, & qui sache admirer le soleil. Quoi! je puis observer, connoître les êtres & leurs rapports; je puis sentir ce que c'est qu'ordre, beauté, vertu; je puis contempler l'Univers, m'élever à la

main qui le gouverne; je puis aime
bien, le faire, & je me comparer
aux bêtes? Ame abjecte, c'est ta tr
philosophie qui te rend semblabl
elles! ou plutôt tu veux en vain t'
lir; ton génie dépose contre tes pr
cipes, ton cœur bienfaisant dém
ta doctrine, & l'abus même de
facultés prouve leur excellence en
pit de toi.

Pour moi, qui n'ai point de systé
à soutenir, moi, homme simple &
que la fureur d'aucun parti n'entraî
& qui n'aspire point à l'honneur d'
chef de secte, content de la place
Dieu m'a mis, je ne vois rien, ap
lui, de meilleur que mon espece;
j'avois à choisir ma place dans l'or
des êtres, que pourrois-je choisir
plus que d'être homme?

Cette réflexion m'enorgueillit mo
qu'elle ne me touche; car cet
n'est point de mon choix, & il n'é
pas dû au mérite d'un être qui n'e
toit pas encore. Puis-je me voir a
distingué sans me féliciter de rem
ce poste honorable, & sans béni
main qui m'y a placé? De mon p
mier retour sur moi naît dans m
cœur un sentiment de reconnoissa

& de bénédiction pour l'Auteur de mon espece, & de ce sentiment mon premier hommage à la Divinité bienfaisante. J'adore la Puissance suprême, & je m'attendris sur ses bienfaits. Je n'ai pas besoin qu'on m'enseigne ce culte, il m'est dicté par la Nature elle-même. N'est-ce pas une conséquence naturelle de l'amour de soi, d'honorer ce qui nous protege, & d'aimer ce qui nous veut du bien ?

Mais quand pour connoître ensuite ma place individuelle dans mon espece, j'en considere les divers rangs, & les hommes qui les remplissent, que deviens-je ? Quel spectacle ! Où est l'ordre que j'avois observé ? le tableau de la nature ne m'offroit qu'harmonie & proportions, celui du genre humain ne m'offre que confusion, désordre ! Le concert regne entre les élémens, & les hommes sont dans le cahos ! Les animaux sont heureux, leur roi seul est misérable ! O sagesse ! où sont tes loix ? ô Providence ! est-ce ainsi que tu régis le monde ? Etre bienfaisant qu'est devenu ton pouvoir ? Je vois le mal sur la terre.

Croiriez-vous, mon bon ami, que de ces tristes réflexions, & de ces con-

tradictions apparentes ſe formerent dans mon eſprit les ſublimes idées de l'ame, qui n'avoient point juſques-là réſulté de mes recherches? En méditant ſur la nature de l'homme, j'y crus découvrir deux principes diſtincts, dont l'un l'elevoit à l'étude des vérités éternelles, à l'amour de la juſtice & du beau moral, aux régions du monde intellectuel dont la contemplation fait les délices du ſage, & dont l'autre le ramenoit baſſement en lui-même, l'aſſerviſſoit à l'empire des ſens, aux paſſions qui ſont leurs miniſtres, & contrarioit par elles tout ce que lui inſpiroit le ſentiment du premier. En me ſentant entraîné, combattu par ces deux mouvemens contraires, je me diſois : non, l'homme n'eſt point un ; je veux & je ne veux pas, je me ſens à la fois eſclave & libre ; je vois le bien, je l'aime, & je fais le mal : je ſuis actif quand j'écoute la raiſon, paſſif quand mes paſſions m'entraînent, & mon pire tourment, quand je ſuccombe, eſt de ſentir que j'ai pu réſiſter.

Jeune homme, écoutez avec confiance, je ſerai toujours de bonne foi. Si la conſcience eſt l'ouvrage des préjugés, j'ai tort, ſans doute, & il n'y

a point de morale démontrée; mais si se préférer à tout est un penchant naturel à l'homme, & si pourtant le premier sentiment de la justice est inné dans le cœur humain, que celui qui fait de l'homme un être simple, leve ces contradictions, & je ne reconnois plus qu'une substance.

Vous remarquerez que par ce mot de substance, j'entends en général l'Etre doué de quelque qualité primitive, & abstraction faite de toutes modifications particulieres ou secondaires. Si donc toutes les qualités primitives qui nous sont connues, peuvent se réunir dans un même être, on ne doit admettre qu'une substance; mais s'il y en a qui s'excluent mutuellement, il y a autant de diverses substances qu'on peut faire de pareilles exclusions. Vous réfléchirez sur cela; pour moi je n'ai besoin, quoi qu'en dise Locke, de connoître la matiere que comme étendue & divisible, pour être assuré qu'elle ne peut penser; & quand un Philosophe viendra me dire que les arbres sentent, & que les rochers pensent (29), il aura beau m'embarrasser

(29) Il me semble que loin de dire que les rochers pensent, la philosophie moderne a dé-

dans ses argumens subtils; je ne puis voir en lui qu'un sophiste de mauvaise

---

couvert au contraire que les hommes ne pensent point. Elle ne reconnoît plus que des êtres sensitifs dans la Nature, & toute la différence qu'elle trouve entre un homme & une pierre, est que l'homme est un être sensitif qui a des sensations, & la pierre un être sensitif qui n'en a pas. Mais s'il est vrai que toute matiere sente, où concevrai-je l'unité sensitive, ou le moi individuel? sera-ce dans chaque molécule de matiere, ou dans des corps aggrégatifs? Placerai-je également cette unité dans les fluides & dans les solides, dans les mixtes & dans les élémens? Il n'y a, dit-on, que des individus dans la Nature. mais quels sont ces individus? Cette pierre est-elle un individu ou une aggrégation d'individus? Est-elle un seul être sensitif, ou en contient-elle autant que de grains de sable? Si chaque atome élémentaire est un être sensitif, comment concevrai-je cette intime communication par laquelle l'un se sent dans l'autre, en sorte que leurs deux *moi* se confondent en un? L'attraction peut être une loi de la Nature dont le mystere nous est inconnu; mais nous concevons au moins que l'attraction, agissant selon les masses, n'a rien d'incompatible avec l'étendue & la divisibilité. Concevez-vous la même chose du sentiment? Les parties sensibles sont étendues, mais l'être sensitif est indivisible & un; il ne se partage pas, il est tout entier ou nul: l'être sensitif n'est donc pas un corps. Je ne sais comment l'entendent nos matérialistes, mais il me semble que les mêmes difficultés qui leur ont fait rejetter la pensée, leur devroient faire aussi rejetter le sentiment, & je ne vois pas pourquoi ayant fait le premier pas, ils ne feroient pas aussi l'autre; que leur en coûteroit-il de plus, & puisqu'ils sont sûrs qu'ils ne pensent pas, comment osent-ils affirmer qu'ils sentent?

foi, qui aime mieux donner le sentiment aux pierres, que d'accorder une ame à l'homme.

Supposons un sourd qui nie l'existence des sons, parce qu'ils n'ont jamais frappé son oreille. Je mets sous ses yeux un instrument à corde, dont je fais sonner l'unisson par un autre instrument caché : le sourd voit frémir la corde ; je lui dis, c'est le son qui fait cela. Point du tout, répond-il ; la cause du frémissement de la corde est en elle-même ; c'est une qualité commune à tous les corps de frémir ainsi : montrez-moi donc, reprends-je, ce frémissement dans les autres corps, ou du moins sa cause dans cette corde ? Je ne puis, replique le sourd ; mais parce que je ne conçois pas comment frémit cette corde, pourquoi faut-il que j'aille expliquer cela par vos sons, dont je n'ai pas la moindre idée ? C'est expliquer un fait obscur, par une cause encore plus obscure. Ou rendez-moi vos sons sensibles, ou je dis qu'ils n'existent pas.

Plus je réfléchis sur la pensée & sur la nature de l'esprit humain, plus je trouve que le raisonnement des matérialistes ressemble à celui de ce sourd.

Ils ſont ſourds, en effet, à la voix intérieure qui leur crie d'un ton difficile à méconnoître, une machine ne penſe point, il n'y a ni mouvement, ni figure qui produiſe la réflexion : quelque choſe en toi cherche à briſer les liens qui le compriment : l'eſpace n'eſt pas ta meſure, l'Univers entier n'eſt pas aſſez grand pour toi ; tes ſentimens, tes deſirs, ton inquiétude, ton orgueil même, ont un autre principe que ce corps étroit dans lequel tu te ſens enchaîné.

Nul être matériel n'eſt actif par lui-même, & moi, je le ſuis. On a beau me diſputer cela, je le ſens, & ce ſentiment qui me parle eſt plus fort que la raiſon qui le combat. J'ai un corps ſur lequel les autres agiſſent & qui agit ſur eux ; cette action réciproque n'eſt pas douteuſe ; mais ma volonté eſt indépendante de mes ſens, je conſens ou je réſiſte, je ſuccombe ou je ſuis vainqueur, & je ſens parfaitement en moi-même quand je fais ce que j'ai voulu faire, ou quand je ne fais que céder à mes paſſions. J'ai toujours la puiſſance de vouloir, non la force d'exécuter. Quand je me livre aux tentations, j'agis ſelon l'impulſion des ob-

jets externes. Quand je me reproche cette foibleſſe, je n'écoute que ma volonté ; je ſuis eſclave par mes vices, & libre par mes remords ; le ſentiment de ma liberté ne s'efface en moi que quand je me déprave, & que j'empêche enfin la voix de l'ame de s'élever contre la loi du corps.

Je ne connois la volonté que par le ſentiment de la mienne, & l'entendement ne m'eſt pas mieux connu. Quand on me demande quelle eſt la cauſe qui détermine ma volonté, je demande à mon tour, quelle eſt la cauſe qui détermine mon jugement : car il eſt clair que ces deux cauſes n'en ſont qu'une, & ſi l'on comprend bien que l'homme eſt actif dans ſes jugemens, que ſon entendement n'eſt que le pouvoir de comparer & de juger, on verra que ſa liberté n'eſt qu'un pouvoir ſemblable, ou dérivé de celui-là ; il choiſit le bon comme il a jugé le vrai ; s'il juge faux il choiſit mal. Quelle eſt donc la cauſe qui détermine ſa volonté ? C'eſt ſon jugement. Et quelle eſt la cauſe qui détermine ſon jugement ? C'eſt ſa faculté intelligente, c'eſt ſa puiſſance de juger ; la cauſe déterminante eſt en

lui-même. Passé cela, je n'entends plus rien.

Sans doute je ne suis pas libre de ne pas vouloir mon propre bien, je ne suis pas libre de vouloir mon mal; mais ma liberté consiste en cela même, que je ne puis vouloir que ce qui m'est convenable, ou que j'estime tel, sans que rien d'étranger à moi me détermine. S'ensuit-il que je ne sois pas mon maitre, parce que je ne suis pas le maitre d'être un autre que moi?

Le principe de toute action est dans la volonté d'un être libre, on ne sauroit remonter au-delà. Ce n'est pas le mot de liberté qui ne signifie rien, c'est celui de nécessité. Supposer quelque acte, quelque effet qui ne dérive pas d'un principe actif, c'est vraiment supposer des effets sans cause, c'est tomber dans le cercle vicieux. Ou il n'y a point de premiere impulsion, ou toute premiere impulsion n'a nulle cause antérieure, & il n'y a point de véritable volonté sans liberté. L'homme est donc libre dans ses actions, & comme tel animé d'une substance immatérielle; c'est mon troisieme article de foi. De ces trois premiers vous déduirez aisément tous les autres,

sans que je continue à les compter.

Si l'homme est actif & libre, il agit de lui-même; tout ce qu'il fait librement n'entre point dans le systême ordonné de la Providence, & ne peut lui être imputé. Elle ne veut point le mal que fait l'homme, en abusant de la liberté qu'elle lui dònne, mais elle ne l'empêche pas de le faire; soit que de la part d'un être si foible ce mal soit nul à ses yeux; soit qu'elle ne pût l'empêcher sans gêner sa liberté, & faire un mal plus grand en dégradant sa nature. Elle l'a fait libre afin qu'il fît, non le mal, mais le bien par choix. Elle l'a mis en état de faire ce choix; en usant bien des facultés dont elle l'a doné: mais elle a tellement borné ses forces, que l'abus de sa liberté qu'elle lui laisse, ne peut troubler l'ordre général. Le mal que l'homme fait, retombe sur lui, sans rien changer au systême du monde, sans empêcher que l'espece humaine elle-même ne se conserve malgré qu'elle en ait. Murmurer de ce que Dieu ne l'empêche pas de faire le mal, c'est murmurer de ce qu'il la fit d'une nature excellente, de ce qu'il mit à ses actions la moralité qui les ennoblit, de ce qu'il

Homme, ne cherche plus l'auteur du mal ; cet auteur c'eſt toi-même. Il n'exiſte point d'autre mal que celui que tu fais ou que tu ſouffres, & l'un & l'autre te vient de toi. Le mal général ne peut être que dans le déſordre, & je vois dans le ſyſtême du monde un ordre qui ne ſe dément point. Le mal particulier n'eſt que dans le ſentiment de l'être qui ſouffre ; & ce ſentiment, l'homme ne l'a pas reçu de la Nature, il ſe l'eſt donné. La douleur a peu de priſe ſur quiconque, ayant peu réfléchi, n'a ni ſouvenir, ni prévoyance. Otez nos funeſtes progrès, ôtez nos erreurs & nos vices, ôtez l'ouvrage de l'homme, & tout eſt bien.

Où tout eſt bien, rien n'eſt injuſte. La juſtice eſt inſéparable de la bonté. Or la bonté eſt l'effet néceſſaire d'une puiſſance ſans borne & de l'amour de ſoi, eſſentiel à tout être qui ſe ſent. Celui qui peut tout, étend, pour ainſi dire, ſon exiſtence avec celle des êtres. Produire & conſerver ſont l'acte perpétuel de la puiſſance ; elle n'agit point ſur ce qui n'eſt pas ; Dieu n'eſt pas le Dieu des morts, il ne pourroit être deſtructeur & méchant ſans ſe nuire.

Celui qui peut tout ne peut vouloir que ce qui est bien (30.) Donc l'Etre souverainement bon, parce qu'il est souverainement puissant, doit être aussi souverainement juste, autrement il se contrediroit lui-même ; car l'amour de l'ordre qui le produit s'appelle *bonté*, & l'amour de l'ordre qui le conserve s'appelle *justice*.

Dieu, dit-on, ne doit rien à ses créatures ; je crois qu'il leur doit tout ce qu'il leur promit en leur donnant l'être. Or c'est leur promettre un bien, que de leur en donner l'idée & de leur en faire sentir le besoin. Plus je rentre en moi, plus je me consulte, & plus je lis ces mots écrits dans mon ame ; *sois juste & tu seras heureux*. Il n'en est rien pourtant, à considérer l'état présent des choses : le méchant prospere, & le juste reste opprimé. Voyez aussi quelle indignation s'allume en nous quand cette attente est

(30) Quand les Anciens appelloient *Optimus Maximus*, le Dieu suprème, ils disoient très-vrai ; mais en disant *Maximus Optimus*, ils auroient parlé plus exactement, puisque sa bonté vient de sa puissance ; il est bon parce qu'il est grand.

fruſtrée! La conſcience s'éleve & murmure contre ſon Auteur ; elle lui crie en gémiſſant : tu m'as trompé!

Je t'ai trompé, téméraire! & qui te l'a dit? Ton ame eſt-elle anéantie? As-tu ceſſé d'exiſter? O Brutus! ô mon fils! ne ſouille point ta noble vie en la finiſſant : ne laiſſe point ton eſpoir & ta gloire avec ton corps aux champs de Philippes. Pourquoi dis-tu : la vertu n'eſt rien, quand tu vas jouir du prix de la tienne? Tu vas mourir, penſes-tu ; non, tu vas vivre, & c'eſt alors que je tiendrai tout ce que je t'ai promis.

On diroit, aux murmures des impatiens mortels, que Dieu leur doit la récompenſe avant le mérite, & qu'il eſt obligé de payer leur vertu d'avance. Oh! ſoyons bons premierement, & puis nous ſerons heureux. N'exigeons pas le prix avant la victoire, ni le ſalaire avant le travail. Ce n'eſt point dans la lice, diſoit Plutarque, que les vainqueurs de nos jeux ſacrés ſont couronnés, c'eſt après qu'ils l'ont parcourue.

Si l'ame eſt immatérielle, elle peut ſurvivre au corps ; & ſi elle lui ſurvit la Providence eſt juſtifiée. Quand je n'aurois d'autre preuve de l'immaté-

rialité de l'ame, que le triomphe du méchant, & l'oppreffion du jufte en ce monde, cela feul m'empêcheroit d'en douter. Une fi choquante diffonance dans l'harmonie univerfelle, me feroit chercher à la réfoudre. Je me dirois : tout ne finit pas pour nous avec la vie, tout rentre dans l'ordre à la mort. J'aurois, à la vérité, l'embarras de me demander où eft l'homme, quand tout ce qu'il avoit de fenfible eft détruit. Cette queftion n'eft plus une difficulté pour moi, fitôt que j'ai reconnu deux fubftances. Il eft très-fimple que durant ma vie corporelle, n'appercevant rien que par mes fens, ce qui ne leur eft point foumis m'échappe. Quand l'union du corps & de l'ame eft rompue, je conçois que l'un peu fe diffoudre & l'autre fe conferver. Pourquoi la deftruction de l'un entraîneroit-elle la deftruction de l'autre ? Au contraire, étant de natures fi différentes, ils étoient, par leur union, dans un état violent ; & quand cette union ceffe, ils rentrent tous deux dans leur état naturel. La fubftance active & vivante regagne toute la force qu'elle employoit à mouvoir la fubftance paffive & morte. Hélas ! je le fens trop par mes vices ;

l'homme ne vit qu'à moitié durant sa vie, & la vie de l'ame ne commence qu'à la mort du corps.

Mais quelle est cette vie, & l'ame est-elle immortelle par sa nature ? Je l'ignore. Mon entendement borné ne conçoit rien sans bornes ; tout ce qu'on appelle infini m'échappe. Que puis-je nier, affirmer, quels raisonnemens puis-je faire sur ce que je ne puis concevoir ? Je crois que l'ame survit au corps assez pour le maintien de l'ordre ; qui sait si c'est assez pour durer toujours ? Toutefois je conçois comment le corps s'use & se détruit par la division des parties, mais je ne puis concevoir une destruction pareille de l'être pensant ; & n'imaginant point comment il peut mourir, je présume qu'il ne meurt pas. Puisque cette présomption me console, & n'a rien de déraisonnable, pourquoi craindrois-je de m'y livrer ?

Je sens mon ame, je la connois par le sentiment & par la pensée ; je sais qu'elle est, sans savoir quelle est son essence ; je ne puis raisonner sur des idées que je n'ai pas. Ce que je sais bien, c'est que l'identité du *moi* ne se prolonge que par la mémoire ; & que pour être le même en effet, il faut que je

me souvienne d'avoir été. Or, je ne saurois me rappeller après ma mort ce que j'ai été durant ma vie, que je ne me rappelle aussi ce que j'ai senti, par conséquent ce que j'ai fait; & je ne doute point que ce souvenir ne fasse un jour la félicité des bons & le tourment des méchans. Ici bas mille passions ardentes absorbent le sentiment interne, & donnent le change aux remords. Les humiliations, les disgraces, qu'attire l'exercice des vertus, empêchent d'en sentir tous les charmes. Mais quand, délivrés des illusions que nous font le corps & les sens, nous jouirons de la contemplation de l'Etre suprême & des vérités éternelles dont il est la source, quand la beauté de l'ordre frappera toutes les puissances de notre ame, & que nous serons uniquement occupés à comparer ce que nous avons fait avec ce que nous avons dû faire, c'est alors que la voix de la conscience reprendra sa force & son empire; c'est alors que la volupté pure, qui naît du contentement de soi-même, & le regret amer de s'être avili, distingueront par des sentimens inépuisables le sort que chacun se sera préparé. Ne me demandez point, ô mon bon

ami, s'il y aura d'autres sources de bonheur & de peines; je l'ignore; & c'est assez de celles que j'imagine pour me consoler de cette vie & m'en faire espérer une autre. Je ne dis point que les bons seront récompensés; car quel autre bien peut attendre un être excellent, que d'exister selon sa nature? Mais je dis qu'ils seront heureux, parce que leur Auteur, l'Auteur de toute justice les ayant fait sensibles, ne les a pas faits pour souffrir: & que n'ayant point abusé de leur liberté sur la terre, ils n'ont pas trompé leur destination par leur faute; ils ont souffert pourtant dans cette vie, ils seront donc dédommagés dans une autre. Ce sentiment est moins fondé sur le mérite de l'homme, que sur la notion de bonté qui me semble inséparable de l'essence divine. Je ne fais que supposer les loix de l'ordre observées, & Dieu constant à lui-même (31).

Ne me demandez pas non plus si les

(31) *Non pas pour nous, non pas pour nous, Seigneur,*
Mais pour ton nom, mais pour ton propre honneur,
O Dieu! fais-nous revivre! Pf. 115.

tourmens des méchans seront éternels, & s'il est de la bonté de l'Auteur de leur être de les condamner à souffrir toujours. Je l'ignore encore, & n'ai point la vaine curiosité d'éclaircir des questions inutiles. Que m'importe ce que deviendront les méchans? je prends peu d'intérêt à leur sort. Toutefois j'ai peine à croire qu'ils soient condamnés à des tourmens sans fin. Si la suprême Justice se venge, elle se venge dès cette vie. Vous & vos erreurs, ô nations! êtes ses ministres. Elle emploie les maux que vous vous faites, à punir les crimes qui les ont attirés. C'est dans vos cœurs insatiables, rongés d'envie, d'avarice & d'ambition, qu'au sein de vos fausses prospérités les passions vengeresses punissent vos forfaits. Qu'est-il besoin d'aller chercher l'enfer dans l'autre vie? il est dès celle-ci dans le cœur des méchans.

Où finissent nos besoin périssables, où cessent nos desirs insensés, doivent cesser aussi nos passions & nos crimes. De quelle perversité de purs esprits seroient-ils susceptibles? N'ayant besoin de rien, pourquoi seroient-ils méchans? Si, destitués de nos sens grossiers, tout leur bonheur est dans la

contemplation des êtres, ils ne sauroient vouloir que le bien; & quiconque cesse d'être méchant, peut-il être à jamais misérable? Voilà ce que j'ai du penchant à croire, sans prendre peine à me décider là-dessus. O Etre clément & bon! quels que soient tes décrets, je les adore; si tu punis éternellement les méchans, j'anéantis ma foible raison devant ta justice. Mais si les remords de ces infortunés doivent s'éteindre avec le tems, si leurs maux doivent finir, & si la même paix nous attend tous également un jour, je t'en loue. Le méchant n'est-il pas mon frere? Combien de fois j'ai été tenté de lui ressembler? Que, délivré de sa misere, il perde aussi la malignité qui l'accompagne; qu'il soit heureux ainsi que moi; loin d'exciter ma jalousie, son bonheur ne fera qu'ajouter au mien.

C'est ainsi que, contemplant Dieu dans ses œuvres, & l'étudiant par ceux de ses attributs qu'il m'importoit de connoître, je suis parvenu à étendre & augmenter par degrés l'idée, d'abord imparfaite & bornée, que je me faisois de cet Etre immense. Mais si cette idée est devenue plus noble & plus grande, elle est aussi moins proportionnée

portionnée à la raison humaine. A mesure que j'approche en esprit de l'éternelle lumiere, son éclat m'éblouit, me trouble, & je suis forcé d'abandonner toutes les notions terrestres qui m'aidoient à l'imaginer. Dieu n'est plus corporel & sensible; la suprême Intelligence qui régit le monde n'est plus le monde même: j'éleve & fatigue en vain mon esprit à concevoir son essence. Quand je pense que c'est elle qui donne la vie & l'activité à la substance vivante & active qui régit les corps animés; quand j'entends dire que mon ame est spirituelle & que Dieu est un esprit, je m'indigne contre cet avilissement de l'essence divine, comme si Dieu & mon ame étoient de même nature; comme si Dieu n'étoit pas le seul Etre absolu, le seul vraiment actif, sentant, pensant, voulant par lui-même, & duquel nous tenons la pensée, le sentiment, l'activité, la volonté, la liberté, l'être. Nous ne sommes libres que parce qu'il veut que nous le soyons, & sa substance inexplicable est à nos ames ce que nos ames sont à nos corps. S'il a créé la matiere, les corps, les esprits, le monde, je n'en sais rien. L'idée de création me confond & passe ma por-

tée, je la crois autant que je l
concevoir ; mais je sais qu'il a
l'univers & tout ce qui existe, c
tout fait, tout ordonné. Dieu est
nel, sans doute ; mais mon esprit
il embrasser l'idée de l'éternité ?
quoi me payer de mots sans idée
que je conçois, c'est qu'il est av
choses, qu'il sera tant qu'elles su
ront, & qu'il seroit même au-de
tout devoit finir un jour. Qu'un
que je ne conçois pas donne l'exi
à d'autres êtres, cela n'est qu'o
& incompréhensible ; mais que
& le néant se convertissent d'eu
mes l'un dans l'autre, c'est une co
diction palpable, c'est une clai
surdité.

Dieu est intelligent ; mais com
l'est-il ? L'homme est intelligent c
il raisonne, & la suprême Intelli
n'a pas besoin de raisonner ; il
pour elle ni prémisses, ni consé
ces, il n'y a pas même de proposi
elle est purement intuitive, elle
également tout ce qui est, & to
qui peut être ; toutes les vérités n
pour elle qu'une seule idée, co
tous les lieux un seul point, & to

humaine agit par des moyens, la puiſſance Divine agit par elle-même : Dieu peut, parce qu'il veut, ſa volonté fait ſon pouvoir. Dieu eſt bon, rien n'eſt plus manifeſte : mais la bonté dans l'homme eſt l'amour de ſes ſemblables, & la bonté de Dieu eſt l'amour de l'ordre ; car c'eſt par l'ordre qu'il maintient ce qui exiſte, & lie chaque partie avec le tout. Dieu eſt juſte ; j'en ſuis convaincu, c'eſt une ſuite de ſa bonté ; l'injuſtice des hommes eſt leur œuvre & non pas la ſienne : le déſordre moral qui dépoſe contre la Providence aux yeux des Philoſophes ne fait que la démontrer aux miens. Mais la juſtice de l'homme eſt de rendre à chacun ce qui lui appartient, & la juſtice de Dieu de demander compte à chacun de ce qu'il lui a donné.

Que ſi je viens à découvrir ſucceſſivement ces attributs dont je n'ai nulle idée abſolue, c'eſt par des conſéquences forcées, c'eſt par le bon uſage de ma raiſon, mais je les affirme ſans les comprendre, & dans le fond, c'eſt n'affirmer rien. J'ai beau me dire, Dieu eſt ainſi ; je le ſens, je me le prouve ; je n'en conçois pas mieux comment Dieu peut être ainſi.

Enfin plus je m'efforce de contempler son essence infinie, moins je la conçois; mais elle est, cela me suffit; moins je la conçois, plus je l'adore. Je m'humilie, & lui dis : Etre des êtres, je suis, parce que tu es; c'est m'élever à ma source que de te méditer sans cesse. Le plus digne usage de ma raison est de s'anéantir devant toi : c'est mon ravissement d'esprit, c'est le charme de ma foiblesse de me sentir accablé de ta grandeur.

Après avoir ainsi de l'impression des objets sensibles, & du sentiment intérieur qui me porte à juger des causes selon mes lumieres naturelles, déduit les principales vérités qu'il m'importoit de connoître; il me reste à chercher quelles maximes j'en dois tirer pour ma conduite, & quelles regles je dois me prescrire pour remplir ma destination sur la terre, selon l'intention de celui qui m'y a placé. En suivant toujours ma méthode, je ne tire point ces regles des principes d'une haute philosophie, mais je les trouve au fond de mon cœur écrites par la Nature en caracteres ineffaçables. Je n'ai qu'à me consulter sur ce que je veux faire : tout ce que je sens être

bien eſt bien, tout ce que je ſens être mal eſt mal : le meilleur de tous les Caſuiſtes eſt la conſcience, & ce n'eſt que quand on marchande avec elle, qu'on a recours aux ſubtilités du raiſonnement. Le premier de tous les ſoins eſt celui de ſoi-même ; cependant combien de fois la voix intérieure nous dit qu'en faiſant notre bien aux dépens d'autrui, nous faiſons mal ! Nous croyons ſuivre l'impulſion de la Nature, & nous lui réſiſtons ; en écoutant ce qu'elle dit à nos ſens, nous mépriſons ce qu'elle dit à nos cœurs, l'être actif obéit, l'être paſſif commande. La conſcience eſt la voix de l'ame, les paſſions ſont la voix du corps. Eſt-il étonnant que ſouvent ces deux langages ſe contrediſent, & alors lequel faut-il écouter ? Trop ſouvent la raiſon trompe, nous n'avons que trop acquis le droit de la récuſer ; mais la conſcience ne trompe jamais, elle eſt le vrai guide de l'homme ; elle eſt à l'ame ce que l'inſtinct eſt au corps (32) ; qui

(32) La Philoſophie moderne, qui n'admet que ce qu'elle explique, n'a garde d'admettre cette obſcure faculté appellée *inſtinct*, qui paroît guider, ſans aucune connoiſſance acquiſe, les animaux vers quelque fin. L'inſtinct, ſelon

la suit, obéit à la Nature, & ne craint point de s'égarer. Ce point est impor-

l'un de nos plus sages Philosophes, n'est qu'une habitude privée de réflexion, mais acquise en réfléchissant; &, de la maniere dont il explique ce progrès, on doit conclure que les enfans réfléchissent plus que les hommes; paradoxe assez étrange pour valoir la peine d'être examiné. Sans entrer ici dans cette discussion, je demande quel nom je dois donner à l'ardeur avec laquelle mon chien fait la guerre aux taupes qu'il ne mange point, à la patience avec laquelle il les guette quelquefois des heures entieres, & à l'habileté avec laquelle il les saisit, les jette hors terre au moment qu'elles poussent, & les tue ensuite pour les laisser là, sans que jamais personne l'ait dressé à cette chasse, & lui ait appris qu'il y avoit là des taupes? Je demande encore, & ceci est plus important, pourquoi la premiere fois que j'ai menacé ce même chien, il s'est jetté le dos contre terre, les pattes repliées, dans une attitude suppliante & la plus propre à me toucher; posture dans laquelle il se fût bien gardé de rester, si, sans me laisser fléchir, je l'eusse battu dans cet état? Quoi! mon chien tout petit encore, & ne faisant presque que de naître; avoit-il acquis déjà des idées morales, savoit-il ce que c'étoit que clémence & générosité? sur quelles lumieres acquises espéroit-il m'appaiser en s'abandonnant ainsi à ma discrétion? Tous les chiens du monde font à-peu-près la même chose dans le même cas, & je ne dis rien ici que chacun ne puisse vérifier. Que les Philosophes, qui rejettent si dédaigneusement l'instinct, veuillent bien expliquer ce fait par le seul jeu des sensations & des connoissances qu'elles nous font acquérir: qu'ils l'expliquent d'une maniere satisfaisante pour tout homme sensé: alors je n'aurai plus rien à dire, & je ne parlerai plus d'instinct.

tant, pourſuivit mon bienfaiteur, voyant que j'allois l'interrompre; ſouffrez que je m'arrête un peu plus à l'éclaircir.

Toute la moralité de nos actions eſt dans le jugement que nous en portons nous-mêmes. S'il eſt vrai que le bien ſoit bien, il doit l'être au fond de nos cœurs comme dans nos œuvres; & le premier prix de la juſtice eſt de ſentir qu'on la pratique. Si la bonté morale eſt conforme à notre nature, l'homme ne ſauroit être ſain d'eſprit ni bien conſtitué, qu'autant qu'il eſt bon. Si elle ne l'eſt pas, & que l'homme ſoit méchant naturellement, il ne peut ceſſer de l'être ſans ſe corrompre, & la bonté n'eſt en lui qu'un vice contre Nature. Fait pour nuire à ſes ſemblables comme le loup pour égorger ſa proie, un homme humain ſeroit un animal auſſi dépravé qu'un loup pitoyable, & la vertu ſeule nous laiſſeroit des remords.

Rentrons en nous-mêmes, ô mon jeune ami! examinons, tout intérêt perſonnel à part, à quoi nos penchans nous portent. Quel ſpectacle nous flatte le plus, celui des tourmens ou du bonheur d'autrui? Qu'eſt-ce qui nous

eſt le plus doux à faire, & nous laiſſe une impreſſion plus agréable après l'avoir fait, d'un acte de bienfaiſance ou d'un acte de méchanceté? Pour qui vous intéreſſez-vous ſur vos théâtres? Eſt-ce aux forfaits que vous prenez plaiſir? eſt-ce à leurs auteurs punis que vous donnez des larmes? Tout nous eſt indifférent, diſent-ils, hors notre intérêt; & tout au contraire, les douceurs de l'amitié, de l'humanité, nous conſolent dans nos peines; &, même dans nos plaiſirs, nous ſerions trop ſeuls, trop miſerables, ſi nous n'avions avec qui les partager. S'il n'y a rien de moral dans le cœur de l'homme, d'où lui viennent donc ces tranſports d'admiration pour les actions héroïques, ces raviſſemens d'amour pour les grandes ames? Cet enthouſiaſme de la vertu, quel rapport a-t-il avec notre intérêt privé? Pourquoi voudrois-je être Caton qui déchire ſes entrailles, plutôt que Céſar triomphant? Otez de nos cœurs cet amour du beau, vous ôtez tout le charme de la vie. Celui dont les viles paſſions ont étouffé dans ſon ame étroite ces ſentimens délicieux; celui qui, à force de ſe concentrer au-dedans

de lui, vient à bout de n'aimer que lui-même, n'a plus de transports, son cœur glacé ne palpite plus de joie, un doux attendrissement n'humecte jamais ses yeux, il ne jouit plus de rien; le malheureux ne sent plus, ne vit plus; il est déjà mort.

Mais quel que soit le nombre des méchans sur la terre, il est peu de ces ames cadavéreuses, devenues insensibles, hors leur intérêt, à tout ce qui est juste & bon. L'iniquité ne plaît qu'autant qu'on en profite; dans tout le reste on veut que l'innocent soit protégé. Voit-on dans une rue ou sur un chemin quelque acte de violence & d'injustice : à l'instant un mouvement de colere & d'indignation s'éleve au fond du cœur, & nous porte à prendre la défense de l'opprimé; mais un devoir plus puissant nous retient, & les loix nous ôtent le droit de protéger l'innocence. Au contraire, si quelque acte de clémence ou de générosité frappe nos yeux, quelle admiration, quel amour il nous inspire! Qui est-ce qui ne se dit pas; j'en voudrois avoir fait autant? Il nous importe surement fort peu qu'un homme ait été méchant ou juste il y a deux mille

ans ; & cependant le même intérêt nous affecte dans l'Hiſtoire ancienne, que ſi tout cela s'étoit paſſé de nos jours. Que me font à moi les crimes de Catilina? Ai-je peur d'être ſa victime? Pourquoi donc ai-je de lui la même horreur que s'il étoit mon contemporain? Nous ne haïſſons pas ſeulement les méchans parce qu'ils nous nuiſent; mais parce qu'ils ſont méchans. Non-ſeulement nous voulons être heureux, nous voulons auſſi le bonheur d'autrui; & quand ce bonheur ne coûte rien au nôtre, il l'augmente. Enfin l'on a, malgré ſoi, pitié des infortunés; quand on eſt témoin de leur mal, on en ſouffre. Les plus pervers ne ſauroient perdre tout-à-fait ce penchant: ſouvent il les met en contradiction avec eux-mêmes. Le voleur qui dépouille les paſſans, couvre encore la nudité du pauvre; & le plus féroce aſſaſſin ſoutient un homme tombant en défaillance.

On parle du cri des remords, qui punit en ſecret les crimes cachés, & les met ſi ſouvent en évidence. Hélas! qui de nous n'entendit jamais cette importune voix? On parle par expérience, & l'on voudroit étouffer ce

ſentiment tyrannique qui nous donne tant de tourment. Obéiſſons à la Nature, nous connoîtrons avec quelle douceur elle regne, & quel charme on trouve après l'avoir écoutée, à ſe rendre un bon témoignage de ſoi. Le méchant ſe craint & ſe fuit; il s'égaye en ſe jettant hors de lui-même; il tourne autour de lui des yeux inquiets, & cherche un objet qui l'amuſe; ſans la ſatyre amere, ſans la raillerie inſultante, il ſeroit toujours triſte; le ris moqueur eſt ſon ſeul plaiſir. Au contraire, la ſérénité du juſte eſt intérieure; ſon ris n'eſt point de malignité, mais de joie: il en porte la ſource en lui-même; il eſt auſſi gai ſeul qu'au milieu d'un cercle; il ne tire pas ſon contentement de ceux qui l'approchent, il le leur communique.

Jettez les yeux ſur toutes les Nations du monde, parcourez toutes les Hiſtoires. Parmi tant de cultes inhumains & bizarres, parmi cette prodigieuſe diverſité de mœurs & de caracteres, vous trouverez par-tout les mêmes idées de juſtice & d'honnêteté, par-tout les mêmes principes de morale, par-tout les mêmes notions du bien & du mal. L'ancien paganiſme

enfanta des Dieux abominables qu'on eût punis ici-bas comme des ſcélérats, & qui n'offroient pour tableau du bonheur ſuprême, que des forfaits à commettre & des paſſions à contenter. Mais le vice, armé d'une autorité ſacrée, deſcendoit en vain du ſéjour éternel, l'inſtinct moral le repouſſoit du cœur des humains. En célébrant les débauches de Jupiter, on admiroit la continence de Xénocrate; la chaſte Lucrece adoroit l'impudique Vénus; l'intrépide Romain ſacrifioit à la Peur; il invoquoit le Dieu qui mutila ſon pere, & mouroit ſans murmure de la main du ſien: les plus mépriſables Divinités furent ſervies par les plus grands hommes. La ſainte voix de la Nature, plus forte que celle des Dieux, ſe faiſoit reſpecter ſur la terre, & ſembloit reléguer dans le Ciel le crime avec les coupables.

Il eſt donc au fond des ames un principe inné de juſtice & de vertu, ſur lequel, malgré nos propres maximes, nous jugeons nos actions & celles d'autrui comme bonnes ou mauvaiſes; & c'eſt à ce principe que je donne le nom de conſcience.

Mais à ce mot j'entends s'élever de

toutes parts la clameur des prétendus ſages : erreurs de l'enfance, préjugés de l'éducation, s'écrient-ils tous de concert ! Il n'y a rien dans l'eſprit humain que ce qui s'y introduit par l'expérience ; & nous ne jugeons d'aucune choſe que ſur des idées acquiſes. Ils font plus ; cet accord évident & univerſel de toutes les Nations, ils l'oſent rejetter ; & contre l'éclatante uniformité du jugement des hommes, ils vont chercher dans les ténebres quelque exemple obſcur & connu d'eux ſeuls, comme ſi tous les penchans de la Nature étoient anéantis par la dépravation d'un peuple, & que ſitôt qu'il eſt des monſtres, l'eſpece ne fût plus rien. Mais que ſervent au ſceptique Montaigne les tourmens qu'il ſe donne pour déterrer en un coin du monde une coutume oppoſée aux notions de la juſtice ! Que lui ſert de donner aux plus ſuſpects voyageurs l'autorité qu'il refuſe aux Ecrivains les plus célebres ? Quelques uſages incertains & bizarres, fondés ſur des cauſes locales qui nous ſont inconnues, détruiront-ils l'induction générale tirée du concours de tous les peuples, oppoſés en tout le reſte, & d'accord ſur ce ſeul point ? O Montaigne !

toi qui te piques de franchise & de vérité, sois sincere & vrai, si un Philosophe peut l'être, & dis-moi s'il est quelque pays sur la terre où ce soit un crime de garder sa foi, d'être clément, bienfaisant, généreux; où l'homme de bien soit méprisable, & le perfide honoré?

Chacun, dit-on, concourt au bien public pour son intérêt; mais d'où vient donc que le juste y concourt à son préjudice? Qu'est-ce qu'aller à la mort pour son intérêt? Sans doute nul n'agit que pour son bien; mais s'il n'est un bien moral dont il faut tenir compte, on n'expliquera jamais par l'intérêt propre que les actions des méchans. Il est même à croire qu'on ne tentera point d'aller plus loin. Ce seroit une trop abominable philosophie que celle où l'on seroit embarrassé des actions vertueuses; où l'on ne pourroit se tirer d'affaire qu'en leur controuvant des intentions basses & des motifs sans vertu; où l'on seroit forcé d'avilir Socrate & de calomnier Régulus. Si jamais de pareilles doctrines pouvoient germer parmi nous, la voix de la Nature, ainsi que celle de la raison, s'éleveroient incessamment contre

elles, & ne laisseroient jamais à un seul de leurs partisans l'excuse de l'être de bonne-foi.

Mon dessein n'est pas d'entrer ici dans des discussions métaphysiques qui passent ma portée & la vôtre, & qui, dans le fond, ne menent à rien. Je vous ai déjà dit que je ne voulois pas philosopher avec vous, mais vous aider à consulter votre cœur. Quand tous les Philosophes prouveroient que j'ai tort, si vous sentez que j'ai raison, je n'en veux pas davantage.

Il ne faut pour cela que vous faire distinguer nos idées acquises de nos sentimens naturels, car nous sentons avant de connoître; & comme nous n'apprenons point à vouloir notre bien & à fuir notre mal, mais que nous tenons cette volonté de la Nature, de même l'amour du bon & la haine du mauvais nous sont aussi naturels que l'amour de nous-mêmes. Les actes de la conscience ne sont pas des jugemens, mais des sentimens; quoique toutes nos idées nous viennent du dehors, les sentimens qui les apprécient sont au-dedans de nous, & c'est par eux seuls que nous connoissons la convenance ou disconvenance qui existe

entre nous & les choses que nous devons rechercher ou fuir.

Exister pour nous, c'est sentir; notre sensibilité est incontestablement antérieure à notre intelligence, & nous avons eu des sentimens avant des idées (*). Quelle que soit la cause de notre être, elle a pourvu à notre conservation en nous donnant des sentimens convenables à notre nature, & l'on ne sauroit nier qu'au moins ceux-là ne soient innés. Ces sentimens, quant à l'individu, sont l'amour de soi, la crainte de la douleur, l'horreur de la mort, le desir du bien-être. Mais si, comme on n'en peut douter, l'homme est sociable par sa nature, ou du moins fait pour le devenir, il ne peut l'être que par d'autres sentimens innés, relatifs à son espece; car à ne considérer

(*) A certains égards les idées sont des sentimens & les sentimens sont des idées. Les deux noms conviennent à toute perception qui nous occupe & de son objet, & de nous-mêmes qui en sommes affectés: il n'y a que l'ordre de cette affection qui détermine le nom qui lui convient. Lorsque premiérement occupés de l'objet nous ne pensons à nous que par réflexion, c'est une idée; au contraire, quand l'impression reçue excite notre premiere attention, & que nous ne pensons que par réflexion à l'objet qui la cause, c'est un sentiment.

que le beſoin phyſique, il doit certainement diſperſer les hommes au lieu de les rapprocher. Or c'eſt du ſyſtême moral, formé par ce double rapport, à ſoi-même & à ſes ſemblables, que naît l'impulſion de la conſcience. Connoître le bien, ce n'eſt pas l'aimer : l'homme n'en a pas la connoiſſance innée ; mais ſitôt que ſa raiſon le lui fait connoître, ſa conſcience le porte à l'aimer : c'eſt ce ſentiment qui eſt inné.

Je ne crois donc pas, mon ami, qu'il ſoit impoſſible d'expliquer par des conſéquences de notre nature, le principe immédiat de la conſcience, indépendant de la raiſon même ; & quand cela ſeroit impoſſible, encore ne ſeroit-il pas néceſſaire : car puiſque ceux qui nient ce principe admis & reconnu par tout le genre humain, ne prouvent point qu'il n'exiſte pas, mais ſe contentent de l'affirmer ; quand nous affirmons qu'il exiſte, nous ſommes tout auſſi-bien fondés qu'eux, & nous avons de plus le témoignage intérieur, & la voix de la conſcience qui dépoſe pour elle-même. Si les premieres lueurs du jugement nous éblouiſſent & confondent d'abord les objets à nos regards,

attendons que nos foibles yeux ſe rouvrent, ſe raffermiſſent, & bientôt nous reverrons ces mêmes objets aux lumieres de la raiſon, tels que nous les montroit d'abord la Nature; ou plutôt, ſoyons plus ſimples & moins vains; bornons-nous aux premiers ſentimens que nous trouvons en nous-mêmes; puiſque c'eſt toujours à eux que l'étude nous ramene, quand elle ne nous a point égarés.

Conſcience! conſcience! inſtinct divin; immortelle & céleſte voix; guide aſſuré d'un être ignorant & borné, mais intelligent & libre; juge infaillible du bien & du mal, qui rends l'homme ſemblable à Dieu; c'eſt toi qui fais l'excellence de ſa nature & la moralité de ſes actions; ſans toi je ne ſens rien en moi qui m'éleve au-deſſus des bêtes, que le triſte privilege de m'égarer d'erreurs en erreurs à l'aide d'un entendement ſans regle, & d'une raiſon ſans principe.

Graces au Ciel, nous voilà délivrés de tout cet effrayant appareil de philoſophie; nous pouvons être hommes ſans être ſavans; diſpenſés de conſumer notre vie à l'étude de la morale, nous avons à moindres frais un guide

plus assuré dans ce dédale immense des opinions humaines. Mais ce n'est pas assez que ce guide existe, il faut savoir le reconnoître & le suivre. S'il parle à tous les cœurs, pourquoi donc y en a-t-il si peu qui l'entendent ? Eh ! c'est qu'il nous parle la langue de la Nature, que tout nous a fait oublier. La conscience est timide, elle aime la retraite & la paix ; le monde & le bruit l'épouvantent ; les préjugés dont on la fait naître sont ses plus cruels ennemis, elle fuit ou se tait devant eux ; leur voix bruyante étouffe la sienne, & l'empêche de se faire entendre ; le fanatisme ose la contrefaire, & dicter le crime en son nom. Elle se rebute enfin à force d'être éconduite ; elle ne nous parle plus, elle ne nous répond plus ; & après de si longs mépris pour elle, il en coûte autant de la rappeller qu'il en coûta de la bannir.

Combien de fois je me suis lassé dans mes recherches de la froideur que je sentois en moi ! Combien de fois la tristesse & l'ennui, versant leur poison sur mes premieres méditations, me les rendirent insupportables ! Mon cœur aride ne donnoit qu'un zele languissant & tiede à l'amour de la vérité. Je me

difois, pourquoi me tourmenter à chercher ce qui n'eft pas? Le bien moral n'eft qu'une chimere; il n'y a rien de bon que les plaifirs des fens. O quand une fois on a perdu le goût des plaifirs de l'ame, qu'il eft difficile de le reprendre! Qu'il eft plus difficile encore de le prendre quand on ne l'a jamais eu! S'il exiftoit un homme affez miférable pour n'avoir rien fait en toute fa vie dont le fouvenir le rendît content de lui-même, & bien-aife d'avoir vécu, cet homme feroit incapable de jamais fe connoître; & faute de fentir quelle bonté convient à fa nature, il refteroit méchant par force, & feroit éternellement malheureux. Mais croyez-vous qu'il y ait fur la terre entiere un feul homme affez dépravé, pour n'avoir jamais livré fon cœur à la tentation de bien faire? Cette tentation eft fi naturelle & fi douce, qu'il eft impoffible de lui réfifter toujours; & le fouvenir du plaifir qu'elle a produit une fois, fuffit pour la rappeller fans ceffe. Malheureufement elle eft d'abord pénible à fatisfaire; on a mille raifons pour fe refufer au penchant de fon cœur; la fauffe prudence le refferre dans les bornes du *moi* humain; il faut mille efforts de

courage pour oser les franchir. Se plaire à bien faire est le prix d'avoir bien fait ; & ce prix ne s'obtient qu'après l'avoir mérité. Rien n'est plus aimable que la vertu, mais il en faut jouir pour la trouver telle. Quand on la veut embrasser, semblable au Prothée de la Fable, elle prend d'abord mille formes effrayantes, & ne se montre enfin sous la sienne qu'à ceux qui n'ont point lâché prise.

Combattu sans cesse par mes sentimens naturels qui parloient pour l'intérêt commun, & par ma raison qui rapportoit tout à moi, j'aurois flotté toute ma vie dans cette continuelle alternative, faisant le mal, aimant le bien, & toujours contraire à moi-même, si de nouvelles lumieres n'eussent éclairé mon cœur ; si la vérité qui fixa mes opinions, n'eût encore assuré ma conduite & ne m'eût mis d'accord avec moi. On a beau vouloir établir la vertu par la raison seule, quelle solide base peut-on lui donner ? La vertu, disent-ils, est l'amour de l'ordre : mais cet amour peut-il donc & doit-il l'emporter en moi sur celui de mon bien-être ? Qu'ils me donnent une raison claire & suffisante pour le préférer.

Dans le fond, leur prétendu principe eſt un pur jeu de mots ; car je dis auſſi moi, que le vice eſt l'amour de l'ordre, pris dans un ſens différent. Il y a quelque ordre moral par-tout où il y a ſentiment & intelligence. La différence eſt, que le bon s'ordonne par rapport au tout, & que le méchant ordonne le tout par rapport à lui. Celui-ci ſe fait le centre de toutes choſes, l'autre meſure ſon rayon & ſe tient à la circonférence. Alors il eſt ordonné, par rapport au centre commun, qui eſt Dieu, & par rapport à tous les cercles concentriques, qui ſont les créatures. Si la Divinité n'eſt pas, il n'y a que le méchant qui raiſonne, le bon n'eſt qu'un inſenſé.

O mon enfant ! puiſſiez-vous ſentir un jour de quel poids on eſt ſoulagé, quand, après avoir épuiſé la vanité des opinions humaines & goûté l'amertume des paſſions, on trouve enfin ſi près de ſoi la route de la ſageſſe, le prix des travaux de cette vie, & la ſource du bonheur dont on a déſeſpéré ? Tous les devoirs de la loi naturelle, preſque effacés de mon cœur par l'injuſtice des hommes, s'y retracent au nom de l'éternelle juſtice, qui me

les impofe & qui me les voit remplir. Je ne fens plus en moi que l'ouvrage & l'inftrument du grand Etre qui veut le bien, qui le fait, qui fera le mien par le concours de mes volontés aux fiennes, & par le bon ufage de ma liberté : j'acquiefce à l'ordre qu'il établit, fûr de jouir moi-même un jour de cet ordre & d'y trouver ma félicité ; car quelle félicité plus douce que de fe fentir ordonné dans un fyftême où tout eft bien ? En proie à la douleur, je la fupporte avec patience, en fongeant qu'elle eft paffagere & qu'elle vient d'un corps qui n'eft point à moi. Si je fais une bonne action fans témoin, je fais qu'elle eft vue, & je prends acte pour l'autre vie de ma conduite en celle-ci. En fouffrant une injuftice, je me dis, l'Etre jufte, qui régit tout, faura bien m'en dédommager ; les befoins de mon corps, les miferes de ma vie me rendent l'idée de la mort plus fupportable. Ce feront autant de liens de moins à rompre, quand il faudra tout quitter.

Pourquoi mon ame eft-elle foumife à mes fens & enchaînée à ce corps qui l'affervit & la gêne ? Je n'en fais rien ; fuis-je entré dans les décrets de

Dieu ? Mais je puis, sans témérité, former de modestes conjectures. Je me dis, si l'esprit de l'homme fût resté libre & pur, quel mérite auroit-il d'aimer & suivre l'ordre qu'il verroit établi & qu'il n'auroit nul intérêt à troubler ? Il seroit heureux, il est vrai; mais il manqueroit à son bonheur le degré le plus sublime ; la gloire de la vertu & le bon témoignage de soi ; il ne seroit que comme les Anges, & sans doute l'homme vertueux sera plus qu'eux. Unie à un corps mortel, par des liens non moins puissans qu'incompréhensibles, le soin de la conservation de ce corps excite l'ame à rapporter tout à lui, & lui donne un intérêt contraire à l'ordre général qu'elle est pourtant capable de voir & d'aimer; c'est alors que le bon usage de sa liberté devient à la fois le mérite & la récompense, & qu'elle se prépare un bonheur inaltérable, en combattant ses passions terrestres & se maintenant dans sa premiere volonté.

Que si même, dans l'état d'abaissement où nous sommes durant cette vie, tous nos premiers penchans sont légitimes, si tous nos vices nous viennent de nous, pourquoi nous plaignons-

gnons-nous d'être ſubjugués par eux ? Pourquoi reprochons-nous à l'Auteur des choſes, les maux que nous nous faiſons, & les ennemis que nous armons contre nous-mêmes ? Ah ! ne gâtons point l'homme, il ſera toujours bon ſans peine, & toujours heureux ſans remords ! Les coupables qui ſe diſent forcés au crime, ſont auſſi menteurs que méchans ; comment ne voient-ils point que la foibleſſe dont ils ſe plaignent, eſt leur propre ouvrage ; que leur premiere dépravation vient de leur volonté ; qu'à force de vouloir céder à leurs tentations, ils leur cedent enfin malgré eux & les rendent irréſiſtibles ? Sans doute il ne dépend plus d'eux de n'être pas méchans & foibles ; mais il dépendit d'eux de ne pas le devenir. O que nous reſterions aiſément maitres de nous & de nos paſſions, même durant cette vie, ſi, lorſque nos habitudes ne ſont encore point acquiſes, lorſque notre eſprit commence à s'ouvrir, nous ſavions l'occuper des objets qu'il doit connoître, pour apprécier ceux qu'il ne connoît pas ; ſi nous voulions ſincérement nous éclairer, non pour briller aux yeux des autres, mais pour

être bons & sages selon notre nature? pour nous rendre heureux en pratiquant nos devoirs! Cette étude nous paroît ennuyeuse & pénible, parce que nous n'y songeons que déjà corrompus par le vice, déjà livrés à nos passions. Nous fixons nos jugemens & notre estime avant de connoître le bien & le mal; & puis rapportant tout à cette fausse mesure, nous ne donnons à rien sa juste valeur.

Il est un âge où le cœur libre encore, mais ardent, inquiet, avide du bonheur qu'il ne connoît pas, le cherche avec une curieuse incertitude, & trompé par les sens, se fixe enfin sur sa vaine image, & croit le trouver où il n'est point. Ces illusions ont duré trop long-tems pour moi. Hélas! je les ai trop tard connues, & n'ai pu tout-à-fait les détruire; elles dureront autant que ce corps mortel qui les cause. Au moins elles ont beau me séduire, elles ne m'abusent plus; je les connois pour ce qu'elles sont, en les suivant je les méprise. Loin d'y voir l'objet de mon bonheur, j'y vois son obstacle. J'aspire au moment où, délivré des entraves du corps, je serai *moi* sans contradiction, sans par-

:, & n'aurai besoin que de moi
r être heureux ; en attendant je
ais dès cette vie, parce j'en compte
r peu tous les maux, que je la
arde comme presque étrangere à
n être, & que tout le vrai bien
j'en peux retirer dépend de moi.
our m'élever d'avance autant qu'il
eut à cet état de bonheur, de force
le liberté, je m'exerce aux sublimes
templations. Je médite sur l'ordre
'Univers, non pour l'expliquer par
'ains systêmes, mais pour l'admirer
cesse, pour adorer le sage Auteur
s'y fait sentir. Je converse avec lui,
pénetre toutes mes facultés de sa
ne essence; je m'attendris à ses
ifaits, je le bénis de ses dons, mais
e le prie pas; que lui demanderois-
qu'il changeât pour moi le cours
choses, qu'il fît des miracles en ma
eur? Moi qui dois aimer par-dessus
: l'ordre établi par sa sagesse &
ntenu par sa providence, voudrois-
ue cet ordre fût troublé pour moi?
1, ce vœu téméraire mériteroit d'ê-
plutôt puni qu'exaucé. Je ne lui de-
ide pas non plus le pouvoir de bien
e; pourquoi lui demander ce qu'il
donné? Ne m'a-t-il pas donné la

conscience pour aimer le bien, la raison pour le connoître, la liberté pour le choisir? Si je fais le mal, je n'ai point d'excuse; je le fais parce que je le veux; lui demander de changer ma volonté, c'est lui demander ce qu'il me demande; c'est vouloir qu'il fasse mon œuvre, & que j'en recueille le salaire; n'être pas content de mon état, c'est ne vouloir plus être homme, c'est vouloir autre chose que ce qui est, c'est vouloir le désordre & le mal. Source de justice & de vérité, Dieu clément & bon! dans ma confiance en toi, le suprême vœu de mon cœur est que ta volonté soit faite. En y joignant la mienne, je fais ce que tu fais, j'acquiesce à ta bonté; je crois partager d'avance la suprême félicité qui en est le prix.

Dans la juste défiance de moi-même la seule chose que je lui demande, ou plutôt que j'attends de sa justice, est de redresser mon erreur si je m'égare, & si cette erreur m'est dangereuse. Pour être de bonne foi je ne me crois pas infaillible: mes opinions qui me semblent les plus vraies sont peut-être autant de mensonges; car quel homme ne tient pas aux siennes, & combien

ıommes ſont d'accord en tout? L'il-
ion qui m'abuſe a beau venir de
›i, c'eſt lui ſeul qui m'en peut gué-
. J'ai fait ce que j'ai pu pour attein-
ː à la vérité; mais ſa ſource eſt trop
ːvée: quand les forces me manquent
ur aller plus loin, de quoi puis-je
e coupable? c'eſt à elle à s'ap-
›cher.

Le bon Prêtre avoit parlé avec
ıémence; il étoit ému, je l'étois
ſi. Je croyois entendre le divin Or-
ːe chanter les premieres Hymnes,
apprendre aux hommes le culte des
ːux. Cependant je voyois des fou-
d'objections à lui faire; je n'en fis
une, parce qu'elles étoient moins
ides qu'embarraſſantes, & que la
ſuaſion étoit pour lui. A meſure
il me parloit ſelon ſa conſcience,
mienne ſembloit me confirmer ce
il m'avoit dit.

.es ſentimens que vous venez de
ːxpoſer, lui dis-je, me paroiſſent
s nouveaux par ce que vous avouez
orer, que par ce que vous dites
ire. J'y vois, à peu de choſes près,
héiſme ou la religion naturelle, que
chrétiens affectent de confondre
c l'athéiſme ou l'irréligion, qui eſt

la doctrine directement opposée. Mais dans l'état actuel de ma foi, j'ai plus à remonter qu'à descendre pour adopter vos opinions, & je trouve difficile de rester précisément au point où vous êtes, à moins d'être aussi sage que vous. Pour être, au moins, aussi sincere, je veux consulter avec moi. C'est le sentiment intérieur qui doit me conduire à votre exemple, & vous m'avez appris vous même qu'après lui avoir longtems imposé silence, le rappeller n'est pas l'affaire d'un moment. J'emporte vos discours dans mon cœur, il faut que je les médite. Si, après m'être bien consulté, j'en demeure aussi convaincu que vous, vous serez mon dernier apôtre, & je serai votre prosélyte jusqu'à la mort. Continuez, cependant, à m'instruire; vous ne m'avez dit que la moitié de ce que je dois savoir. Parlez-moi de la révélation, des écritures, de ces dogmes obscurs, sur lesquels je vais errant dès mon enfance, sans pouvoir les concevoir ni les croire, & sans savoir ni les admettre ni les rejetter.

Oui, mon enfant, dit-il en m'embrassant, j'acheverai de vous dire ce que je pense; je ne veux point vous

ouvrir mon cœur à demi : mais le desir que vous me témoignez étoit nécessaire, pour m'autoriser à n'avoir aucune réserve avec vous. Je ne vous ai rien dit jusqu'ici que je ne crusse pouvoir vous être utile, & dont je ne fusse intimement persuadé. L'examen qui me reste à faire est bien différent ; je n'y vois qu'embarras, mystere, obscurité, je n'y porte qu'incertitude & défiance. Je ne me détermine qu'en tremblant, & je vous dis plutôt mes doutes que mon avis. Si vos sentimens étoient plus stables, j'hésiterois de vous exposer les miens ; mais dans l'état où vous êtes, vous gagnerez à penser comme moi (33). Au reste, ne donnez à mes discours que l'autorité de la raison ; j'ignore si je suis dans l'erreur. Il est difficile, quand on discute, de ne pas prendre quelquefois le ton affirmatif ; mais souvenez-vous qu'ici toutes mes affirmations ne sont que des raisons de douter. Cherchez la vérité vous-même ; pour moi je ne vous promets que de la bonne-foi.

Vous ne voyez dans mon exposé que

(33) Voilà, je crois, ce que le bon Vicaire pourroit dire à présent au public.

la religion naturelle : il est bien étrange qu'il en faille une autre ! Par où connoîtrai-je cette nécessité ? De quoi puis-je être coupable en servant Dieu selon les lumieres qu'il donne à mon esprit, & selon les sentimens qu'il inspire à mon cœur ? Quelle pureté de morale, quel dogme utile à l'homme, & honorable à son Auteur, puis-je tirer d'une doctrine positive, que je ne puisse tirer sans elle du bon usage de mes facultés ? Montrez-moi ce qu'on peut ajouter, pour la gloire de Dieu, pour le bien de la société, & pour mon propre avantage, aux devoirs de la loi naturelle, & quelle vertu vous ferez naître d'un nouveau culte, qui ne soit pas une conséquence du mien ? Les plus grandes idées de la Divinité nous viennent par la raison seule. Voyez le spectacle de la Nature, écoutez la voix intérieure. Dieu n'a-t-il pas tout dit à nos yeux, à notre conscience, à notre jugement ? Qu'est-ce que les hommes nous diront de plus ? Leurs révélations ne font que dégrader Dieu, en lui donnant les passions humaines. Loin d'éclaircir les notions du grand Etre, je vois que les dogmes particuliers les embrouillent ; que loin de les ennoblir

ils les aviliſſent ; qu'aux myſteres inconcevables qui l'environnent ils ajoutent des contradictions abſurdes ; qu'ils rendent l'homme orgueilleux, intolérant, cruel ; qu'au lieu d'établir la paix ſur la terre, ils y portent le fer & le feu. Je me demande à quoi bon tout cela, ſans ſavoir me répondre. Je n'y vois que les crimes des hommes & les miſeres du genre humain.

On me dit qu'il faloit une révélation pour apprendre aux hommes la maniere dont Dieu vouloit être ſervi ; on aſſigne en preuve la diverſité des cultes bizarres qu'ils ont inſtitués ; & l'on ne voit pas que cette diverſité même vient de la fantaiſie des révélations. Dès que les peuples ſe ſont aviſés de faire parler Dieu, chacun l'a fait parler à ſa mode, & lui a fait dire ce qu'il a voulu. Si l'on n'eût écouté que ce que Dieu dit au cœur de l'homme, il n'y auroit jamais eu qu'une religion ſur la terre.

Il faloit un culte uniforme, je le veux bien : mais ce point étoit-il donc ſi important qu'il falût tout l'appareil de la puiſſance divine pour l'établir ? Ne confondons point le cérémonial de la religion avec la religion. Le culte

que Dieu demande est celui du cœur; & celui-là, quand il est sincere, est toujours uniforme: c'est avoir une vanité bien folle, de s'imaginer que Dieu prenne un si grand interêt à la forme de l'habit du Prêtre, à l'ordre des mots qu'il prononce, aux gestes qu'il fait à l'autel, & à toutes ses génuflexions. Eh! mon ami, reste de toute ta hauteur, tu seras toujours assez près de terre. Dieu veut être adoré en esprit & en verité: ce devoir est de toutes les religions, de tous les pays, de tous les hommes. Quant au culte extérieur, s'il doit être uniforme pour le bon ordre, c'est purement une affaire de police: il ne faut point de révelation pour cela.

Je ne commençai pas par toutes ces réflexions. Entraîné par les préjugés de l'éducation, & par ce dangereux amour-propre qui veut toujours porter l'homme au-dessus de sa sphere, ne pouvant élever mes foibles conceptions jusqu'au grand Etre, je m'efforçois de le rabaisser jusqu'à moi. Je rapprochois les rapports infiniment éloignés, qu'il a mis entre sa nature & la mienne. Je voulois des communications plus immediates, des instructions

plus particulieres ; & non content de faire Dieu ſemblable à l'homme, pour être privilégié moi-même parmi mes ſemblables, je voulois des lumieres ſurnaturelles ; je voulois un culte excluſif ; je voulois que Dieu m'eût dit ce qu'il n'avoit pas dit à d'autres, ou ce que d'autres n'auroient pas entendu.

Regardant le point où j'étois parvenu comme le point commun d'où partoient tous les croyans pour arriver à un culte plus éclairé, je ne trouvois dans les dogmes de la religion naturelle que les élémens de toute religion. Je conſidérois cette diverſité de ſectes qui regnent ſur la terre, & qui s'accuſent mutuellement de menſonge & d'erreur ; je demandois, *quelle eſt la bonne ?* Chacun me répondoit, c'eſt la mienne ; chacun diſoit, moi ſeul & mes partiſans penſons juſte, tous les autres ſont dans l'erreur. *Et comment ſavez-vous que votre ſecte eſt la bonne !* Parce que Dieu l'a dit (34). Et qui

(34) *Tous*, dit un bon & ſage Prêtre, *diſent qu'ils la tiennent & la croient, (& tous uſent de ce jargon,) que non des hommes, ne d'aucune créature, ains de Dieu.*

Mais à dire vrai ſans rien flatter ni déguiſer, il n'en eſt rien, elles ſont, quoi qu'on die, tenues par mains & moyens humains ; teſmoin premiere-

vous dit que Dieu l'a dit? Mon Pasteur qui le sait bien. Mon Pasteur me dit d'ainsi croire, & ainsi je crois; il m'assure que tous ceux qui disent autrement que lui mentent, & je ne les écoute pas.

Quoi, pensois-je, la vérité n'est-elle pas une, & ce qui est vrai chez moi, peut-il être faux chez vous? Si la méthode de celui qui suit la bonne route & celle de celui qui s'égare est la même, quel mérite ou quel tort a l'un de plus que l'autre? Leur choix est l'effet du hazard, le leur imputer est iniquité; c'est récompenser ou punir, pour être né dans tel ou tel pays. Oser dire que Dieu nous juge ainsi, c'est outrager sa justice.

---

ment la maniere que les Religions ont été receues au monde, & sont encore tous les jours par les particuliers : la nation, le pays, le lieu donne la Religion : l'on est de celle que le lieu auquel on est né & élevé tient : nous sommes circoncis, baptisés, Juifs, Mahométans, Chrestiens, avant que nous sachions que nous sommes hommes, la Religion n'est pas de notre choix & élection; tesmoin après la vie & les mœurs si mal accordantes avec la Religion; tesmoin que par occasions humaines & bien légeres, l'on va contre la teneur de sa Religion. Charron, de la sagesse. L. II. Chap. 5. p. 257. Edition de Bordeaux 1601.

Il y a grande apparence que la sincere profession de foi du vertueux Théologal de Condom, n'eût pas été fort différente de celle du Vicaire Savoyard.

Ou toutes les religions ſont bonnes & agréables à Dieu, ou, s'il en eſt une qu'il preſcrive aux hommes, & qu'il les puniſſe de méconnoître, il lui a donné des ſignes certains & manifeſtes pour être diſtinguée & connue pour la ſeule véritable. Ces ſignes ſont de tous les tems & de tous les lieux, également ſenſibles à tous les hommes, grands & petits, ſavans & ignorans, Européens, Indiens, Africains, Sauvages. S'il étoit une religion ſur la terre hors de laquelle il n'y eût que peine éternelle, & qu'en quelque lieu du monde un ſeul mortel de bonne-foi n'eût pas été frappé de ſon évidence, le Dieu de cette religion ſeroit le plus inique & le plus cruel des tyrans.

Cherchons-nous donc ſincérement la vérité? Ne donnons rien au droit de la naiſſance & à l'autorité des peres & des paſteurs, mais rappellons à l'examen de la conſcience & de la raiſon tout ce qu'ils nous ont appris dès notre enfance. Ils ont beau me crier, ſoumets ta raiſon, autant m'en peut dire celui qui me trompe, il me faut des raiſons pour ſoumettre ma raiſon.

Toute la théologie que je puis acquérir de moi-même par l'inſpection

comparer les objections aux réponses, les traductions aux originaux ; pour juger de l'impartialité des témoins, de leur bon sens, de leurs lumieres ; pour savoir si l'on n'a rien supprimé, rien ajouté, rien transposé, changé, falsifié ; pour lever les contradictions qui restent ; pour juger quel poids doit avoir le silence des adversaires dans les faits allégués contre eux ; si ces allégations leur ont été connues ; s'ils en ont fait assez de cas pour daigner y répondre ; si les livres étoient assez communs pour que les nôtres leur parvinssent ; si nous avons été d'assez bonne foi pour donner cours aux leurs parmi nous, & pour y laisser leurs plus fortes objections, telles qu'ils les avoient faites.

Tous ces monumens reconnus pour incontestables, il faut passer ensuite aux preuves de la mission de leurs auteurs ; il faut bien savoir les loix des sorts, les probabilités éventives, pour juger quelle prédiction ne peut s'accomplir sans miracle ; le génie des langues originales, pour distinguer ce qui est prédiction dans ces langues, & ce qui n'est que figure oratoire ; quels faits sont dans l'ordre de la Nature, &

quels autres faits n'y font pas ; pour dire jufqu'à quel point un homme adroit peut fafciner les yeux des fimples, peut étonner même les gens éclairés; chercher de quelle efpece doit être un prodige & quelle authenticité il doit avoir, non-feulement pour être cru, mais pour qu'on foit puniffable d'en douter; comparer les preuves des vrais & des faux prodiges, & trouver les regles fûres pour les difcerner; dire enfin pourquoi Dieu choifit, pour atteſter fa parole, des moyens qui ont eux-mêmes fi grand befoin d'atteſtation, comme s'il fe jouoit de la crédulité des hommes, & qu'il évitât à deffein les vrais moyens de les perfuader.

Suppofons que la Majeſté divine daigne s'abaiffer affez pour rendre un homme l'organe de fes volontés facrées, eſt-il raifonnable, eſt-il juſte d'exiger que tout le genre humain obéiffe à la voix de ce miniſtre, fans le lui faire connoître pour tel? Y a-t-il de l'équité à ne lui donner pour toutes lettres de créance, que quelques fignes particuliers faits devant peu de gens obfcurs, & dont tout le reſte des hommes ne faura jamais rien que par

de peur de prendre l'œuvre du Démon pour l'œuvre de Dieu. Que pensez-vous de ce dialele ?

Cette doctrine venant de Dieu, doit porter le sacré caractere de la Divinité ; non-seulement elle doit nous éclaircir les idées confuses que le raisonnement en trace dans notre esprit, mais elle doit aussi nous proposer un

annonçant des Dieux étrangers confirme ses discours par des prodiges, & que ce qu'il prédit arrive, loin d'y avoir aucun égard on doit mettre ce Prophete à mort. Quand donc les Payens mettoient à mort les Apôtres leur annonçant un Dieu étranger, & prouvant leur mission par des prédictions & des miracles, je ne vois pas ce qu'on avoit à leur objecter de solide, qu'ils ne pussent à l'instant rétorquer contre nous. Or que faire en pareil cas ? Une seule chose : Revenir au raisonnement, & laisser là les miracles. Mieux eût valu n'y pas recourir. C'est-là du bon-sens le plus simple, qu'on n'obscurcit qu'à force de distinctions tout au moins très-subtiles. Des subtilités dans le Christianisme ! Mais Jesus-Christ a donc eu tort de promettre le royaume des Cieux aux simples ? il a donc eu tort de commencer le plus beau de ses discours par féliciter les pauvres d'esprit ; s'il faut tant d'esprit pour entendre sa doctrine, & pour apprendre à croire en lui ? Quand vous m'aurez prouvé que je dois me soumettre, tout ira fort bien : mais pour me prouver cela, mettez-vous à ma portée ; mesurez vos raisonnemens à la capacité d'un pauvre d'esprit, ou je ne reconnois plus en vous le vrai disciple de votre maître, & ce n'est pas sa doctrine que vous m'annoncez.

culte, une morale, & des maximes convenables aux attributs par lesquels seuls nous concevons son essence. Si donc elle ne nous apprenoit que des choses absurdes & sans raison, si elle ne nous inspiroit que des sentimens d'aversion pour nos semblables & de frayeur pour nous-mêmes, si elle ne nous peignoit qu'un Dieu colere, jaloux, vengeur, partial, haïssant les hommes, un Dieu de la guerre & des combats, toujours prêt à détruire & foudroyer, toujours parlant de tourmens, de peines, & se vantant de punir même les innocens, mon cœur ne seroit point attiré vers ce Dieu terrible, & je me garderois de quitter la religion naturelle pour embrasser celle-là; car vous voyez bien qu'il faudroit nécessairement opter. Votre Dieu n'est pas le nôtre, dirois-je à ses sectateurs. Celui qui commence par se choisir un seul peuple & proscrire le reste du genre humain, n'est pas le pere commun des hommes; celui qui destine au supplice éternel le plus grand nombre de ses créatures, n'est pas le Dieu clément & bon que ma raison m'a montré.

A l'égard des dogmes, elle me dit

„ que par l'entendement qu'il m'a
„ donné ?

L'Inspiré.

„ L'entendement qu'il vous a don-
„ né ! Homme petit & vain ! comme
„ si vous étiez le premier impie qui
„ s'égare dans sa raison corrompue
„ par le péché !

Le Raisonneur.

„ Homme de Dieu, vous ne seriez
„ pas, non plus, le premier fourbe
„ qui donne son arrogance pour preu-
„ ve de sa mission ?

L'Inspiré.

„ Quoi ! les Philosophes disent aussi
„ des injures !

Le Raisonneur.

„ Quelquefois, quand les Saints
„ leur en donnent l'exemple.

L'Inspiré.

„ Oh ! moi j'ai le droit d'en dire :
„ je parle de la part de Dieu.

Le Raisonneur.

„ Il seroit bon de montrer vos ti-
„ tres avant d'user de vos privileges.

L'Inspiré.

L'Inspiré.

„ Mes titres sont authentiques. La „ terre & les Cieux déposeront pour „ moi. Suivez bien mes raisonnemens, „ je vous prie.

Le Raisonneur.

„ Vos raisonnemens! vous n'y pen„ sez pas. M'apprendre que ma raison „ me trompe, n'est-ce pas réfuter ce „ qu'elle m'aura dit pour vous? Qui„ conque veut récuser la raison, doit „ convaincre sans se servir d'elle. Car, „ supposons qu'en raisonnant vous „ m'ayez convaincu, comment saurai„ je si ce n'est point ma raison corrom„ pue par le péché qui me fait acquies„ cer à ce que vous me dites? D'ail„ leurs, quelle preuve, quelle démons„ tration pourrez-vous jamais em„ ployer, plus évidente que l'axiome „ qu'elle doit détruire? Il est tout aussi „ croyable qu'un bon syllogisme est un „ mensonge, qu'il l'est, que la partie „ est plus grande que le tout.

L'Inspiré.

„ Quelle différence! mes preuves „ sont sans replique; elles sont d'un „ ordre surnaturel.

Le Raisonneur.

„ Surnaturel ! Que signifie ce mot ?
„ Je ne l'entends pas.

L'Inspiré.

„ Des changemens dans l'ordre de la
„ Nature, des prophéties, des mira-
„ cles, des prodiges de toute espece.

Le Raisonneur.

„ Des prodiges, des miracles ! je n'ai
„ jamais rien vu de tout cela.

L'Inspiré.

„ D'autres l'ont vu pour vous. Des
„ nuées de témoins . . . le témoignage
„ des peuples. . . .

Le Raisonneur.

„ Le témoignage des peuples est-il
„ d'un ordre surnaturel ?

L'Inspiré.

„ Non ; mais quand il est unanime,
„ il est incontestable.

Le Raisonneur.

„ Il n'y a rien de plus incontestable
„ que les principes de la raison, & l'on
„ ne peut autoriser une absurdité sur
„ le témoignage des hommes. Encore

„ une fois voyons des preuves ſurna-
„ turelles, car l'atteſtation du genre
„ humain n'en eſt pas une.

L'Inſpiré.

„ O cœur endurci ! la grace ne vous
„ parle point.

Le Raiſonneur.

„ Ce n'eſt pas ma faute ; car ſelon
„ vous, il faut avoir déjà reçu la grace
„ pour ſavoir la demander. Commen-
„ cez donc à me parler au lieu d'elle.

L'Inſpiré.

„ Ah ! c'eſt ce que je fais, & vous
„ ne m'écoutez pas : mais que dites-
„ vous des prophéties ?

Le Raiſonneur.

„ Je dis premiérement que je n'ai pas
„ plus entendu de prophéties, que je
„ n'ai vu de miracles. Je dis de plus,
„ qu'aucune prophétie ne ſauroit faire
„ autorité pour moi.

L'Inſpiré.

„ Satellite du Démon ! & pourquoi
„ les prophéties ne ſont-elles pas auto-
„ rité pour vous ?

Le Raisonneur.

„ Parce que pour qu'elles la fissent,
„ il faudroit trois choses dont le con-
„ cours est impossible; savoir, que
„ j'eusse été témoin de la prophétie,
„ que je fusse témoin de l'événement,
„ & qu'il me fût démontré que cet évé-
„ nement n'a pu cadrer fortuitement
„ avec la prophétie : car, fût-elle plus
„ précise, plus claire, plus lumineuse
„ qu'un axiome de géométrie; puis-
„ que la clarté d'une prédiction faite
„ au hazard n'en rend pas l'accomplis-
„ sement impossible, cet accomplisse-
„ ment, quand il a lieu, ne prouve rien
„ à la rigueur pour celui qui l'a prédit.

„ Voyez donc à quoi se réduisent
„ vos prétendues preuves surnaturel-
„ les, vos miracles, vos prophéties.
„ A croire tout cela sur la foi d'autrui,
„ & à soumettre à l'autorité des hom-
„ mes l'autorité de Dieu parlant à ma
„ raison. Si les vérités éternelles que
„ mon esprit conçoit, pouvoient souf
„ frir quelque atteinte, il n'y auroi
„ plus pour moi nulle espece de cert
„ tude, & loin d'être sûr que vous n
„ parlez de la part de Dieu, je
„ serois pas même assuré qu'il existe

Voilà bien des difficultés, mon enfant, & ce n'est pas tout. Parmi tant de religions diverses qui se proscrivent & s'excluent mutuellement, une seule est la bonne, si tant est qu'une le soit. Pour la reconnoître, il ne suffit pas d'en examiner une, il faut les examiner toutes; & dans quelque matiere que ce soit, on ne doit point condamner sans entendre (36); il faut comparer les objections aux preuves; il faut savoir ce que chacun oppose aux autres, & ce qu'il leur répond. Plus un sentiment nous paroît démontré, plus nous devons chercher sur quoi tant d'hommes se fondent pour ne pas le trouver tel. Il faudroit être bien simple pour croire qu'il suffit d'entendre

(36) Plutarque rapporte que les Stoïciens, entre autres bizarres paradoxes, soutenoient que dans un jugement contradictoire, il étoit inutile d'entendre les deux parties: car, disoient-ils, ou le premier a prouvé son dire, ou il ne l'a pas prouvé. S'il l'a prouvé, tout est dit, & la partie adverse doit être condamnée; s'il ne l'a pas prouvé, il a tort, & doit être débouté. Je trouve que la méthode de tous ceux qui admettent une révélation exclusive, ressemble beaucoup à celle de ces Stoïciens. Sitôt que chacun prétend avoir seul raison, pour choisir entre tant de partis, il les faut tous écouter, ou l'on est injuste.

les Docteurs de son parti pour s'instruire des raisons du parti contraire. Où sont les Théologiens qui se piquent de bonne-foi? où sont ceux qui, pour réfuter les raisons de leurs adversaires, ne commencent pas par les affoiblir? Chacun brille dans son parti; mais tel au milieu des siens est fier de ses preuves, qui feroit un fort sot personnage avec ces mêmes preuves parmi des gens d'un autre parti. Voulez-vous vous instruire dans les livres? quelle érudition il faut acquérir, que de langues il faut apprendre, que de bibliotheques il faut feuilleter, quelle immense lecture il faut faire! Qui me guidera dans le choix? Difficilement trouvera-t-on dans un pays les meilleurs livres du parti contraire, à plus forte raison ceux de tous les partis; quand on les trouveroit, ils seroient bientôt réfutés. L'absent a toujours tort, & de mauvaises raisons dites avec assurance, effacent aisément les bonnes exposées avec mépris. D'ailleurs souvent les livres nous trompent, & ne rendent pas fidélement les sentimens de ceux qui les ont écrits. Quand vous avez voulu juger de la Foi cathoque sur le livre de Bossuet, vous vous

êtes trouvé loin de compte après avoir vécu parmi nous. Vous avez vu que la doctrine avec laquelle on répond aux Proteſtans n'eſt point celle qu'on enſeigne au peuple, & que le livre de Boſſuet ne reſſemble gueres aux inſtructions du prône. Pour bien juger d'une religion, il ne faut pas l'étudier dans les livres de ſes ſectateurs, il faut aller l'apprendre chez eux; cela eſt fort different. Chacun a ſes traditions, ſon ſens, ſes coutumes, ſes préjugés, qui font l'eſprit de ſa croyance, & qu'il y faut joindre pour en juger.

Combien de grands peuples n'impriment point de livres & ne liſent pas les nôtres ! Comment jugeront-ils de nos opinions ? comment jugerons-nous des leurs ? Nous les raillons, ils nous raillent : ils ne ſavent pas nos raiſons, nous ne ſavons pas les leurs, & ſi nos voyageurs les tournent en ridicule, il ne leur manque, pour nous le rendre, que de voyager parmi nous. Dans quel pays n'y a-t-il pas des gens ſenſés, des gens de bonne-foi, d'honnêtes gens amis de la vérité, qui, pour la profeſſer, ne cherchent qu'à la connoître ? Cependant chacun la voit dans

ſon culte, & trouve abſurdes les cultes des autres Nations ; donc ces cultes étrangers ne ſont pas ſi extravagans qu'ils nous ſemblent, ou la raiſon que nous trouvons dans les nôtres ne prouve rien.

Nous avons trois principales religions en Europe. L'une admet une ſeule révélation, l'autre en admet deux, l'autre en admet trois. Chacune déteſte, maudit les deux autres, les accuſe d'aveuglement, d'endurciſſement, d'opiniâtreté, de menſonge. Quel homme impartial oſera juger entre elles, s'il n'a premiérement bien peſé leurs preuves, bien écouté leurs raiſons ? Celle qui n'admet qu'une révélation eſt la plus ancienne, & paroît la plus ſûre ; celle qui en admet trois eſt la plus moderne, & paroît la plus conſéquente ; celle qui en admet deux & rejette la troiſieme peut bien être la meilleure, mais elle a certainement tous les préjugés contre elle ; l'inconſéquence ſaute aux yeux.

Dans les trois révélations, les Livres ſacrés ſont écrits en des langues inconnues aux peuples qui les ſuivent. Les Juifs n'entendenr plus l'Hébreu, les Chrétiens n'entendent ni l'Hébreu ni le Grec, les Turcs ni les Perſans

n'entendent point l'Arabe, & les Arabes modernes, eux-mêmes, ne parlent plus la langue de Mahomet. Ne voilà-t-il pas une maniere bien simple d'instruire les hommes, de leur parler toujours une langue qu'ils n'entendent point? On traduit ces livres, dira-t-on; belle réponse! Qui m'assurera que ces livres sont fidélement traduits, qu'il est même possible qu'ils le soient, & quand Dieu fait tant de parler aux hommes, pourquoi faut-il qu'il ait besoin d'interprete?

Je ne concevrai jamais que ce que tout homme est obligé de savoir soit enfermé dans des livres, & que celui qui n'est à portée ni de ces livres, ni des gens qui les entendent, soit puni d'une ignorance involontaire. Toujours des livres! Quelle manie! Parce que l'Europe est pleine de livres, les Européens les regardent comme indispensables, sans songer que sur les trois quarts de la terre on n'en a jamais vu. Tous les livres n'ont-ils pas été écrits par des hommes? Comment donc l'homme en auroit-il besoin pour connoître ses devoirs, & quels moyens avoit-il de les connoître avant que ces livres fussent faits? Ou il apprendra

ces devoirs de lui-même, où il est dispensé de les savoir.

Nos Catholiques font grand bruit de l'autorité de l'Eglise; mais que gagnent-ils à cela, s'il leur faut un aussi grand appareil de preuves pour établir cette autorité, qu'aux autres sectes pour établir directement leur doctrine? L'Eglise décide que l'Eglise a droit de décider. Ne voilà-t-il pas une autorité bien prouvée? Sortez de-là, vous rentrez dans toutes nos discussions.

Connoissez-vous beaucoup de Chrétiens qui aient pris la peine d'examiner avec soin ce que le Judaïsme allégue contre eux? Si quelques-uns en ont vu quelque chose, c'est dans les livres des Chrétiens. Bonne maniere de s'instruire des raisons de leurs adversaires! Mais comment faire? Si quelqu'un osoit publier parmi nous des livres où l'on favoriseroit ouvertement le Judaïsme, nous punirions l'Auteur, l'Editeur, le Libraire (37). Cette police est com-

(37) Entre mille faits connus, en voici un qui n'a pas besoin de commentaire. Dans le seizieme siecle, les Théologiens catholiques ayant condamné au feu tous les livres des Juifs, sans distinction, l'illustre & savant Reuchlin consulté sur cette affaire, s'en attira de terribles, qui

mode & sûre pour avoir toujours raison. Il y a plaisir à réfuter des gens qui n'osent parler.

Ceux d'entre nous qui sont à portée de converser avec des Juifs ne sont gueres plus avancés. Les malheureux se sentent à notre discrétion ; la tyrannie qu'on exerce envers eux les rend craintifs ; ils savent combien peu l'injustice & la cruauté coûtent à la charité chrétienne : qu'oseront-ils dire sans s'exposer à nous faire crier au blasphême ? L'avidité nous donne du zele, & ils sont trop riches pour n'avoir pas tort. Les plus savans, les plus éclairés sont toujours les plus circonspects. Vous convertirez quelque misérable payé pour calomnier sa secte ; vous ferez parler quelques vils fripiers, qui céderont pour vous flatter ; vous triompherez de leur ignorance ou de leur lâcheté, tandis que leurs Docteurs souriront en silence de votre ineptie. Mais croyez-vous que

---

faillirent le perdre, pour avoir seulement été d'avis qu'on pouvoit conserver ceux de ces livres qui ne faisoient rien contre le Christianisme, & qui traitoient de matieres indifférentes à la religion.

dans les lieux où ils se sentiroient en sureté l'on eût aussi bon marché d'eux ? En Sorbonne, il est clair comme le jour que les prédictions du Messie se rapportent à Jésus-Christ. Chez les Rabbins d'Amsterdam, il est tout aussi clair qu'elles n'y ont pas le moindre rapport. Je ne croirai jamais avoir bien entendu les raisons des Juifs, qu'ils n'aient un Etat libre, des écoles, des universités, où ils puissent parler & disputer sans risque. Alors, seulement, nous pourrons savoir ce qu'ils ont à dire.

A Constantinople, les Turcs disent leurs raisons, mais nous n'osons dire les nôtres ; là, c'est notre tour de ramper. Si les Turcs exigent de nous pour Mahomet, auquel nous ne croyons point, le même respect que nous exigeons pour Jésus-Christ des Juifs qui n'y croient pas d'avantage, les Turcs ont-ils tort, avons-nous raison ? Sur quel principe équitable résoudrons-nous cette question ?

Les deux tiers du genre humain ne sont ni Juifs, ni Mahométans, ni Chrétiens, & combien de millions d'hommes n'ont jamais ouï parler de Moïse, de Jésus-Christ, ni de Mahomet ? On

le nie ; on foutient que nos Miffionnaires vont par-tout. Cela eft bientôt dit : mais vont-ils dans le cœur de l'Afrique encore inconnue, & où jamais Européen n'a pénétré jufqu'à-préfent ? Vont-ils dans la Tartarie méditerranée fuivre à cheval les Hordes ambulantes dont jamais étranger n'approche, & qui loin d'avoir ouï parler du Pape, connoiffent à peine le grand Lama ? Vont-ils dans les continens immenfes de l'Amérique, où des Nations entieres ne favent pas encore que des peuples d'un autre monde ont mis les pieds dans le leur ? Vont-ils au Japon, dont leurs manœuvres les ont fait chaffer pour jamais, & où leurs prédéceffeurs ne font connus des générations qui naiffent, que comme des intrigans rufés, venus avec un zele hypocrite pour s'emparer doucement de l'Empire ? Vont-ils dans les Harems des Princes de l'Afie, annoncer l'Evangile à des milliers de pauvres efclaves ? Qu'ont fait les femmes de cette partie du monde pour qu'aucun Miffionnaire ne puiffe leur prêcher la Foi ? Iront-elles toutes en enfer pour avoir été recluses ?

Quand il feroit vrai que l'Evangile eft annoncé par toute la terre, qu'y

gagneroit-on ? La veille du jour que le premier Missionnaire est arrivé dans un pays, il y est surement mort quelqu'un qui n'a pu l'entendre. Or, dites-moi ce que nous ferons de ce quelqu'un là? N'y eût-il dans tout l'Univers qu'un seul homme à qui l'on n'auroit jamais prêché Jésus-Christ, l'objection seroit aussi forte pour ce seul homme, que pour le quart du genre humain.

Quand les Ministres de l'Evangile se sont fait entendre aux peuples éloignés, que leur ont-ils dit qu'on pût raisonnablement admettre sur leur parole, & qui ne demandât pas la plus exacte vérification ? Vous m'annoncez un Dieu né & mort il y a deux mille ans à l'autre extrémité du monde, dans je ne sais quelle petite ville, & vous me dites que tous ceux qui n'auront point cru à ce mystere seront damnés. Voilà des choses bien étranges pour les croire si vîte sur la seule autorité d'un homme que je ne connois point ! Pourquoi votre Dieu a-t-il fait arriver si loin de moi les événemens dont il vouloit m'obliger d'être instruit ? Est-ce un crime d'ignorer ce qui se passe aux Antipodes? Puis-je deviner qu'il y a eu dans un autre hémisphere un peuple Hébreu

& une ville de Jérufalem? Autant vaudroit m'obliger de favoir ce qui fe fait dans la lune. Vous venez, dites-vous, me l'apprendre; mais pourquoi n'êtes-vous pas venu l'apprendre à mon pere, ou, pourquoi damnez-vous ce bon vieillard pour n'en avoir jamais rien fçu? Doit-il être éternellement puni de votre pareffe, lui qui étoit fi bon, fi bienfaifant, & qui ne cherchoit que la vérité? Soyez de bonne-foi, puis mettez-vous à ma place: voyez fi je dois, fur votre feul témoignage, croire toutes les chofes incroyables que vous me dites, & concilier tant d'injuftices avec le Dieu jufte que vous m'annoncez. Laiffez-moi, de grace, aller voir ce pays lointain, où s'opérerent tant de merveilles inouies dans celui-ci; que j'aille favoir pourquoi les habitans de cette Jérufalem ont traité Dieu comme un brigand. Ils ne l'ont pas, dites-vous, reconnu pour Dieu? Que ferai-je donc, moi qui n'en ai jamais entendu parler que par vous? Vous ajoutez qu'ils ont été punis, difperfés, opprimés, afservis; qu'aucun d'eux n'approche plus de la même ville. Affurément ils ont bien mérité tout cela: mais les habitans d'aujourd'hui, que

disent ils du déicide de leurs prédécesseurs? Ils le nient, ils ne reconnoissent pas non plus Dieu pour Dieu: autant valoit donc laisser les enfans des autres.

Quoi! dans cette même ville où Dieu est mort, les anciens ni les nouveaux habitans ne l'ont point reconnu, & vous voulez que je le reconnoisse, moi qui suis né deux mille ans après à deux mille lieues de-là! Ne voyez-vous pas qu'avant que j'ajoute foi à ce livre que vous appellez sacré, & auquel je ne comprends rien, je dois savoir par d'autres que vous quand & par qui il a été fait, comment il s'est conservé, comment il vous est parvenu, ce que disent dans le pays, pour leurs raisons, ceux qui le rejettent, quoiqu'ils sachent aussi-bien que vous tout ce que vous m'apprenez? Vous sentez bien qu'il faut nécessairement que j'aille en Europe, en Asie, en Palestine, examiner tout par moi-même; il faudroit que je fusse fou pour vous écouter avant ce tems-là.

Non-seulement ce discours me paroit raisonnable, mais je soutiens que tout homme sensé doit, en pareil cas, parler ainsi, & renvoyer bien loin le Mis-

sionnaire, qui, avant la vérification des preuves veut se dépêcher de l'instruire & de le baptiser. Or je soutiens qu'il n'y a pas de révélation contre laquelle les mêmes objections ou d'autres équivalentes n'aient autant & plus de force que contre le Christianisme. D'où il suit que s'il n'y a qu'une religion véritable, & que tout homme soit obligé de la suivre sous peine de damnation, il faut passer sa vie à les étudier toutes, à les approfondir, à les comparer, à parcourir les pays où elles sont établies : nul n'est exempt du premier devoir de l'homme, nul n'a droit de se fier au jugement d'autrui. L'artisan qui ne vit que de son travail, le laboureur qui ne sait pas lire, la jeune fille délicate & timide, l'infirme qui peut à peine sortir de son lit, tous, sans exception, doivent étudier, méditer, disputer, voyager, parcourir le monde : il n'y aura plus de peuple fixe & stable ; la terre entiere ne sera couverte que de pélerins allant, à grands frais & avec de longues fatigues, vérifier, comparer, examiner par eux-mêmes les cultes divers qu'on y suit. Alors adieu les métiers, les arts, les sciences humaines,

& toutes les occupations civiles; il ne peut plus y avoir d'autre étude que celle de religion: à grand'peine celui qui aura joui de la ſanté la plus robuſte, le mieux employé ſon tems, le mieux uſé de ſa raiſon, vécu le plus d'années, ſaura-t-il dans ſa vieilleſſe à quoi s'en tenir, & ce ſera beaucoup s'il apprend avant ſa mort dans quel culte il auroit dû vivre.

Voulez-vous mitiger cette méthode, & donner la moindre priſe à l'autorité des hommes? A l'inſtant vous lui rendez tout; & ſi le fils d'un Chrétien fait bien de ſuivre, ſans un examen profond & impartial, la religion de ſon pere, pourquoi le fils d'un Turc feroit-il mal de ſuivre de même la religion du ſien? Je défie tous les intolérans du monde de répondre à cela rien qui contente un homme ſenſé.

Preſſés par ces raiſons, les uns aiment mieux faire Dieu injuſte, & punir les innocens du péché de leur pere, que de renoncer à leur barbare dogme. Les autres ſe tirent d'affaire, en envoyant obligeamment un Ange inſtruire quiconque, dans une ignorance invincible, auroit vécu moralement bien. La belle invention que cet Ange!

Non contens de nous aſſervir à leurs machines, ils mettent Dieu lui-même dans la néceſſité d'en employer.

Voyez, mon fils, à quelle abſurdité menent l'orgueil & l'intolérance, quand chacun veut abónder dans ſon ſens, & croire avoir raiſon excluſivement au reſte du genre humain. Je prends à témoin ce Dieu de paix que j'adore & que je vous annonce, que toutes mes recherches ont été ſinceres; mais voyant qu'elles étoient, qu'elles ſeroient toujours ſans ſuccès, & que je m'abymois dans un océan ſans rives, je ſuis revenu ſur mes pas, & j'ai reſſerré ma foi dans mes notions primitives. Je n'ai jamais pu croire que Dieu m'ordonnât, ſous peine de l'enfer, d'être ſi ſavant. J'ai donc refermé tous les livres. Il en eſt un ſeul ouvert à tous les yeux, c'eſt celui de la Nature. C'eſt dans ce grand & ſublime livre que j'apprends à ſervir & adorer ſon divin Auteur. Nul n'eſt excuſable de n'y pas lire, parce qu'il parle à tous les hommes une langue intelligible à tous les eſprits. Quand je ſerois né dans une iſle déſerte, quand je n'aurois point vu d'autre homme que moi, quand je n'aurois jamais appris ce qui

s'est fait anciennement dans un coin du monde; si j'exerce ma raison, si je la cultive, si j'use bien des facultés immédiates que Dieu me donne, j'apprendrois de moi-même à le connoître, à l'aimer, à aimer ses œuvres, à vouloir le bien qu'il veut, & à remplir, pour lui plaire, tous mes devoirs sur la terre. Qu'est-ce que tout le savoir des hommes m'apprendra de plus ?

A l'égard de la révélation, si j'étois meilleur raisonneur ou mieux instruit, peut-être sentirois-je sa vérité, son utilité pour ceux qui ont le bonheur de la reconnoître; mais si je vois en sa faveur des preuves que je ne puis combattre, je vois aussi contre elle des objections que je ne puis résoudre. Il y a tant de raisons solides pour & contre, que ne sachant à quoi me déterminer, je ne l'admets ni ne la rejette; je rejette seulement l'obligation de la reconnoître, parce que cette obligation prétendue me semble incompatible avec la justice de Dieu, & que, loin de lever par-là les obstacles au salut, il les eût multipliés, il les eût rendus insurmontables pour la plus grande partie du genre humain. A cela près, je reste sur ce point dans un doute res-

eux. Je n'ai pas la présomption de
oire infaillible : d'autres hommes
u décider ce qui me semble indé-
je raisonne, pour moi & non pas
eux ; je ne les blâme ni ne les
: leur jugement peut être meil-
jue le mien ; mais il n'y a pas de
ute si ce n'est pas le mien.
vous avoue aussi que la majesté
critures m'étonne, la sainteté de
ıgile parle à mon cœur. Voyez
res des Philosophes avec toute
ompe ; qu'ils sont petits près de
là ! Se peut-il qu'un livre, à la
sublime & si simple, soit l'ou-
des hommes ? Se peut-il que ce-
nt il fait l'histoire ne soit qu'un
ıe lui-même ? Est-ce là le ton d'un
usiaste ou d'un ambitieux sec-
Quelle douceur, quelle pureté
ses mœurs ! quelle grace tou-
: dans ses instructions ! quelle élé-
dans ses maximes ! quelle pro-
sagesse dans ses discours ! quelle
ce d'esprit, quelle finesse &
justesse dans ses réponses ! quel
: sur ses passions ! Où est l'hom-
ù est le sage qui sait agir, souf-
mourir sans foiblesse & sans
ıtion ? Quand Platon peint son

juste imaginaire (*) couvert de tout l'opprobre du crime, & digne de tous les prix de la vertu, il peint trait pour trait Jésus-Christ : la ressemblance est si frappante, que tous les Peres l'ont sentie, & qu'il n'est pas possible de s'y tromper. Quels préjugés, quel aveuglement ne faut-il point avoir pour oser comparer le fils de Sophronisque au fils de Marie? Quelle distance de l'un à l'autre! Socrate mourant sans douleur, sans ignominie, soutint aisément jusqu'au bout son personnage, & si cette facile mort n'eût honoré sa vie, on douteroit si Socrate, avec tout son esprit, fût autre chose qu'un sophiste. Il inventa, dit-on, la morale. D'autres avant lui l'avoient mise en pratique; il ne fit que dire ce qu'ils avoient fait, il ne fit que mettre en leçons leurs exemples. Aristide avoit été juste avant que Socrate eût dit ce que c'étoit que justice; Léonidas étoit mort pour son pays avant que Socrate eût fait un devoir d'aimer la patrie: Sparte étoit sobre avant que Socrate eût loué la sobriété : avant qu'il eût défini la vertu, la Grece abondoit en hommes ver-

(*) De Rep. Dial. 2.

Mais où Jésus avoit-il pris chez
is cette morale élevée & pure,
ui seul a donné les leçons &
ple (38)? Du sein du plus fu-
ànatisme, la plus haute sagesse se
endre, & la simplicité des plus
ues vertus honora le plus vil de
es peuples. La mort de Socrate
ophant tranquillement avec ses
est la plus douce qu'on puisse
; celle de Jésus expirant dans
irmens, injurié, raillé, maudit
t un peuple, est la plus horrible
puisse craindre. Socrate prenant
pe empoisonnée, bénit celui qui
présente & qui pleure; Jésus au
d'un supplice affreux prie pour
urreaux acharnés. Oui, si la vie
iort de Socrate sont d'un Sage,
& la mort de Jésus sont d'un
Dirons-nous que l'histoire de
gile est inventée à plaisir? Mon
ce n'est pas ainsi qu'on invente,
faits de Socrate, dont personne
ite, sont moins attestés que ceux
is-Christ. Au fond, c'est reculer

Voyez dans le discours sur la Montagne,
llele qu'il fait lui-même de la morale
e à la sienne. *Matth. c.* 5. *vs.* 21. *& seq.*

la difficulté sans la détruire : il seroit plus inconcevable que plusieurs hommes d'accord eussent fabriqué ce livre, qu'il ne l'est qu'un seul en ait fourni le sujet. Jamais des Auteurs Juifs n'eussent trouvé ni ce ton, ni cette morale, & l'Evangile a des caracteres de vérité si grands, si frappans, si parfaitement inimitables, que l'inventeur en seroit plus étonnant que le héros. Avec tout cela, ce même Evangile est plein de choses incroyables, de choses qui répugnent à la raison, & qu'il est impossible à tout homme sensé de concevoir ni d'admettre. Que faire au milieu de toutes ces contradictions ? Etre toujours modeste & circonspect, mon enfant ; respecter en silence ce qu'on ne sauroit ni rejetter, ni comprendre, & s'humilier devant le grand Etre qui seul fait la vérité.

Voilà le scepticisme involontaire où je suis resté ; mais ce scepticisme ne m'est nullement pénible, parce qu'il ne s'étend pas aux points essentiels à la pratique, & que je suis bien décidé sur les principes de tous mes devoirs. Je sers Dieu dans la simplicité de mon cœur. Je ne cherche à savoir que ce qui importe à ma conduite ; quant aux de

dogmes qui n'influent ni sur les actions, ni sur la morale, & dont tant de gens se tourmentent, je ne m'en mets nullement en peine. Je regarde toutes les religions particulieres comme autant d'institutions salutaires qui prescrivent dans chaque pays une maniere uniforme d'honorer Dieu par un culte public; & qui peuvent toutes avoir leurs raisons dans le climat, dans le gouvernement, dans le génie du peuple, ou dans quelqu'autre cause locale qui rend l'une préférable à l'autre, selon les tems & les lieux. Je les crois toutes bonnes quand on y sert Dieu convenablement: le culte essentiel est celui du cœur. Dieu n'en rejette point l'hommage, quand il est sincere, sous quelque forme qu'il lui soit offert. Appellé dans celle que je professe au service de l'Eglise, j'y remplis, avec toute l'exactitude possible, les soins qui me sont prescrits, & ma conscience me reprocheroit d'y manquer volontairement en quelque point. Après un long interdit, vous savez que j'obtins, par le crédit de M. de Mellarede, la permission de reprendre mes fonctions pour m'aider à vivre. Autrefois je disois la Messe avec la légéreté qu'on

met à la longue aux choses les plus graves quand on les fait trop souvent. Depuis mes nouveaux principes, je la célebre avec plus de vénération : je me pénetre de la Majesté de l'Etre suprême, de sa présence, de l'insuffisance de l'esprit humain qui conçoit si peu ce qui se rapporte à son Auteur. En songeant que je lui porte les vœux du peuple sous une forme prescrite, je suis avec soin tous les Rites; je récite attentivement : je m'applique à n'omettre jamais ni le moindre mot, ni la moindre cérémonie; quand j'approche du moment de la consécration, je me recueille pour la faire avec toutes les dispositions qu'exige l'Eglise & la grandeur du sacrement; je tâche d'anéantir ma raison devant la suprême Intelligence; je me dis, qui es-tu, pour mesurer la Puissance infinie? Je prononce avec respect les mots sacramentaux, & je donne à leur effet toute la foi qui dépend de moi. Quoi qu'il en soit de ce mystere inconcevable, je ne crains pas qu'au jour du jugement je sois puni pour l'avoir jamais profané dans mon cœur.

Honoré du ministere sacré, quoique dans le dernier rang, je ne ferai, ni

ne dirai jamais rien qui me rende indigne d'en remplir les sublimes devoirs. Je prêcherai toujours la vertu aux hommes, je les exhorterai toujours à bien faire; & tant que je pourrai, je leur en donnerai l'exemple. Il ne tiendra pas à moi de leur rendre la religion aimable; il ne tiendra pas à moi d'affermir leur foi dans les dogmes vraiment utiles, & que tout homme est obligé de croire: mais à Dieu ne plaise que jamais je leur prêche le dogme cruel de l'intolérance; que jamais je les porte à détester leur prochain, à dire à d'autres hommes, vous serez damnés; à dire, hors de l'Eglise point de salut (40). Si j'étois dans un rang plus remarquable, cette réserve pourroit m'attirer des affaires; mais je suis trop petit pour avoir beaucoup à crain-

(40) Le devoir de suivre & d'aimer la religion de son pays ne s'étend pas jusqu'aux dogmes contraires à la bonne morale, tels que celui de l'intolérance. C'est ce dogme horrible qui arme les hommes les uns contre les autres, & les rend tous ennemis du genre humain. La distinction entre la tolérance civile & la tolérance théologique, est puérile & vaine. Ces deux tolérances sont inséparables, & l'on ne peut admettre l'une sans l'autre. Des Anges mêmes ne vivroient pas en paix avec des hommes qu'ils regarderoient comme les ennemis de Dieu.

dre, & je ne puis gueres tomber plus bas que je ne ſuis. Quoiqu'il arrive, je ne blaſphémerai point contre la Juſtice divine, & ne mentirai point contre le Saint-Eſprit.

J'ai long-tems ambitionné l'honneur d'être Curé; je l'ambitionne encore, mais je ne l'eſpere plus. Mon bon ami, je ne trouve rien de ſi beau que d'être Curé. Un bon Curé eſt un Miniſtre de bonté, comme un bon Magiſtrat eſt un Miniſtre de juſtice. Un Curé n'a jamais de mal à faire; s'il ne peut pas toujours faire le bien par lui-même, il eſt toujours à ſa place quand il le ſollicite, & ſouvent il l'obtient quand il ſait ſe faire reſpecter. O! ſi jamais dans nos montagnes j'avois quelque pauvre Cure de bonnes gens à deſſervir, je ſerois heureux; car il me ſemble que je ferois le bonheur de mes paroiſſiens! Je ne les rendrois pas riches, mais je partagerois leur pauvreté; j'en ôterois la flétriſſure & le mépris plus inſupportable que l'indigence. Je leur ferois aimer la concorde & l'égalité qui chaſſent ſouvent la miſere & la font toujours ſupporter. Quand ils verroient que je ne ſerois en rien mieux qu'eux, & que pourtant je vivrois content, ils appren-

droient à ſe conſoler de leur ſort, & à vivre contens comme moi. Dans mes inſtructions je m'attacherois moins à l'eſprit de l'Egliſe, qu'à l'eſprit de l'Evangile, où le dogme eſt ſimple & la morale ſublime, où l'on voit peu de pratiques religieuſes, & beaucoup d'œuvres de charité. Avant de leur enſeigner ce qu'il faut faire, je m'efforcerois toujours de le pratiquer, afin qu'ils viſſent bien que tout ce que je leur dis, je le penſe. Si j'avois des Proteſtans dans mon voiſinage ou dans ma paroiſſe, je ne les diſtinguerois point de mes vrais paroiſſiens en tout ce qui tient à la charité chrétienne; je les porterois tous également à s'entr'aimer, à ſe regarder comme freres, à reſpecter toutes les religions & à vivre en paix chacun dans la ſienne. Je penſe que ſolliciter quelqu'un de quitter celle où il eſt né, c'eſt le ſolliciter de mal faire, & par conſéquent faire mal ſoi-même. En attendant de plus grandes lumieres, gardons l'ordre public; dans tout pays reſpectons les loix, ne troublons point le culte qu'elles preſcrivent, ne portons point les Citoyens à la déſobéiſſance; car nous ne ſavons point certainement ſi c'eſt

un bien pour eux de quitter leurs opinions pour d'autres, & nous ſavons très-certainement que c'eſt un mal de déſobéir aux loix.

Je viens, mon jeune ami, de vous réciter de bouche ma profeſſion de foi telle que Dieu la lit dans mon cœur : vous êtes le premier à qui je l'ai faite ; vous êtes le ſeul peut-être à qui je la ferai jamais. Tant qu'il reſte quelque bonne croyance parmi les hommes, il ne faut point troubler les ames paiſibles, ni alarmer la foi des ſimples par des difficultés qu'ils ne peuvent réſoudre & qui les inquietent ſans les éclairer. Mais quand une fois tout eſt ébranlé, on doit conſerver le tronc aux dépens des branches ; les conſciences agitées, incertaines, preſque éteintes, & dans l'état où j'ai vu la vôtre, ont beſoin d'être affermies & réveillées ; & pour les rétablir ſur la baſe des vérités éternelles, il faut achever d'arracher les piliers flottans, auxquels elles penſent tenir encore.

Vous êtes dans l'âge critique où l'eſprit s'ouvre à la certitude, où le cœur reçoit ſa forme & ſon caractere, & où l'on ſe détermine pour toute la vie, ſoit en bien, ſoit en mal. Plus tard la

tance eſt durcie, & les nouvelles
reintes ne marquent plus. Jeune
me, recevez dans votre ame, en-
: flexible, le cachet de la vérité. Si
is plus ſûr de moi-même, j'aurois
avec vous un ton dogmatique &
ſif; mais je ſuis homme, ignorant,
t à l'erreur, que pouvois-je faire?
vous ai ouvert mon cœur ſans ré-
e; ce que je tiens pour ſûr, je
s l'ai donné pour tel; je vous ai
né mes doutes pour des doutes,
opinions pour des opinions; je
ai dit mes raiſons de douter & de
re. Maintenant c'eſt à vous de ju-
: vous avez pris du tems; cette
aution eſt ſage, & me fait bien-
er de vous. Commencez par met-
votre conſcience en état de vouloir
éclairée. Soyez ſincere avec vous-
ne. Appropriez-vous de mes ſen-
ns ce qui vous aura perſuadé, re-
z le reſte. Vous n'êtes pas encore
dépravé par le vice, pour riſquer
al choiſir. Je vous propoſerois d'en
érer entre nous; mais ſitôt qu'on
ute, on s'échauffe; la vanité,
tination s'en mêlent, la bonne-
'y eſt plus. Mon ami, ne diſputez
is; car on n'éclaire par la diſpute

ni soi, ni les autres. Pour moi, ce n'est qu'après bien des années de méditation que j'ai pris mon parti; je m'y tiens, ma conscience est tranquille, mon cœur est content. Si je voulois recommencer un nouvel examen de mes sentimens, je n'y porterois pas un plus pur amour de la vérité, & mon esprit déjà moins actif seroit moins en état de la connoître. Je resterai comme je suis, de peur qu'insensiblement le goût de la contemplation devenant une passion oiseuse, ne m'attiédît sur l'exercice de mes devoirs, & de peur de retomber dans mon premier pyrrhonisme, sans retrouver la force d'en sortir. Plus de la moitié de ma vie est écoulée; je n'ai plus que le tems qu'il me faut pour en mettre à profit le reste, & pour effacer mes erreurs par mes vertus. Si je me trompe, c'est malgré moi. Celui qui lit au fond de mon cœur sait bien que je n'aime pas mon aveuglement. Dans l'impuissance de m'en tirer par mes propres lumieres, le seul moyen qui me reste pour en sortir est une bonne vie; & si des pierres mêmes Dieu peut susciter des enfans à Abraham, tout

homme a droit d'efpérer d'être éclairé lorfqu'il s'en rend digne.

Si mes réflexions vous amenent à penfer comme je penfe, que mes fentimens foient les vôtres, & que nous ayons la même profeffion de foi, voici le confeil que je vous donne. N'expofez plus votre vie aux tentations de la mifere & du défefpoir, ne la traînez plus avec ignominie à la merci des étrangers, & ceffez de manger le vil pain de l'aumône. Retournez dans votre patrie, reprenez la religion de vos peres, fuivez-la dans la fincérité de votre cœur, & ne la quittez plus; elle eft très-fimple & très-fainte; je la crois de toutes les religions qui font fur la terre, celle dont la morale eft la plus pure, & dont la raifon fe contente le mieux. Quant aux frais du voyage n'en foyez point en peine, on y pourvoira. Ne craignez pas, non plus, la mauvaife honte d'un retour humiliant; il faut rougir de faire une faute, & non de la réparer. Vous êtes encore dans l'âge où tout fe pardonne, mais où l'on ne peche plus impunément. Quand vous voudrez écouter votre confcience, mille vains obftacles difparoîtront à fa voix. Vous fentirez

que, dans l'incertitude où nous sommes, c'est une inexcusable présomption de professer une autre religion que celle où l'on est né, & une fausseté de ne pas pratiquer sincérement celle qu'on professe. Si l'on s'égare, on s'ôte une grande excuse au tribunal du Souverain Juge. Ne pardonnera-t-il pas plutôt l'erreur où l'on fut nourri, que celle qu'on osa choisir soi-même ?

Mon fils, tenez votre ame en état de desirer toujours qu'il y ait un Dieu, & vous n'en douterez jamais. Au surplus, quelque parti que vous puissiez prendre, songez que les vrais devoirs de la religion sont indépendans des institutions des hommes; qu'un cœur juste est le vrai temple de la Divinité; qu'en tout pays & dans toute secte, aimer Dieu par dessus tout & son prochain comme soi-même, est le sommaire de la loi; qu'il n'y a point de religion qui dispense des devoirs de la morale; qu'il n'y a de vraiment essentiels que ceux-là; que le culte intérieur est le premier de ces devoirs, & que sans la foi nulle véritable vertu n'existe.

Fuyez ceux qui, sous prétexte d'expliquer la Nature, sement dans les

cœurs des hommes de désolantes doctrines, & dont le scepticisme apparent est cent fois plus affirmatif & plus dogmatique que le ton décidé de leurs adversaires. Sous le hautain prétexte qu'eux seuls sont éclairés, vrais, de bonne-foi, ils nous soumettent impérieusement à leurs décisions tranchantes, & prétendent nous donner, pour les vrais principes des choses, les inintelligibles systêmes qu'ils ont bâtis dans leur imagination. Du reste, renversant, détruisant, foulant aux pieds tout ce que les hommes respectent, ils ôtent aux affligés la derniere consolation de leur misere, aux puissans & aux riches le seul frein de leurs passions; ils arrachent du fond des cœurs le remords du crime, l'espoir de la vertu, & se vantent encore d'être les bienfaiteurs du genre humain. Jamais, disent-ils, la vérité n'est nuisible aux hommes : je le crois comme eux, & c'est à mon avis une grande preuve que ce qu'ils enseignent n'est pas la vérité (41).

---

(41) Les deux partis s'attaquent réciproquement par tant de sophismes, que ce seroit une entreprise immense & téméraire de vouloir les

Bon jeune homme, ſoyez ſincere &

---

relever tous; c'eſt déjà beaucoup d'en noter quelques-uns à meſure qu'ils ſe préſentent. Un des plus familiers au parti philoſophiſte eſt d'oppoſer un peuple ſuppoſé de bons Philoſophes à un peuple de mauvais Chrétiens; comme ſi un peuple de vrais Philoſophes étoit plus facile à faire qu'un peuple de vrais Chrétiens? Je ne ſais ſi, parmi les individus, l'un eſt plus facile à trouver que l'autre; mais je ſais bien que, dès qu'il eſt queſtion de peuples, il en faut ſuppoſer qui abuſeront de la philoſophie ſans religion, comme les nôtres abuſent de la religion ſans philoſophie, & cela me paroît changer beaucoup l'état de la queſtion.

Bayle a très-bien prouvé que le fanatiſme eſt plus pernicieux que l'Athéiſme, & cela eſt inconteſtable; mais ce qu'il n'a eu garde de dire, & qui n'eſt pas moins vrai, c'eſt que le fanatiſme, quoique ſanguinaire & cruel, eſt pourtant une paſſion grande & forte qui éleve le cœur de l'homme, qui lui fait mépriſer la mort qui lui donne un reſſort prodigieux, & qu'il ne faut que mieux diriger pour en tirer les plus ſublimes vertus; au lieu que l'irréligion, & en général l'eſprit raiſonneur & philoſophique attache à la vie, efféminé, avilit les ames, concentre toutes les paſſions dans la baſſeſſe de l'intérêt particulier, dans l'abjection du *moi* humain, & ſape ainſi à petit bruit les vrais fondemens de toute ſociété, car ce que les intérêts particuliers ont de commun eſt ſi peu de choſe, qu'il ne balancera jamais ce qu'ils ont d'oppoſé.

Si l'Athéiſme ne fait pas verſer le ſang des hommes, c'eſt moins par amour pour la paix que par indifférence pour le bien; comme que tout aille, peu importe au prétendu ſage, pourvu qu'il reſte en repos dans ſon cabinet. Ses principes ne font pas tuer les hommes; mais

vrai sans orgueil; sachez être ignorant,

---

ils les empêchent de naître, en détruisant les mœurs qui les multiplient, en les détachant de leur espece, en réduisant toutes leurs affections à un secret égoïsme, aussi funeste à la population qu'à la vertu. L'indifférence philosophique ressemble à la tranquillité de l'État sous le despotisme : c'est la tranquillité de la mort ; elle est plus destructive que la guerre même.

Ainsi le Fanatisme, quoique plus funeste dans ses effets immédiats, que ce qu'on appelle aujourd'hui l'esprit philosophique, l'est beaucoup moins dans ses conséquences. D'ailleurs il est aisé d'étaler de belles maximes dans des livres : mais la question est de savoir si elles tiennent bien à la doctrine, si elles en découlent nécessairement ; & c'est ce qui n'a point paru clair jusqu'ici. Reste à savoir encore si la philosophie à son aise & sur le Trône commanderoit bien à la gloriole, à l'intérêt, à l'ambition, aux petites passions de l'homme, & si elle pratiqueroit cette humanité si douce qu'elle nous vante la plume à la main.

Par les principes, la philosophie ne peut faire aucun bien, que la religion ne le fasse encore mieux, & la religion en fait beaucoup, que la philosophie ne sauroit faire.

Par la pratique, c'est autre chose ; mais encore faut-il examiner. Nul homme ne suit de tout point sa religion quand il en a une ; cela est vrai : la plupart n'en ont gueres & ne suivent point du tout celle qu'ils ont ; cela est encore vrai : mais enfin quelques-uns en ont une, la suivent du moins en partie, & il est indubitable que des motifs de religion les empêchent souvent de mal faire, & obtiennent d'eux des vertus, des actions louables, qui n'auroient point eu lieu sans ces motifs.

Qu'un Moine nie un dépôt ; que s'ensuit-il ?

mettent en état de parler aux hommes; ne leur parlez jamais que selon votre conſcience, ſans vous embarraſſer s'ils vous applaudiront. L'abus du ſavoir produit l'incrédulité. Tout ſavant dédaigne le ſentiment vulgaire; chacun en veut avoir un à ſoi. L'orgueilleuſe philoſophie mene à l'eſprit fort, comme l'aveugle dévotion mene au fanatiſme. Evitez ces extrémités; reſtez toujours ferme dans la voie de la vérité, ou de ce qui vous paroîtra l'être dans la ſimplicité de votre cœur, ſans jamais vous en détourner par vanité ni par foibleſſe. Oſez confeſſer Dieu chez les Philoſophes; oſez prêcher l'humanité aux intolérans. Vous ſerez ſeul de votre parti, peut-être; mais vous porterez en vous-même un témoignage qui vous diſpenſera de ceux des hommes. Qu'ils

ſuadant qu'il n'y a ni *Poul-Serrho*, ni rien de ſemblable, où les opprimés ſoient vengés de leurs tyrans après la mort, n'eſt-il pas clair que cela mettroit ceux-ci fort à leur aiſe, & les délivreroit du ſoin d'appaiſer ces malheureux? Il eſt donc faux que cette doctrine ne fût pas nuiſible; elle ne ſeroit donc pas la vérité.

Philoſophe, tes loix morales ſont fort belles, mais montre m'en, de grace, la ſanction. Ceſſe un moment de battre la campagne, & dis-moi nettement ce que tu mets à la place du *Poul-Serrho*.

vous aiment ou vous haïſſent, qu'ils liſent ou mépriſent vos écrits, il n'importe. Dites ce qui eſt vrai, faites ce qui eſt bien; ce qui importe à l'homme eſt de remplir ſes devoirs ſur la terre, & c'eſt en s'oubliant qu'on travaille pour ſoi. Mon enfant, l'intérêt particulier nous trompe; il n'y a que l'eſpoir du juſte qui ne trompe point.

AMEN.

J'AI tranſcrit cet écrit, non comme une regle des ſentimens qu'on doit ſuivre en matiere de religion, mais comme un exemple de la maniere dont on peut raiſonner avec ſon Eleve, pour ne point s'écarter de la méthode que j'ai tâché d'établir. Tant qu'on ne donne rien à l'autorité des hommes, ni aux préjugés du pays où l'on eſt né, les ſeules lumieres de la raiſon ne peuvent dans l'inſtitution de la Nature nous mener plus loin que la religion naturelle, & c'eſt à quoi je me borne avec mon Emile. S'il en doit avoir une autre, je n'ai plus en cela le droit d'être ſon guide; c'eſt à lui ſeul de la choiſir.

Nous travaillons de concert avec la

Nature, & tandis qu'elle forme l'homme physique, nous tâchons de former l'homme moral; mais nos progrès ne sont pas les mêmes. Le corps est déjà robuste & fort, que l'ame est encore languissante & foible; & quoique l'art humain puisse faire, le tempérament précede toujours la raison. C'est à retenir l'un & à exciter l'autre, que nous avons jusqu'ici donné tous nos soins, afin que l'homme fût toujours un, le plus qu'il étoit possible. En développant le naturel, nous avons donné le change à sa sensibilité naissante; nous l'avons réglée en cultivant la raison. Les objets intellectuels modéroient l'impression des objets sensibles. En remontant au principe des choses, nous l'avons soustrait à l'empire des sens; il étoit simple de s'élever de l'étude de la Nature à la recherche de son Auteur.

Quand nous en sommes venus-là, quelles nouvelles prises nous nous sommes données sur notre Eleve! que de nouveaux moyens nous avons de parler à son cœur! C'est alors seulement qu'il trouve son véritable intérêt à être bon, à faire le bien loin des regards des hommes & sans y être forcé

par les loix, à être jufte entre Dieu & lui, à remplir fon devoir, même aux dépens de fa vie, & à porter dans fon cœur la vertu, non feulement pour l'amour de l'ordre auquel chacun préfere toujours l'amour de foi ; mais pour l'amour de l'Auteur de fon être ; amour qui fe confond avec ce même amour de foi, pour jouir enfin du bonheur durable que le repos d'une bonne confcience & la contemplation de cet Etre fuprême lui promettent dans l'autre vie, après avoir bien ufé de celle-ci. Sortez de-là, je ne vois plus qu'injuftice, hypocrifie & menfonge parmi les hommes ; l'intérêt particulier qui, dans la concurrence, l'emporte néceffairement fur toutes chofes, apprend à chacun d'eux à parer le vice du mafque de la vertu. Que tous les autres hommes faffent mon bien aux dépens du leur, que tout fe rapporte à moi feul, que tout le genre humain meure, s'il le faut, dans la peine & dans la mifere pour m'épargner un moment de douleur ou de faim ; tel eft le langage intérieur de tout incrédule qui raifonne. Oui, je le foutiendrai toute ma vie ; quiconque a dit dans fon cœur, il n'y a point de Dieu, & parle autre-

ment, n'eſt qu'un menteur ou un inſenſé.

Lecteur, j'aurai beau faire, je ſens bien que vous & moi ne verrons jamais mon Emile ſous les mêmes traits; vous vous le figurerez toujours ſemblable à vos jeunes gens; toujours étourdi, pétulant, volage, errant de fête en fête, d'amuſement en amuſement, ſans jamais pouvoir ſe fixer à rien. Vous rirez de me voir faire un contemplatif, un Philoſophe, un vrai Théologien d'un jeune homme ardent, vif, emporté, fougueux dans l'âge le plus bouillant de la vie. Vous direz : ce rêveur pourſuit toujours ſa chimere; en nous donnant un Eleve de ſa façon, il ne le forme pas ſeulement; il le crée, il le tire de ſon cerveau, & croyant toujours ſuivre la Nature, il s'en écarte à chaque inſtant. Moi, comparant mon Eleve aux vôtres, je trouve à peine ce qu'ils peuvent avoir de commun. Nourri ſi différemment, c'eſt preſque un miracle s'il leur reſſemble en quelque choſe. Comme il a paſſé ſon enfance dans toute la liberté qu'ils prennent dans leur jeuneſſe, il commence à prendre dans ſa jeuneſſe la regle à laquelle on les a ſoumis enfans; cette

regle devient leur fléau, ils la prennent en horreur, ils n'y voient que la longue tyrannie des maîtres, ils croient ne sortir de l'enfance qu'en secouant toute espece de joug (42); ils se dédommagent alors de la longue contrainte où l'on les a tenus. comme un prisonnier délivré des fers, étend, agite & fléchit ses membres.

Emile, au contraire, s'honore de se faire homme & de s'assujettir au joug de la raison naissante; son corps déjà formé n'a plus besoin des mêmes mouvemens, & commence à s'arrêter de lui-même, tandis que son esprit à moitié développé cherche à son tour à prendre l'essor. Ainsi l'âge de raison n'est pour les uns que l'âge de la licence, pour l'autre il devient l'âge du raisonnement.

Voulez-vous savoir lesquels d'eux ou de lui sont mieux en cela dans l'ordre de la Nature? Considérez les différences dans ceux qui en sont plus ou

(42) Il n'y a personne qui voye l'enfance avec tant de mépris que ceux qui en sortent, comme il n'y a pas de pays où les rangs soient gardés avec plus d'affectation que ceux où l'inégalité n'est pas grande, & où chacun craint toujours d'être confondu avec son inférieur.

torrent de nos inſtitutions l'entraîne; l'attirer en ſens contraire par d'autres inſtitutions, ce n'eſt pas l'ôter de ſa place, c'eſt l'y maintenir.

Le vrai moment de la Nature arrive enfin; il faut qu'il arrive. Puiſqu'il faut que l'homme meure, il faut qu'il ſe reproduiſe, afin que l'eſpece dure & que l'ordre du monde ſoit conſervé. Quand par les ſignes dont j'ai parlé, vous preſſentirez le moment critique, à l'inſtant quittez avec lui pour jamais votre ancien ton. C'eſt votre diſciple encore, mais ce n'eſt plus votre Eleve. C'eſt votre ami, c'eſt un homme; traitez-le déſormais comme tel.

Quoi! faut-il abdiquer mon autorité lorſqu'elle m'eſt le plus néceſſaire? Faut-il abandonner l'adulte à lui-même au moment qu'il ſait le moins ſe conduire, & qu'il fait les plus grands écarts? Faut-il renoncer à mes droits quand il lui importe le plus que j'en uſe? Vos droits! Qui vous dit d'y renoncer? Ce n'eſt qu'à préſent qu'ils commencent pour lui. Juſqu'ici vous n'en obteniez rien que par force ou par ruſe; l'autorité, la loi du devoir lui étoient inconnues; il faloit le contraindre ou le tromper pour vous faire obéir.

obéir. Mais voyez de combien de nouvelles chaînes vous avez environné son cœur. La raison, l'amitié, la reconnoissance, mille affections lui parlent d'un ton qu'il ne peut méconnoître. Le vice ne l'a point encore rendu sourd à leur voix. Il n'est sensible encore qu'aux passions de la Nature. La premiere de toutes, qui est l'amour de soi, le livre à vous; l'habitude vous le livre encore. Si le transport d'un moment vous l'arrache, le regret vous le ramene à l'instant; le sentiment qui l'attache à vous, est le seul permanent; tous les autres passent & s'effacent mutuellement. Ne le laissez point corrompre, il sera toujours docile; il ne commence d'être rebelle que quand il est déjà perverti.

J'avoue bien que, si heurtant de front ses desirs naissans, vous alliez sottement traiter de crimes les nouveaux besoins qui se font sentir à lui, vous ne seriez pas long-tems écouté; mais sitôt que vous quitterez ma méthode, je ne vous réponds plus de rien. Songez toujours que vous êtes le Ministre de la Nature; vous n'en serez jamais l'ennemi.

Mais quel parti prendre? On ne s'at-

tend ici qu'à l'alternative de favoriser ses penchans, ou de les combattre; d'être son tyran, ou son complaisant; & tous deux ont de si dangereuses conséquences, qu'il n'y a que trop à balancer sur le choix.

Le premier moyen qui s'offre pour résoudre cette difficulté, est de le marier bien vite; c'est incontestablement l'expédient le plus sûr & le plus naturel. Je doute pourtant que ce soit le meilleur, ni le plus utile: je dirai ci-après mes raisons: en attendant, je conviens qu'il faut marier les jeunes gens à l'âge nubile; mais cet âge vient pour eux avant le tems; c'est nous qui l'avons rendu précoce; on doit le prolonger jusqu'à la maturité.

S'il ne faloit qu'écouter les penchans & suivre les indications, cela seroit bientôt fait; mais il y a tant de contradictions entre les droits de la Nature, & nos loix sociales, que pour les concilier, il faut gauchir & tergiverser sans cesse: il faut employer beaucoup d'art pour empêcher l'homme social d'être tout-à-fait artificiel.

Sur les raisons ci-devant exposées, j'estime que par les moyens que j'ai donnés, & d'autres semblables, on

peut au moins étendre jusqu'à vingt ans l'ignorance des desirs & la pureté des sens ; cela est si vrai, que chez les Germains, un jeune homme qui perdoit sa virginité avant cet âge, en restoit diffamé ; & les auteurs attribuent, avec raison, à la continence de ces peuples durant leur jeunesse, la vigueur de leur constitution & la multitude de leurs enfans.

On peut même beaucoup prolonger cette époque, & il y a peu de siecles que rien n'étoit plus commun dans la France même. Entre autres exemples connus, le pere de Montaigne, homme non moins scrupuleux & vrai que fort & bien constitué, juroit s'être marié vierge à trente-trois ans, après avoir servi long-tems dans les guerres d'Italie ; & l'on peut voir dans les écrits du fils quelle vigueur & quelle gaieté conservoit le pere à plus de soixante ans. Certainement l'opinion contraire tient plus à nos mœurs & à nos préjugés, qu'à la connoissance de l'espece en général.

Je puis donc laisser à part l'exemple de notre Jeunesse, il ne prouve rien pour qui n'a pas été élevé comme elle. Considérant que la Nature n'a point là-

dessus de terme fixe qu'on ne puisse avancer ou retarder, je crois pouvoir, sans sortir de sa loi, supposer Emile resté jusques-là par mes soins dans sa primitive innocence, & je vois cette heureuse époque prête à finir. Entouré de périls toujours croissans, il va m'échapper, quoi que je fasse. A la premiere occasion, (& cette occasion ne tardera pas à naître,) il va suivre l'aveugle instinct des sens ; il y a mille à parier contre un qu'il va se perdre. J'ai trop réfléchi sur les moeurs des hommes, pour ne pas voir l'influence invincible de ce premier moment sur le reste de sa vie. Si je dissimule & feins de ne rien voir, il se prévaut de ma foiblesse ; croyant me tromper, il me méprise, & je suis le complice de sa perte. Si j'essaye de le ramener, il n'est plus tems, il ne m'écoute plus ; je lui deviens incommode, odieux, insupportable ; il ne tardera gueres à se debarrasser de moi. Je n'ai donc plus qu'un parti raisonnable à prendre ; c'est de le rendre comptable de ses actions à lui-même ; de le garantir au moins des surprises de l'erreur, & de lui montrer à découvert les périls dont il est environné. Jusqu'ici je l'ar-

rêtois par son ignorance ; c'est maintenant par ses lumieres qu'il faut l'arrêter.

Ces nouvelles instructions sont importantes, & il convient de reprendre les choses de plus haut. Voici l'instant de lui rendre, pour ainsi dire, mes comptes ; de lui montrer l'emploi de son tems & du mien ; de lui déclarer ce qu'il est & ce que je suis ; ce que j'ai fait, ce qu'il a fait, ce que nous devons l'un à l'autre, toutes ses relations morales, tous les engagemens qu'il a contractés, tous ceux qu'on a contractés avec lui, à quel point il est parvenu dans le progrès de ses facultés, quel chemin lui reste à faire, les difficultés qu'il y trouvera, les moyens de franchir ces difficultés, en quoi je lui puis aider encore, en quoi lui seul peut désormais s'aider, enfin le point critique où il se trouve, les nouveaux périls qui l'environnent, & toutes les solides raisons qui doivent l'engager à veiller attentivement sur lui-même avant d'écouter ses desirs naissans.

Songez que pour conduire un adulte, il faut prendre le contre-pied de tout ce que vous avez fait pour conduire un enfant. Ne balancez point à l'instruire

de ces dangereux mysteres que vous lui avez cachés si long-tems avec tant de soin. Puisqu'il faut enfin qu'il les sache, il importe qu'il ne les apprenne, ni d'un autre, ni de lui même, mais de vous seul : puisque le voilà désormais forcé de combattre, il faut, de peur de surprise, qu'il connoisse son ennemi.

Jamais les jeunes gens qu'on trouve savans sur ces matieres, sans savoir comment ils le sont devenus, ne le sont devenus impunément. Cette indiscrete instruction ne pouvant avoir un objet honnête, souille au moins l'imagination de ceux qui la reçoivent, & les dispose aux vices de ceux qui la donnent. Ce n'est pas tout ; des domestiques s'insinuent ainsi dans l'esprit d'un enfant, gagnent sa confiance, lui font envisager son gouverneur comme un personnage triste & fâcheux, & l'un des sujets favoris de leurs secrets colloques, est de médire de lui. Quand l'Eleve en est là, le maître peut se retirer, il n'a plus rien de bon à faire.

Mais pourquoi l'enfant se choisit-il des confidens particuliers ? Toujours par la tyrannie de ceux qui le gouver-

nent. Pourquoi se cacheroit-il d'eux, s'il n'étoit forcé de s'en cacher ? Pourquoi s'en plaindroit-il, s'il n'avoit nul sujet de s'en plaindre ? Naturellement ils sont ses premiers confidens ; on voit à l'empressement avec lequel il vient leur dire ce qu'il pense, qu'il croit ne l'avoir pensé qu'à moitié jusqu'à ce qu'il le leur ait dit. Comptez que si l'enfant ne craint de votre part, ni sermon, ni réprimande, il vous dira toujours tout, & qu'on n'osera lui rien confier qu'il vous doive taire, quand on sera bien sûr qu'il ne vous taira rien.

Ce qui me fait le plus compter sur ma méthode, c'est qu'en suivant ses effets le plus exactement qu'il m'est possible, je ne vois pas une situation dans la vie de mon Eleve qui ne me laisse de lui quelque image agréable. Au moment même où les fureurs du tempérament l'entraînent, & où, révolté contre la main qui l'arrête, il se débat & commence à m'échapper, dans ses agitations, dans ses emportemens, je retrouve encore sa premiere simplicité ; son cœur aussi pur que son corps ne connoît pas plus le déguisement que le vice ; les reproches ni le mépris

ne l'ont point rendu lâche ; jamais la vile crainte ne lui apprit à ſe déguiſer : il a toute l'indiſcrétion de l'innocence : il eſt naïf ſans ſcrupule, il ne ſait encore à quoi ſert de tromper. Il ne ſe paſſe pas un mouvement dans ſon ame, que ſa bouche ou ſes yeux ne le diſent ; & ſouvent les ſentimens qu'il éprouve me ſont connus plutôt qu'à lui.

Tant qu'il continue de m'ouvrir ainſi librement ſon ame, & de me dire avec plaiſir ce qu'il ſent, je n'ai rien à craindre ; mais s'il devient plus timide, plus réſervé, que j'apperçoive dans ſes entretiens le premier embarras de la honte ; déjà l'inſtinct ſe développe, il n'y a plus un moment à perdre ; & ſi je ne me hâte de l'inſtruire, il ſera bientôt inſtruit malgré moi.

Plus d'un lecteur, même en adoptant mes idées, penſera qu'il ne s'agit ici que d'une converſation priſe au hazard, & que tout eſt fait. Oh ! que ce n'eſt pas ainſi que le cœur humain ſe gouverne ! ce qu'on dit ne ſignifie rien, ſi l'on n'a préparé le moment de le dire. Avant de ſemer il faut labourer la terre : la ſemence de la vertu leve difficilement ; il faut de longs apprêts pour lui faire prendre racine.

Une des choses qui rendent les prédications le plus inutiles, est qu'on les fait indifféremment à tout le monde sans discernement & sans choix. Comment peut-on penser que le même sermon convienne à tant d'auditeurs si diversement disposés, si différens d'esprits, d'humeurs, d'âges, de sexes, d'états & d'opinions? Il n'y en a peut-être pas deux auxquels ce qu'on dit à tous puisse être convenable; & toutes nos affections ont si peu de constance, qu'il n'y a peut-être pas deux momens dans la vie de chaque homme, où le même discours fit sur lui la même impression. Jugez si, quand les sens enflammés aliénent l'entendement & tyrannisent la volonté, c'est le tems d'écouter les graves leçons de la sagesse. Ne parlez donc jamais raison aux jeunes gens, même en âge de raison, que vous ne les ayez premièrement mis en état de l'entendre. La plupart des discours perdus le sont bien plus par la faute des maîtres que par celle des disciples. Le pédant & l'instituteur disent à-peu-près les mêmes choses; mais le premier les dit à tout propos; le second ne les dit que quand il est sûr de leur effet.

Comme un somnambule, errant durant son sommeil, marche en dormant sur les bords d'un précipice, dans lequel il tomberoit s'il étoit éveillé tout-à-coup; ainsi mon Emile, dans le sommeil de l'ignorance, échappe à des périls qu'il n'apperçoit point: si je l'éveille en sursaut il est perdu. Tâchons premierement de l'éloigner du précipice, & puis nous l'éveillerons pour lui montrer de plus loin.

La lecture, la solitude, l'oisiveté, la vie molle & sédentaire, le commerce des femmes & des jeunes gens, voilà les sentiers dangereux à frayer à son âge, & qui le tiennent sans cesse à côté du péril. C'est par d'autres objets sensibles que je donne le change à ses sens; c'est en traçant un autre cours aux esprits, que je les détourne de celui qu'ils commençoient à prendre; c'est en exerçant son corps à des travaux pénibles, que j'arrête l'activité de l'imagination qui l'entraine. Quand les bras travaillent beaucoup l'imagination se repose; quand le corp[s] est bien las, le cœur ne s'échau[ffe] point. La précaution la plus promp[te] & la plus facile, est de l'arracher [au] danger local. Je l'emmene d'abord h[ors]

des villes, loin des objets capables de le tenter. Mais ce n'eſt pas aſſez ; dans quel déſert, dans quel ſauvage aſyle échappera-t-il aux images qui le pourſuivent ? Ce n'eſt rien d'éloigner les objets dangereux, ſi je n'en éloigne auſſi le ſouvenir, ſi je ne trouve l'art de le détacher de tout, ſi je ne le diſtrais de lui-même ; autant valoit le laiſſer où il étoit.

Emile fait un métier, mais ce métier n'eſt pas ici notre reſſource ; il aime & entend l'agriculture, mais l'agriculture ne nous ſuffit pas ; les occupations qu'il connoît deviennent une routine, en s'y livrant il eſt comme ne faiſant rien ; il penſe à toute autre choſe, la tête & les bras agiſſent ſéparément. Il lui faut une occupation nouvelle qui l'intéreſſe par ſa nouveauté, qui le tienne en haleine, qui lui plaiſe, qui l'applique, qui l'exerce ; une occupation dont il ſe paſſionne, & à laquelle il ſoit tout entier. Or la ſeule qui me paroît réunir toutes ces conditions eſt la chaſſe. Si la chaſſe eſt jamais un plaiſir innocent, ſi jamais elle eſt convenable à l'homme, c'eſt à préſent qu'il y faut avoir recours. Emile a tout ce qu'il faut pour y réuſ-

fir; il eſt robuſte, adroit, patient, infatigable. Infailliblement il prendra du goût pour cet exercice; il y mettra toute l'ardeur de ſon âge; il y perdra, du moins pour un tems, les dangereux penchans qui naiſſent de la molleſſe. La chaſſe endurcit le cœur auſſi-bien que le corps; elle accoutume au ſang, à la cruauté. On a fait Diane ennemie de l'amour, & l'allégorie eſt très-juſte: les langueurs de l'amour ne naiſſent que dans un doux repos; un violent exercice étouffe les ſentimens tendres. Dans les bois, dans les lieux champêtres, l'amant, le chaſſeur ſont ſi diverſement affectés, que ſur les mêmes objets ils portent des images toutes différentes. Les ombrages frais, les bocages, les doux aſyles du premier, ne ſont pour l'autre que des viandis, des forts, des remiſes: où l'un n'entend que roſſignols, que ramages, l'autre ſe figure les cors, & les cris des chiens; l'un n'imagine que Dryades & Nymphes, l'autre que piqueurs, meutes & chevaux. Promenez-vous en campagne avec ces deux ſortes d'hommes, à la différence de leur langage, vous connoîtrez bientôt que la terre n'a pas pour eux un aſpect ſem

blable, & que le tour de leurs idées est aussi divers que le choix de leurs plaisirs.

Je comprends comment ces goûts se réunissent, & comment on trouve enfin du tems pour tout. Mais les passions de la jeunesse ne se partagent pas ainsi: donnez-lui une seule occupation qu'elle aime, & tout le reste sera bientôt oublié. La variété des désirs vient de celle des connoissances, & les premiers plaisirs qu'on connoît sont long-tems les seuls qu'on recherche. Je ne veux pas que toute la jeunesse d'Emile se passe à tuer des bêtes, & je ne prétends pas même justifier en tout cette féroce passion; il me suffit qu'elle serve assez à suspendre une passion plus dangereuse pour me faire écouter de sang-froid parlant d'elle, & me donner le tems de la peindre sans l'exciter.

Il est des époques dans la vie humaine, qui sont faites pour n'être jamais oubliées. Telle est, pour Emile, celle de l'instruction dont je parle; elle doit influer sur le reste de ses jours. Tâchons donc de la graver dans sa mémoire, en sorte qu'elle ne s'en efface point. Une des erreurs de notre âge, est d'employer la raison trop nue,

comme si les hommes n'étoient qu'esprit. En négligeant la langue des signes qui parlent à l'imagination, l'on a perdu le plus énergique des langages. L'impression de la parole est toujours foible, & l'on parle au cœur par les yeux bien mieux que par les oreilles. En voulant tout donner au raisonnement, nous avons réduit en mots nos préceptes, nous n'avons rien mis dans les actions. La seule raison n'est point active; elle retient quelquefois, rarement elle excite, & jamais elle n'a rien fait de grand. Toujours raisonner est la manie des petits esprits. Les ames fortes ont bien un autre langage; c'est par ce langage qu'on persuade & qu'on fait agir.

J'observe que dans les siecles modernes, les hommes n'ont plus de prise les uns sur les autres que par la force & par l'intérêt, au lieu que les anciens agissoient beaucoup plus par la persuasion, par les affections de l'ame, parce qu'ils ne négligeoient pas la langue des signes. Toutes les conventions se passoient avec solemnité pour les rendre plus inviolables; avant que la force fût établie, les Dieux étoient les Magistrats du genre humain; c'est par

devant eux que les particuliers faiſoient leurs traités, leurs alliances, prononçoient leurs promeſſes; la face de la terre étoit le livre où s'en conſervoient les archives. Des rochers, des arbres, des monceaux de pierre conſacrés par ces actes, & rendus reſpectables aux hommes barbares, étoient les feuillets de ce livre, ouvert ſans ceſſe à tous les yeux. Le puits du ferment, le puits du vivant & voyant, le vieux chêne de mambré, le monceau du témoin: voilà quels étoient les monumens groſſiers, mais auguſtes, de la ſainteté des contrats; nul n'eût oſé d'une main ſacrilege attenter à ces monumens, & la foi des hommes étoit plus aſſurée par la garantie de ces témoins muets, qu'elle ne l'eſt aujourd'hui par toute la vaine rigueur des loix.

Dans le gouvernement, l'auguſte appareil de la puiſſance royale en impoſoit aux ſujets. Des marques de dignités, un trône, un ſceptre, une robe de pourpre, une couronne, un bandeau, étoient pour eux des choſes ſacrées. Ces ſignes reſpectés leur rendoient vénérable l'homme qu'ils en voyoient orné; ſans soldats, ſans menaces, ſitôt qu'il parloit il étoit obéi

Maintenant qu'on affecte d'abolir ces signes (43), qu'arrive-t-il de ce mépris ? Que la majesté royale s'efface de tous les cœurs, que les Rois ne se font plus obéir qu'à force de troupes, & que le respect des sujets n'est que dans la crainte du châtiment. Les Rois n'ont plus la peine de porter leur diadême, ni les Grands les marques de leurs dignités ; mais il faut avoir cent mille bras toujours prêts pour faire exécuter leurs ordres. Quoique cela leur semble plus beau, peut-être, il est aisé de voir qu'à la longue cet échange ne leur tournera pas à profit.

Ce que les anciens ont fait avec l'éloquence est prodigieux ; mais cette

(44) Le Clergé romain les a très-habilement conservés, & à son exemple quelques Républiques, entre autres celle de Venise. Aussi le Gouvernement Vénitien, malgré la chûte de l'Etat, jouit-il encore sous l'appareil de son antique majesté, de toute l'affection, de toute l'adoration du peuple ; & après le Pape, orné de sa Tiare, il n'y a peut-être ni Roi, ni Potentat, ni homme au monde aussi respecté que le Doge de Venise, sans pouvoir, sans autorité, mais rendu sacré par sa pompe, & paré sous sa corne ducale d'une coëffure de femme. Cette cérémonie du Bucentaure, qui fait tant rire les sots, feroit verser à la populace de Venise tout son sang pour le maintien de son tyrannique Gouvernement.

éloquence ne consistoit pas seulement en beaux discours bien arrangés, & jamais elle n'eut plus d'effet que quand l'orateur parloit le moins. Ce qu'on disoit le plus vivement ne s'exprimoit pas par des mots, mais par des signes; on ne le disoit pas, on le montroit. L'objet qu'on expose aux yeux ébranle l'imagination, excite la curiosité, tient l'esprit dans l'attente de ce qu'on va dire, & souvent cet objet seul a tout dit. Trasibule & Tarquin coupant des têtes de pavots, Alexandre appliquant son sceau sur la bouche de son favori, Diogene marchant devant Zénon, ne parloient-ils pas mieux que s'ils avoient fait de longs discours? Quel circuit de paroles eût aussi bien rendu les mêmes idées. Darius engagé dans la Scythie avec son armée, reçoit de la part du Roi des Scythes un oiseau, une grenouille, une souris & cinq fléches. L'Ambassadeur remet son présent, & s'en retourne sans rien dire. De nos jours cet homme eût passé pour fou. Cette terrible harangue fut entendue, & Darius n'eut plus grande hâte que de regagner son pays comme il put. Substituez une lettre à ces signes; plus elle sera menaçante, & moins elle

effrayera : ce ne fera qu'une fanfaronnade dont Darius n'eût fait que rire.

Que d'attentions chez les Romains à la langue des fignes ! Des vêtemens divers felon les âges, felon les conditions ; des toges, des fayes, des prétextes, des bulles, des laticlaves, des chaires, des licteurs, des faifceaux, des haches, des couronnes d'or, d'herbes, de feuilles, des ovations, des triomphes, tout chez eux étoit appareil, repréfentation, cérémonie, & tout faifoit impreffion fur les cœurs des citoyens. Il importoit à l'Etat que le peuple s'affemblât en tel lieu plutôt qu'en tel autre ; qu'il vît ou ne vît pas le Capitole ; qu'il fût ou ne fût pas tourné du côté du Sénat ; qu'il délibérât tel ou tel jour par préférence. Les accufés changeoient d'habit, les Candidats en changeoient ; les guerriers ne vantoient pas leurs exploits, ils montroient leurs bleffures. A la mort de Céfar, j'imagine un de nos orateurs voulant émouvoir le peuple, épuifer tous les lieux communs de l'art, pour faire une pathétique defcription de fes plaies, de fon fang, de fon cadavre : Antoine, quoiqu'éloquent, ne dit point

tout cela ; il fait apporter le corps. Quelle rhétorique !

Mais cette digreſſion m'entraîne inſenſiblement loin de mon ſujet, ainſi que font beaucoup d'autres, & mes écarts ſont trop fréquens pour pouvoir être longs & tolérables : je reviens donc.

Ne raiſonnez jamais ſéchement avec la Jeuneſſe. Revêtez la raiſon d'un corps, ſi vous voulez la lui rendre ſenſible. Faites paſſer par le cœur le langage de l'eſprit, afin qu'il ſe faſſe entendre. Je le répete, les argumens froids peuvent déterminer nos opinions, non nos actions ; ils nous font croire & non pas agir ; on démontre ce qu'il faut penſer, & non ce qu'il faut faire. Si cela eſt vrai pour tous les hommes, à plus forte raiſon l'eſt-il pour les jeunes gens, encore enveloppés dans leurs ſens, & qui ne penſent qu'autant qu'ils imaginent.

Je me garderai donc bien, même après les préparations dont j'ai parlé, d'aller tout d'un coup dans la chambre d'Emile, lui faire lourdement un long diſcours ſur le ſujet dont je veux l'inſtruire. Je commencerai par émouvoir ſon imagination ; je choiſirai le

tems, le lieu, les objets les plus favorables à l'impreſſion que je veux faire: j'appellerai, pour ainſi dire, toute la Nature à témoin de nos entretiens; j'atteſterai l'Etre éternel, dont elle eſt l'ouvrage, de la vérité de mes diſcours, je le prendrai pour juge entre Emile & moi; je marquerai la place où nous ſommes, les rochers, les bois, les montagnes qui nous entourent, pour monumens de ſes engagemens & des miens; je mettrai dans mes yeux, dans mon accent, dans mon geſte, l'enthouſiaſme & l'ardeur que je lui veux inſpirer. Alors je lui parlerai & il m'écoutera, je m'attendrirai & il ſera ému. En me pénétrant de la ſainteté de mes devoirs, je lui rendrai les ſiens plus reſpectables; j'animerai la force du raiſonnement d'images & de figures; je ne ſerai point long & diffus en froides maximes, mais abondant en ſentimens qui débordent; ma raiſon ſera grave & ſentencieuſe, mais mon cœur n'aura jamais aſſez dit. C'eſt alors qu'en lui montrant tout ce que j'ai fait pour lui, je le lui montrerai comme fait pour moi-même: il verra dans ma tendre affection la raiſon de tous mes ſoins. Quelle ſurpriſe, quelle agitation je

vais lui donner en changeant tout-à-coup de langage ! au lieu de lui rétrécir l'ame en lui parlant toujours de son intérêt, c'est du mien seul que je lui parlerai désormais, & je le toucherai davantage; j'enflammerai son jeune cœur de tous les sentimens d'amitié, de générosité, de reconnoissance que j'ai déjà fait naître, & qui sont si doux à nourrir. Je le presserai contre mon sein, en versant sur lui des larmes d'attendrissement; je lui dirai : tu es mon bien, mon enfant, mon ouvrage, c'est de ton bonheur que j'attends le mien; si tu frustres mes espérances, tu me voles vingt ans de ma vie, & tu fais le malheur de mes vieux jours. C'est ainsi qu'on se fait écouter d'un jeune homme, & qu'on grave au fond de son cœur le souvenir de ce qu'on lui dit.

Jusqu'ici j'ai tâché de donner des exemples de la maniere dont un gouverneur doit instruire son disciple dans les occasions difficiles. J'ai tâché d'en faire autant dans celle-ci; mais après bien des essais j'y renonce, convaincu que la langue françoise est trop précieuse pour supporter jamais dans un livre la naïveté des premieres instructions sur certains sujets.

La langue françoise est, dit-on, la plus chaste des langues, je la crois, moi, la plus obscene; car il me semble que la chasteté d'une langue ne consiste pas à éviter avec soin les tours déshonnêtes, mais à ne les pas avoir. En effet, pour les éviter, il faut qu'on y pense; & il n'y a point de langue où il soit plus difficile de parler purement en tout sens que la Françoise. Le Lecteur, toujours plus habile à trouver des sens obscenes que l'Auteur à les écarter, se scandalise & s'effarouche de tout. Comment ce qui passe par des oreilles impures ne contracteroit-il pas leur souillure? Au contraire, un peuple de bonnes mœurs a des termes propres pour toutes choses; & ces termes sont toujours honnêtes, parce qu'ils sont toujours employés honnêtement. Il est impossible d'imaginer un langage plus modeste que celui de la Bible, précisément parce que tout y est dit avec naïveté. Pour rendre immodestes les mêmes choses, il suffit de les traduire en François. Ce que je dois dire à mon Emile n'aura rien que d'honnête & de chaste à son oreille; mais pour le trouver tel à la lecture, il faudroit avoir un cœur aussi pur que le sien.

Je penserois même que des réflexions sur la véritable pureté du discours & sur la fausse délicatesse du vice, pourroient tenir une place utile dans les entretiens de morale où ce sujet nous conduit; car en apprenant le langage de l'honnêteté, il doit apprendre aussi celui de la décence, & il faut bien qu'il sache pourquoi ces deux langages sont si différens. Quoi qu'il en soit, je soutiens qu'au lieu des vains préceptes dont on rebat avant le tems les oreilles de la Jeunesse, & dont elle se moque à l'âge où ils seroient de saison; si l'on attend, si l'on prépare le moment de se faire entendre; qu'alors on lui expose les loix de la Nature dans toute leur vérité; qu'on lui montre la sanction de ces mêmes loix dans les maux physiques & moraux qu'attire leur infraction sur les coupables; qu'en lui parlant de cet inconcevable mystere de la génération, l'on joigne à l'idée de l'attrait que l'Auteur de la Nature donne à cet acte, celle de l'attachement exclusif qui le rend délicieux, celle des devoirs de fidélité, de pudeur qui l'environnent, & qui redoublent son charme en remplissant son objet; qu'en lui peignant

le mariage, non-ſeulement comme la plus douce des ſociétés, mais comme le plus inviolable & le plus ſaint de tous les contrats, on lui diſe avec force toutes les raiſons qui rendent un nœud ſi ſacré reſpectable à tous les hommes, & qui couvre de haine & de malédictions quiconque oſe en ſouiller la pureté; qu'on lui faſſe un tableau frappant & vrai des horreurs de la débauche, de ſon ſtupide abrutiſſement, de la pente inſenſible par laquelle un premier déſordre conduit à tous, & traîne enfin celui qui s'y livre à ſa perte; ſi, dis-je, on lui montre avec évidence comment, au goût de la chaſteté, tiennent la ſanté, la force, le courage, les vertus, l'amour même, & tous les vrais biens de l'homme; je ſoutiens qu'alors on lui rendra cette même chaſteté déſirable & chere, & qu'on trouvera ſon eſprit docile aux moyens qu'on lui donnera pour la conſerver: car tant qu'on la conſerve, on la reſpecte; on ne la mépriſe qu'après l'avoir perdue.

Il n'eſt point vrai que le penchant au mal ſoit indomptable, & qu'on ne ſoit pas maître de le vaincre avant d'avoir pris l'habitude d'y ſuccomber.

Aurélius

Aurélius Victor dit que plusieurs hommes transportés d'amour, acheterent volontairement de leur vie une nuit de Cléopatre, & ce sacrifice n'est pas impossible à l'ivresse de la passion. Mais supposons que l'homme le plus furieux, & qui commande le moins à ses sens, vît l'appareil du supplice, sûr d'y périr dans les tourmens un quart-d'heure après; non-seulement cet homme, dès cet instant, deviendroit supérieur aux tentations, il lui en coûteroit même peu de leur résister : bientôt l'image affreuse dont elles seroient accompagnées le distrairoit d'elles ; & toujours rebutées, elles se lasseroient de revenir. C'est la seule tiédeur de notre volonté qui fait toute notre foiblesse, & l'on est toujours fort pour faire ce qu'on veut fortement : *Volenti nihil difficile.* Oh ! si nous détestions le vice autant que nous aimons la vie, nous nous abstiendrions aussi aisément d'un crime agréable que d'un poison mortel dans un mets délicieux !

Comment ne voit-on pas que si toutes les leçons qu'on donne sur ce point à un jeune homme sont sans succès, c'est qu'elles sont sans raison pour son âge, & qu'il importe à tout âge de re-

vêtir la raiſon des formes qui la faſſent aimer. Parlez-lui gravement quand il le faut ; mais que ce que vous lui dites ait toujours un attrait qui le force à vous écouter. Ne combattez pas ſes deſirs avec ſécchereſſe, n'étouffez pas ſon imagination, guidez-la de peur qu'elle n'engendre des monſtres. Parlez-lui de l'amour, des femmes, des plaiſirs ; faites qu'il trouve dans vos converſations un charme qui flatte ſon jeune cœur ; n'épargnez rien pour devenir ſon confident, ce n'eſt qu'à ce titre que vous ſerez vraiment ſon maître : alors ne craignez plus que vos entretiens l'ennuient ; il vous fera parler plus que vous ne voudrez.

Je ne doute pas un inſtant que, ſi ſur ces maximes j'ai ſçu prendre toutes les précautions néceſſaires, & tenir à mon Emile les diſcours convenables à la conjoncture où le progrès des ans l'a fait arriver, il ne vienne de lui-même au point où je veux le conduire, qu'il ne ſe mette avec empreſſement ſous ma ſauve-garde, & qu'il ne me diſe avec toute la chaleur de ſon âge, frappé des dangers dont il ſe voit environné : O mon ami, mon protecteur, mon maître ! reprenez l'autorité que vous

voulez déposer au moment qu'il m'importe le plus qu'elle vous reste; vous ne l'aviez jusqu'ici que par ma foiblesse, vous l'aurez maintenant par ma volonté, & elle m'en sera plus sacrée. Défendez-moi de tous les ennemis qui m'assiegent, & sur-tout de ceux que je porte avec moi, & qui me trahissent; veillez sur votre ouvrage, afin qu'il demeure digne de vous. Je veux obéir à vos loix, je le veux toujours, c'est ma volonté constante; si jamais je vous désobéis, ce sera malgré moi; rendez-moi libre en me protégeant contre mes passions qui me font violence; empêchez-moi d'être leur esclave, & forcez-moi d'être mon propre maître en n'obéissant point à mes sens, mais à ma raison.

Quand vous aurez amené votre Eleve à ce point, (& s'il n'y vient pas, ce sera votre faute;) gardez-vous de le prendre trop vîte au mot, de peur que si jamais votre empire lui paroît trop rude, il ne se croie en droit de s'y soustraire en vous accusant de l'avoir surpris. C'est en ce moment que la réserve & la gravité sont à leur place; & ce ton lui en imposera d'autant plus,

que ce ſera la premiere fois qu'il vous l'aura vu prendre.

Vous lui direz donc : jeune homme, vous prenez légérement des engagemens pénibles : il faudroit les connoître pour être en droit de les former ; vous ne ſavez pas avec quelle fureur les ſens entraînent vos pareils dans le gouffre des vices ſous l'attrait du plaiſir. Vous n'avez point une ame abjecte, je le ſais bien ; vous ne violerez jamais votre foi, mais combien de fois, peut-être, vous vous repentirez de l'avoir donnée ! Combien de fois vous maudirez celui qui vous aime, quand, pour vous dérober aux maux qui vous menacent, il ſe verra forcé de vous déchirer le cœur ! Tel qu'Ulyſſe, ému du chant des Sirenes, crioit à ſes conducteurs de le déchaîner ; ſéduit par l'attrait des plaiſirs vous voudrez briſer les liens qui vous gênent, vous m'importunerez de vos plaintes ; vous me reprocherez ma tyrannie quand je ſerai le plus tendrement occupé de vous ; en ne ſongeant qu'à vous rendre heureux je m'attirerai votre haine. O mon Emile ! je ne ſupporterai jamais la douleur de t'être odieux ; ton bonheur même eſt trop cher à ce prix. Bon jeune

homme, ne voyez-vous pas qu'en vous obligeant à m'obéir, vous m'obligez à vous conduire, à m'oublier pour me dévouer à vous, à n'écouter ni vos plaintes, ni vos murmures, à combattre inceſſamment vos deſirs & les miens ? Vous m'impoſez un joug plus dur que le vôtre. Avant de nous en charger tous deux, conſultons nos forces ; prenez du tems, donnez-m'en pour y penſer, & ſachez que le plus lent à promettre eſt toujours le plus fidele à tenir.

Sachez auſſi vous-même que plus vous vous rendez difficile ſur l'engagement, & plus vous en facilitez l'exécution. Il importe que le jeune homme ſente qu'il promet beaucoup, & que vous promettez encore plus. Quand le moment ſera venu, & qu'il aura, pour ainſi dire, ſigné le contrat, changez alors de langage, mettez autant de douceur dans votre empire que vous avez annoncé de ſévérité. Vous lui direz : mon jeune ami, l'expérience vous manque, mais j'ai fait en ſorte que la raiſon ne vous manquât pas. Vous êtes en état de voir par-tout les motifs de ma conduite ; il ne faut pour cela qu'attendre que vous ſoyez de ſang-froid.

Commencez toujours par obéir, & puis demandez-moi compte de mes ordres, je ferai prêt à vous en rendre raison sitôt que vous serez en état de m'entendre, & je ne craindrai jamais de vous prendre pour juge entre vous & moi. Vous promettez d'être docile, & moi je promets de n'user de cette docilité que pour vous rendre le plus heureux des hommes. J'ai pour garant de ma promesse le sort dont vous avez joui jusqu'ici. Trouvez quelqu'un de votre âge qui ait passé une vie aussi douce que la vôtre, & je ne vous promets plus rien.

Après l'établissement de mon autorité, mon premier soin sera d'écarter la nécessité d'en faire usage. Je n'épargnerai rien pour m'établir de plus en plus dans sa confiance, pour me rendre de plus en plus le confident de son cœur & l'arbitre de ses plaisirs. Loin de combattre les penchans de son âge, je les consulterai pour en être le maître; j'entrerai dans ses vues pour les diriger, je ne lui chercherai point, aux dépens du présent, un bonheur éloigné. Je ne veux point qu'il soit heureux une fois, mais toujours, s'il est possible.

Ceux qui veulent conduire ſagement la Jeuneſſe pour la garantir des pieges des ſens, lui font horreur de l'amour, & lui feroient volontiers un crime d'y ſonger à ſon âge, comme ſi l'amour étoit fait pour les vieillards. Toutes ces leçons trompeuſes que le cœur dément ne perſuadent point. Le jeune homme conduit par un inſtinct plus ſûr, rit en ſecret des triſtes maximes auxquelles il feint d'acquieſcer, & n'attend que le moment de les rendre vaines. Tout cela eſt contre la Nature. En ſuivant une route oppoſée, j'arriverai plus ſurement au même but. Je ne craindrai point de flatter en lui le doux ſentiment dont il eſt avide; je le lui peindrai comme le ſuprême bonheur de la vie, parce qu'il l'eſt en effet; en le lui peignant je veux qu'il s'y livre. En lui faiſant ſentir quel charme ajoute à l'attrait des ſens l'union des cœurs, je le dégoûterai du libertinage, & je le rendrai ſage en le rendant amoureux.

Qu'il faut être borné pour ne voir dans les deſirs naiſſans d'un jeune homme qu'un obſtacle aux leçons de la raiſon! Moi, j'y vois le vrai moyen de le rendre docile à ces mêmes le-

çons. On n'a de prise sur les passions, que par les passions ; c'est par leur empire qu'il faut combattre leur tyrannie, & c'est toujours de la Nature elle-même qu'il faut tirer les instrumens propres à la régler.

Emile n'est pas fait pour rester toujours solitaire ; membre de la société, il en doit remplir les devoirs. Fait pour vivre avec les hommes, il doit les connoître. Il connoît l'homme en général ; il lui reste à connoître les individus. Il sait ce qu'on fait dans le monde ; il lui reste à voir comment on y vit. Il est tems de lui montrer l'extérieur de cette grande scene dont il connoît déjà tous les jeux cachés. Il n'y portera plus l'admiration stupide d'un jeune étourdi, mais le discernement d'un esprit droit & juste. Ses passions pourront l'abuser, sans doute ; quand est-ce qu'elles n'abusent pas ceux qui s'y livrent ? Mais au moins il ne sera point trompé par celles des autres. S'il les voit, il les verra de l'œil du sage, sans être entraîné par leurs exemples, ni séduit par leurs préjugés.

Comme il y a un âge propre à l'étude des sciences, il y en a un pour bien saisir l'usage du monde. Quicon-

que apprend cet usage trop jeune, le suit toute sa vie, sans choix, sans réflexion, & quoiqu'avec suffisance, sans jamais bien savoir ce qu'il fait. Mais celui qui l'apprend, & qui en voit les raisons, le suit avec plus de discernement, & par conséquent avec plus de justesse & de grace. Donnez-moi un enfant de douze ans qui ne sache rien du tout, à quinze ans je dois vous le rendre aussi savant que celui que vous avez instruit dès le premier âge, avec la différence que le savoir du vôtre ne sera que dans sa mémoire, & que celui du mien sera dans son jugement. De même, introduisez un jeune homme de vingt ans dans le monde; bien conduit, il sera dans un an plus aimable & plus judicieusement poli, que celui qu'on y aura nourri dès son enfance; car le premier étant capable de sentir les raisons de tous les procédés relatifs à l'âge, à l'état, au sexe qui constituent cet usage, les peut réduire en principes, & les étendre aux cas non prévus; au lieu que l'autre n'ayant que sa routine pour toute regle, est embarrassé sitôt qu'on l'en sort.

Les jeunes demoiselles françoises sont toutes élevées dans des Couvens jus-

qu'à ce qu'on les marie. S'apperçoit-on qu'elles aient peine alors à prendre ces manieres qui leur sont si nouvelles, & accusera-t-on les femmes de Paris d'avoir l'air gauche & embarrassé, d'ignorer l'usage du monde, pour n'y avoir pas été mises dès leur enfance? Ce préjugé vient des gens du monde eux-mêmes, qui, ne connoissant rien de plus important que cette petite science, s'imaginent faussement qu'on ne peut s'y prendre de trop bonne heure pour l'acquérir.

Il est vrai qu'il ne faut pas non plus trop attendre. Quiconque a passé toute sa jeunesse loin du grand monde, y porte le reste de sa vie un air embarrassé, contraint, un propos toujours hors de propos, des manieres lourdes & mal-adroites, dont l'habitude d'y vivre ne le défait plus, & qui n'acquierent qu'un nouveau ridicule, par l'effort de s'en délivrer. Chaque sorte d'instruction a son tems propre qu'il faut connoître, & ses dangers qu'il faut éviter. C'est sur-tout pour celle-ci qu'ils se réunissent, mais je n'y expose pas non plus mon Eleve sans précautions pour l'en garantir.

Quand ma méthode remplit d'un

même objet toutes les vues ; & qu'en parant un inconvénient elle en prévient un autre, je juge alors qu'elle est bonne, & que je suis dans le vrai. C'est ce que je crois voir dans l'expédient qu'elle me suggere ici. Si je veux être austere & sec avec mon disciple, je perdrai sa confiance, & bientôt il se cachera de moi. Si je veux être complaisant, facile, ou fermer les yeux, de quoi lui sert d'être sous ma garde ? Je ne fais qu'autoriser son désordre, & soulager sa conscience aux dépens de la mienne. Si je l'introduis dans le monde avec le seul projet de l'instruire, il s'instruira plus que je ne veux. Si je l'en tiens éloigné jusqu'à la fin, qu'aura-t-il appris de moi ? Tout, peut-être, hors l'art le plus nécessaire à l'homme & au citoyen, qui est de savoir vivre avec ses semblables. Si je donne à ses soins une utilité trop éloignée, elle sera pour lui comme nulle ; il ne fait cas que du présent ; si je me contente de lui fournir des amusemens, quel bien lui fais-je ? Il s'amollit & ne s'instruit point.

Rien de tout cela. Mon expédient seul pourvoit à tout. Ton cœur, dis-je au jeune homme, a besoin d'une com-

pagne : allons chercher celle qui te convient ; nous ne la trouverons pas aiſément, peut-être ; le vrai mérite eſt toujours rare ; mais ne nous preſſons, ni ne nous rebutons point. Sans doute il en eſt une, & nous la trouverons à la fin, ou du moins celle qui en approche le plus. Avec un projet ſi flatteur pour lui je l'introduis dans le monde ; qu'ai-je beſoin d'en dire davantage ? Ne voyez-vous pas que j'ai tout fait ?

En lui peignant la maîtreſſe que je lui deſtine, imaginez ſi je ſaurai m'en faire écouter ; ſi je ſaurai lui rendre agréables & cheres les qualités qu'il doit aimer ; ſi je ſaurai diſpoſer tous ſes ſentimens à ce qu'il doit rechercher ou fuir ? Il faut que je ſois le plus mal-adroit des hommes, ſi je ne le rends d'avance paſſionné ſans ſavoir de qui. Il n'importe que l'objet que je lui peindrai ſoit imaginaire, il ſuffit qu'il le dégoûte de ceux qui pourroient le tenter ; il ſuffit qu'il trouve par-tout des comparaiſons qui lui faſſent préférer ſa chimere aux objets réels qui le frapperont, & qu'eſt-ce que le véritable amour lui-même, ſi ce n'eſt chimere, menſonge, illuſion ? On aime

bien plus l'image qu'on ſe fait, que l'objet auquel on l'applique. Si l'on voyoit ce qu'on aime exactement tel qu'il eſt, il n'y auroit plus d'amour ſur la terre. Quand on ceſſe d'aimer, la perſonne qu'on aimoit reſte la même qu'auparavant, mais on ne la voit plus la même. Le voile du preſtige tombe & l'amour s'évanouit. Or, en fourniſſant l'objet imaginaire, je ſuis le maître des comparaiſons, & j'empêche aiſément l'illuſion des objets réels.

Je ne veux pas pour cela qu'on trompe un jeune homme en lui peignant un modele de perfection qui ne puiſſe exiſter; mais je choiſirai tellement les défauts de ſa maîtreſſe, qu'ils lui conviennent, qu'ils lui plaiſent, & qu'ils ſervent à corriger les ſiens. Je ne veux pas non plus qu'on lui mente, en affirmant fauſſement que l'objet qu'on lui peint exiſte; mais s'il ſe complaît à l'image, il lui ſouhaitera bientôt un original. Du ſouhait à la ſuppoſition, le trajet eſt facile; c'eſt l'affaire de quelques deſcriptions adroites, qui, ſous des traits plus ſenſibles, donneront à cet objet imaginaire un plus grand air de vérité. Je voudrois aller juſqu'à la nommer: je dirois en

riant, appellons *Sophie* votre future maitreſſe : *Sophie* eſt un nom de bon augure ; ſi celle que vous choiſirez ne le porte pas, elle ſera digne au moins de le porter ; nous pouvons lui en faire honneur d'avance. Après tous ces détails, ſi, ſans affirmer, ſans nier, on s'échappe par des défaites, ſes ſoupçons ſe changeront en certitude ; il croira qu'on lui fait myſtere de l'épouſe qu'on lui deſtine, & qu'il la verra quand il ſera tems. S'il en eſt une fois là, & qu'on ait bien choiſi les traits qu'il faut lui montrer, tout le reſte eſt facile ; on peut l'expoſer dans le monde preſque ſans riſque ; défendez-le ſeulement de ſes ſens, ſon cœur eſt en ſureté.

Mais, ſoit qu'il perſonnifie ou non le modele que j'aurai ſçu lui rendre aimable ; ce modele, s'il eſt bien fait, ne l'attachera pas moins à tout ce qui lui reſſemble, & ne lui donnera pas moins d'éloignement pour tout ce qui ne lui reſſemble pas, que s'il avoit un objet réel. Quel avantage pour préſerver ſon cœur des dangers auxquels ſa perſonne doit être expoſée, pour réprimer ſes ſens par ſon imagination, pour l'arracher ſur-tout à ces donneu-

ses d'éducation, qui la font payer si cher & ne forment un jeune homme à la politesse qu'en lui ôtant toute honnêteté ! Sophie est si modeste ! De quel œil verra-t-il leurs avances ? Sophie a tant de simplicité ! Comment aimera-t-il leurs airs ? Il y a trop loin de ses idées à ses observations, pour que celles-ci lui soient jamais dangereuses.

Tous ceux qui parlent du gouvernement des enfans, suivent les mêmes préjugés & les mêmes maximes, parce qu'ils observent mal & réfléchissent plus mal encore. Ce n'est ni par le tempérament, ni par les sens que commence l'égarement de la Jeunesse, c'est par l'opinion. S'il étoit ici question des garçons qu'on éleve dans les Colleges, & des filles qu'on éleve dans les Couvens, je ferois voir que cela est vrai, même à leur égard; car les premieres leçons que prennent les uns & les autres, les seules qui fructifient, sont celles du vice, & ce n'est pas la Nature qui les corrompt, c'est l'exemple; mais abandonnons les pensionnaires des Colleges & des Couvens à leurs mauvaises mœurs, elles seront toujours sans remede. Je ne parle que de

l'éducation domestique. Prenez un jeune homme élevé sagement dans la maison de son pere en province, & l'examinez au moment qu'il arrive à Paris, ou qu'il entre dans le monde; vous le trouverez pensant bien sur les choses honnêtes, & ayant la volonté même aussi saine que la raison. Vous lui trouverez du mépris pour le vice, & de l'horreur pour la débauche. Au nom seul d'une prostituée, vous verrez dans ses yeux le scandale de l'innocence. Je soutiens qu'il n'y en a pas un qui pût se résoudre à entrer seul dans les tristes demeures de ces malheureuses, quand même il en sauroit l'usage, & qu'il en sentiroit le besoin.

A six mois de-là, considérez de nouveau le même jeune homme; vous ne le reconnoîtrez plus. Des propos libres, des maximes du haut ton, des airs dégagés le feroient prendre pour un autre homme, si ses plaisanteries sur sa premiere simplicité, sa honte, quand on la lui rappelle, ne montroient qu'il est le même & qu'il en rougit. O combien il s'est formé dans peu de tems! D'où vient un changement si grand & si brusque? Du progrès du tempérament? Son tempérament n'eût-

il pas fait le même progrès dans la maison paternelle, & surement il n'y eût pris ni ce ton, ni ces maximes. Des premiers plaisirs des sens? Tout au contraire. Quand on commence à s'y livrer, on est craintif, inquiet, on fuit le grand jour & le bruit. Les premieres voluptés sont toujours mystérieuses; la pudeur les assaisonne & les cache: la premiere maîtresse ne rend pas effronté, mais timide. Tout absorbé dans un état si nouveau pour lui, le jeune homme se recueille pour le goûter, & tremble toujours de le perdre. S'il est bruyant, il n'est ni voluptueux ni tendre; tant qu'il se vante, il n'a pas joui.

D'autres manieres de penser ont produit seules ces différences. Son cœur est encore le même; mais ses opinions ont changé. Ses sentimens, plus lents à s'altérer, s'altéreront enfin par elles, & c'est alors seulement qu'il sera véritablement corrompu. A peine est-il entré dans le monde qu'il y prend une seconde éducation toute opposée à la premiere, par laquelle il apprend à mépriser ce qu'il estimoit, & à estimer ce qu'il méprisoit: on lui fait regarder les leçons de ses parens & de ses maî-

tres, comme un jargon pédantefque, & les devoirs qu'ils lui ont prêchés, comme une morale puérile qu'on doit dédaigner étant grand. Il fe croit obligé par honneur à changer de conduite; il devient entreprenant fans defirs & fat par mauvaife honte. Il raille les bonnes mœurs avant d'avoir pris du goût pour les mauvaifes, & fe pique de débauche fans favoir être débauché. Je n'oublierai jamais l'aveu d'un jeune Officier aux Gardes-Suiffes qui s'ennuyoit beaucoup des plaifirs bruyans de fes camarades, & n'ofoit s'y refufer de peur d'être moqué d'eux. " Je „ m'exerce à cela, difoit-il, comme „ à prendre du tabac malgré ma ré„ pugnance; le goût viendra par l'ha„ bitude; il ne faut pas toujours être „ enfant „.

Ainfi donc c'eft bien moins de la fenfualité, que de la vanité qu'il faut préferver un jeune homme entrant dans le monde; il cede plus aux penchans d'autrui qu'aux fiens, & l'amour-propre fait plus de libertins que l'amour.

Cela pofé, je demande s'il en eft un fur la terre entiere mieux armé que le mien, contre tout ce qui peut attaquer fes mœurs, fes fentimens, fes prin-

cipes? s'il en eſt un plus en état de réſiſter au torrent? Car, contre quelle ſéduction n'eſt-il pas en défenſe? Si ſes deſirs l'entraînent vers le ſexe, il n'y trouve point ce qu'il cherche, & ſon cœur préoccupé le retient. Si ſes ſens l'agitent & le preſſent, où trouvera-t-il à les contenter? L'horreur de l'adultere & de la débauche l'éloigne également des filles publiques & des femmes mariées, & c'eſt toujours par l'un de ces deux états que commencent les déſordres de la Jeuneſſe. Une fille à marier peut être coquette : mais elle ne ſera pas effrontée, elle n'ira pas ſe jetter à la tête d'un jeune homme qui peut l'épouſer s'il la croit ſage; d'ailleurs, elle aura quelqu'un pour la ſurveiller. Emile de ſon côté ne ſera pas tout-à-fait livré à lui-même; tous deux auront, au moins, pour gardes, la crainte & la honte, inſéparables des premiers deſirs; ils ne paſſeront point tout d'un coup aux dernieres familiarités, & n'auront pas le tems d'y venir par degrés ſans obſtacles. Pour s'y prendre autrement, il faut qu'il ait déjà pris leçon de ſes camarades, qu'il ait appris d'eux à ſe moquer de ſa retenue, à devenir inſolent à leur imita-

tion. Mais quel homme au monde eſt moins imitateur qu'Emile? Quel homme ſe mene moins par le ton plaiſant, que celui qui n'a point de préjugés & ne ſait rien donner à ceux des autres? J'ai travaillé vingt ans à l'armer contre les moqueurs, il leur faudra plus d'un jour pour en faire leur dupe; car le ridicule n'eſt à ſes yeux que la raiſon des ſots, & rien ne rend plus inſenſible à la raillerie, que d'être au-deſſus de l'opinion. Au lieu de plaiſanteries, il lui faut des raiſons, & tant qu'il en ſera là, je n'ai pas peur que de jeunes foux me l'enlevent; j'ai pour moi la conſcience & la vérité. S'il faut que le préjugé s'y mêle, un attachement de vingt ans eſt auſſi quelque choſe: on ne lui fera jamais croire que je l'aye ennuyé de vaines leçons; &, dans un cœur droit & ſenſible, la voix d'un ami fidele & vrai ſaura bien effacer les cris de vingt ſéducteurs. Comme il n'eſt alors queſtion que de lui montrer qu'ils le trompent & qu'en feignant de le traiter en homme, ils le traitent réellement en enfant; j'affecterai d'être toujours ſimple mais grave & clair dans mes raiſonnemens, afin qu'il ſente que c'eſt moi qui le traite en homme. Je

ui dirai : " vous voyez que votre seul
, intérêt, qui est le mien, dicte mes
, discours, je n'en peux avoir aucun
, autre ; mais pourquoi ces jeunes gens
, veulent-ils vous persuader ? C'est
, qu'ils veulent vous séduire ; ils ne
, vous aiment point, ils ne prennent
, aucun intérêt à vous ; ils ont pour
, tout motif, un dépit secret de voir que
, vous valez mieux qu'eux ; ils veulent
, vous rabaisser à leur petite mesure,
, & ne vous reprochent de vous laisser
, gouverner, qu'afin de vous gouver-
, ner eux-mêmes. Pouvez-vous croire
, qu'il y eût à gagner pour vous dans
, ce changement ? Leur sagesse est-elle
, donc si supérieure, & leur attache-
, ment d'un jour est-il plus fort que le
mien ? Pour donner quelque poids à
leur raillerie, il faudroit en pouvoir
, donner à leur autorité, & quelle ex-
périence ont-ils pour élever leurs
maximes au-dessus des nôtres ? ils
n'ont fait qu'imiter d'autres étour-
dis, comme ils veulent être imités à
leur tour. Pour se mettre au-dessus
des prétendus préjugés de leurs pe-
res, ils s'asservissent à ceux de leurs
camarades ; je ne vois point ce qu'ils
gagnent à cela, mais je vois qu'ils y

„ perdent ſurement deux grands avan-
„ tages ; celui de l'affection paternelle,
„ dont les conſeils ſont tendres & ſin-
„ ceres, & celui de l'expérience qui
„ fait juger de ce qu'on connoit ; car
„ les peres ont été enfans, & les en-
„ fans n'ont pas été peres.
„ Mais les croyez-vous ſinceres au
„ moins dans leurs folles maximes ?
„ Pas même cela, cher Emile ; ils ſe
„ trompent pour vous tromper, ils ne
„ ſont point d'accord avec eux-mêmes.
„ Leur cœur les dément ſans ceſſe, &
„ ſouvent leur bouche les contredit.
„ Tel d'entre eux tourne en dériſion
„ tout ce qui eſt honnête, qui ſeroit
„ au déſeſpoir que ſa femme penſât
„ comme lui. Tel autre pouſſera cette
„ indifférence de mœurs, juſqu'à celles
„ de la femme qu'il n'a point encore,
„ ou pour comble d'infamie, à celles
„ de la femme qu'il a déjà ; mais allez
„ plus loin, parlez-lui de ſa mere, &
„ voyez s'il paſſera volontiers pour
„ être un enfant d'adultere & le fils
„ d'une femme de mauvaiſe vie, pour
„ prendre à faux le nom d'une famille,
„ pour en voler le patrimoine à l'hé-
„ ritier naturel ; enfin s'il ſe laiſſera
„ patiemment traiter de bâtard ! Qui

„ d'entre eux voudra qu'on rende à sa „ fille le déshonneur dont il couvre „ celle d'autrui ? il n'y en a pas un qui „ n'attentât même à votre vie, si vous „ adoptiez avec lui, dans la pratique, „ tous les principes qu'il s'efforce de „ vous donner. C'est ainsi qu'ils décè- „ lent enfin leur inconséquence, & „ qu'on sent qu'aucun d'eux ne croit „ ce qu'il dit. Voilà des raisons, cher „ Emile, pesez les leurs, s'ils en ont, & „ comparez. Si je voulois user comme „ eux de mépris & de raillerie, vous „ les verriez prêter le flanc au ridi- „ cule, autant, peut-être, & plus que „ moi. Mais je n'ai pas peur d'un exa- „ men sérieux. Le triomphe des mo- „ queurs est de courte durée ; la vé- „ rité demeure & leur rire insensé s'é- „ vanouit „.

Vous n'imaginez pas comment à vingt ans Emile peut être docile ? Que nous pensons différemment ! Moi je ne conçois pas comment il a pu l'être à dix ; car quelle prise avois-je sur lui à cet âge ? Il m'a fallu quinze ans de soins pour me ménager cette prise. Je ne l'élevois pas alors, je le préparois pour être élevé ; il l'est maintenant assez pour être docile, il reconnoît la voix

de l'amitié, & il sait obéir à la raison. Je lui laisse, il est vrai, l'apparence de l'indépendance; mais jamais il ne me fut mieux assujetti, car il l'est parce qu'il veut l'être. Tant que je n'ai pu me rendre maître de sa volonté, je me suis demeuré de sa personne; je ne le quittois pas d'un pas. Maintenant je le laisse quelquefois à lui-même, parce que je le gouverne toujours. En le quittant je l'embrasse, & je lui dis d'un air assuré: Emile, je te confie à mon ami, je te livre à son coeur honnête, c'est lui qui me répondra de toi.

Ce n'est pas l'affaire d'un moment de corrompre des affections saines qui n'ont reçu nulle altération précédente, & d'effacer des principes dérivés immédiatement des premieres lumieres de la raison. Si quelque changement s'y fait durant mon absence, elle ne sera jamais assez longue, il ne saura jamais assez bien se cacher de moi, pour que je n'apperçoive pas le danger avant le mal, & que je ne sois pas à tems d'y porter remede. Comme on ne se déprave pas tout d'un coup, on n'apprend pas tout d'un coup à dissimuler; & si jamais homme est mal-adroit en

en cet art, c'eſt Emile, qui n'eut de ſa vie une ſeule occaſion d'en uſer.

Par ces ſoins, & d'autres ſemblables, je le crois ſi bien garanti des objets étrangers & des maximes vulgaires, que j'aimerois mieux le voir au milieu de la plus mauvaiſe ſociété de Paris, que ſeul dans ſa chambre ou dans un parc, livré à toute l'inquiétude de ſon âge. On a beau faire, de tous les ennemis qui peuvent attaquer un jeune homme, le plus dangereux & le ſeul qu'on ne peut écarter, c'eſt lui-même : cet ennemi, pourtant, n'eſt dangereux que par notre faute ; car, comme je l'ai dit mille fois, c'eſt par la ſeule imagination que s'éveillent les ſens. Leur beſoin proprement n'eſt point un beſoin phyſique ; il n'eſt pas vrai que ce ſoit un vrai beſoin. Si jamais objet laſoif n'eût frappé nos yeux, ſi jamais idée déshonnête ne fût entrée dans notre eſprit, jamais, peut-être, ce prétendu beſoin ne ſe fût fait ſentir à nous, & nous ſerions demeurés chaſtes ſans tentations, ſans efforts & ſans mérite. On ne ſait pas quelles fermentations ſourdes certaines ſituations & certains ſpectacles excitent dans le ſang de la Jeuneſſe, ſans qu'elle ſache dé-

mêler elle-même la cause de cette premiere inquiétude, qui n'est pas facile à calmer, & qui ne tarde pas à renaître. Pour moi, plus je réfléchis à cette importante crise & à ses causes prochaines ou éloignées, plus je me persuade qu'un solitaire élevé dans un désert sans livres, sans instructions & sans femmes, y mourroit vierge à quelque âge qu'il fût parvenu.

Mais il n'est pas ici question d'un sauvage de cette espece. En élevant un homme parmi ses semblables, & pour la société, il est impossible, il n'est pas même à propos de le nourrir toujours dans cette salutaire ignorance; & ce qu'il y a de pis pour la sagesse, est d'être savant à demi. Le souvenir des objets qui nous ont frappé, les idées que nous avons acquises, nous suivent dans la retraite, la peuplent, malgré nous, d'images plus séduisantes que les objets mêmes, & rendent la solitude aussi funeste à celui qui les y porte, qu'elle est utile à celui qui s'y maintient toujours seul.

Veillez donc avec soin sur le jeune homme, il pourra se garantir de tout le reste; mais c'est à vous de le garantir de lui. Ne le laissez seul ni jour

ı nuit ; couchez, tout au moins, ans sa chambre. Qu'il ne se mette au it qu'accablé de sommeil, & qu'il en orte à l'instant qu'il s'éveille. Défiez-ous de l'instinct si-tôt que vous ne vous bornez plus, il est bon tant qu'il agit eul, il est suspect dès qu'il se mêle ıux institutions des hommes ; il ne faut as le détruire, il faut le régler, & :ela, peut-être, est plus difficile que le l'anéantir. Il seroit très-dangereux ıu'il apprît à votre Eleve à donner le :hange à ses sens, & à suppléer aux ›ccasions de les satisfaire ; s'il connoît ıne fois ce dangereux supplément, il :st perdu. Dès-lors il aura toujours le :orps & le cœur énervés, il portera usqu'au tombeau les tristes effets de :ette habitude, la plus funeste à laquelle un jeune homme puisse être ıssujetti. Sans doute il vaudroit mieux :ncore.... Si les fureurs d'un tempérament ardent deviennent invincibles, mon cher Emile, je te plains ; mais je ne balancerai pas un moment, je ne souffrirai point que la fin de la Nature soit éludée. S'il faut qu'un tyran te subjugue, je te livre par préférence à celui dont je peux te délivrer ; quoi qu'il arrive, je t'ar-

racherai plus aiſément aux femmes qu'à toi.

Jusqu'à vingt ans le corps croît, il a beſoin de toute ſa ſubſtance ; la continence eſt alors dans l'ordre de la Nature, & l'on n'y manque gueres qu'aux dépens de ſa conſtitution. Depuis vingt ans la continence eſt un devoir de morale ; elle importe pour apprendre à régner ſur ſoi-même, à reſter le maître de ſes appétits, mais les devoirs moraux ont leurs modifications, leurs exceptions, leurs regles. Quand la foibleſſe humaine rend une alternative inévitable, de deux maux préférons le moindre ; en tout état de cauſe il vaut mieux commettre une faute que de contracter un vice.

Souvenez-vous que ce n'eſt plus de mon Eleve que je parle ici, c'eſt du vôtre. Ses paſſions que vous avez laiſſé fermenter vous ſubjuguent ; cédez-leur donc ouvertement, & ſans lui déguiſer ſa victoire. Si vous ſavez la lui montrer dans ſon jour, il en ſera moins fier que honteux, & vous vous ménagerez le droit de le guider durant ſon égarement, pour lui faire, au moins, éviter les précipices. Il importe que le diſciple ne faſſe rien que le maître ne

le fache & ne le veuille, pas même ce qui eſt mal; & il vaut cent fois mieux que le gouverneur approuve une faute & ſe trompe, que s'il étoit trompé par ſon Eleve, & que la faute ſe fìt ſans qu'il en ſût rien. Qui croit devoir fermer les yeux ſur quelque choſe, ſe voit bientôt forcé de les fermer ſur tout; le premier abus toléré en amene un autre, & cette chaîne ne finit plus qu'au renverſement de tout ordre & au mépris de toute loi.

Une autre erreur que j'ai déjà combattue, mais qui ne ſortira jamais des petits eſprits, c'eſt d'affecter toujours la dignité magiſtrale, & de vouloir paſſer pour un homme parfait dans l'eſprit de ſon diſciple. Cette méthode eſt à contre-ſens. Comment ne voient-ils pas qu'en voulant affermir leur autorité ils la détruiſent, que pour faire écouter ce qu'on dit il faut ſe mettre à la place de ceux à qui l'on s'adreſſe; & qu'il faut être homme pour ſavoir parler au cœur humain? Tous ces gens parfaits ne touchent ni ne perſuadent; on ſe dit toujours qu'il leur eſt bien aiſé de combattre des paſſions qu'ils ne ſentent pas. Montrez vos foibleſſes à votre Eleve, ſi vous voulez

le guérir des siennes; qu'il voye en vous les mêmes combats qu'il éprouve; qu'il apprenne à se vaincre à votre exemple, & qu'il ne dise pas comme les autres: ces vieillards dépités de n'être plus jeunes, veulent traiter les jeunes gens en vieillards, & parce que tous leurs desirs sont éteints, ils nous font un crime des nôtres.

Montaigne dit qu'il demandoit un jour au Seigneur de Langey combien de fois, dans ses négociations d'Allemagne, il s'étoit enivré pour le service du Roi. Je demanderois volontiers au gouverneur de certain jeune homme combien de fois il est entré dans un mauvais lieu pour le service de son Eleve. Combien de fois? je me trompe. Si la premiere n'ôte à jamais au libertin le desir d'y rentrer, s'il n'en rapporte le repentir & la honte, s'il ne verse dans votre sein des torrens de larmes, quittez-le à l'instant; il n'est qu'un monstre, ou vous n'êtes qu'un imbécille; vous ne lui servirez jamais à rien. Mais laissons ces expédiens extrêmes aussi tristes que dangereux, & qui n'ont aucun rapport à notre éducation.

Que de précautions à prendre avec

un jeune homme bien né, avant que de l'expofer au fcandale des mœurs du fiecle! Ces précautions font pénibles, mais elles font indifpenfables : c'eft la négligence en ce point qui perd toute la jeuneffe ; c'eft par le défordre du premier âge que les hommes dégénerent, & qu'on les voit devenir ce qu'ils font aujourd'hui. Vils & lâches dans leurs vices mêmes, ils n'ont que de petites ames, parce que leurs corps ufés ont été corrompus de bonne heure ; à peine leur refte-t-il affez de vie pour fe mouvoir. Leurs fubtiles penfées marquent des efprits fans étoffe, ils ne favent rien fentir de grand & de noble; ils n'ont ni fimplicité ni vigueur. Abjects en toute chofe, & baffement méchans, ils ne font que vains, fripons, faux ; ils n'ont pas même affez de courage pour être d'illuftres fcélérats. Tels font les méprifables hommes que forme la crapule de la Jeuneffe ; s'il s'en trouvoit un feul qui fçût être tempérant & fobre, qui fçût, au milieu d'eux, préferver fon cœur, fon fang, fes mœurs de la contagion de l'exemple, à trente ans il écraferoit tous ces infectes, & devien-

droit leur maître avec moins de peine qu'il n'en eut à rester le sien.

Pour peu que la naissance ou la fortune eût fait pour Emile, il seroit cet homme s'il vouloit l'être : mais il les mépriseroit trop pour daigner les asservir. Voyons-le maintenant au milieu d'eux entrant dans le monde, non pour y primer, mais pour le connoître, & pour y trouver une compagne digne de lui.

Dans quelque rang qu'il puisse être né, dans quelque société qu'il commence à s'introduire, son début sera simple & sans éclat ; à Dieu ne plaise qu'il soit assez malheureux pour y briller : les qualités qui frappent au premier coup-d'œil ne sont pas les siennes, il ne les a ni ne les veut avoir. Il met trop peu de prix aux jugemens des hommes pour en mettre à leurs préjugés, & ne se soucie point qu'on l'estime avant de le connoître. Sa maniere de se présenter n'est ni modeste ni vaine, elle est naturelle & vraie ; il ne connoît ni gêne ni déguisement, & il est au milieu d'un cercle, ce qu'il est seul & sans témoin. Sera-t-il pour cela grossier, dédaigneux, sans attention pour personne ? Tout au con-

traire ; si seul il ne compte pas pour rien les autres hommes, pourquoi les compteroit-il pour rien, vivant avec eux ? Il ne les préfere point à lui dans ses manieres, parce qu'il ne les préfere pas à lui dans son cœur ; mais il ne leur montre pas, non plus, une indifférence qu'il est bien éloigné d'avoir : s'il n'a pas les formules de la politesse, il a les soins de l'humanité. Il n'aime à voir souffrir personne, il n'offrira pas sa place à un autre par simagrée, mais il la lui cédera volontiers par bonté, si, le voyant oublié, il juge que cet oubli le mortifie ; car, il en coûtera moins à mon jeune homme de rester debout volontairement, que de voir l'autre y rester par force.

Quoiqu'en général Emile n'estime pas les hommes, il ne leur montrera point de mépris, parce qu'il les plaint & s'attendrit sur eux. Ne pouvant leur donner le goût des biens réels, il leur laisse les biens de l'opinion dont ils se contentent, de peur que les leur ôtant à pure perte, il ne les rendit plus malheureux qu'auparavant. Il n'est donc point disputeur, ni contredisant ; il n'est pas, non plus, complaisant &

flatteur ; il dit son avis sans combattre celui de personne, parce qu'il aime la liberté par dessus toute chose, & que la franchise en est un des plus beaux droits.

Il parle peu parce qu'il ne se soucie gueres qu'on s'occupe de lui ; par la même raison, il ne dit que des choses utiles : autrement, qu'est-ce qui l'engageroit à parler ? Emile est trop instruit pour être jamais babillard. Le grand caquet vient nécessairement, ou de la prétention à l'esprit, dont je parlerai ci-après, ou du prix qu'on donne à des bagatelles, dont on croit sottement que les autres font autant de cas que nous. Celui qui connoît assez de choses, pour donner à toutes leur véritable prix, ne parle jamais trop ; car il sait apprécier aussi l'attention qu'on lui donne, & l'intérêt qu'on peut prendre à ses discours. Généralement les gens qui savent peu, parlent beaucoup, & les gens qui savent beaucoup, parlent peu : il est simple qu'un ignorant trouve important tout ce qu'il sait, & le dise à tout le monde. Mais un homme instruit n'ouvre pas aisément son répertoire : il auroit trop à dire, & il voit encore plus à dire après lui ; il se tait.

Loin de choquer les manieres des autres, Emile s'y conforme assez volontiers; non, pour paroître instruit des usages, ni pour affecter les airs d'un homme poli, mais au contraire, de peur qu'on ne le distingue, pour éviter d'être apperçu; & jamais il n'est plus à son aise, que quand on ne prend pas garde à lui.

Quoiqu'entrant dans le monde, il en ignore absolument les manieres: il n'est pas pour cela timide & craintif; s'il se dérobe, ce n'est point par embarras, c'est que pour bien voir il faut n'être pas vu: car ce qu'on pense de lui, ne l'inquiete gueres, & le ridicule ne lui fait pas la moindre peur. Cela fait qu'étant toujours tranquille & de sang-froid, il ne se trouble point par la mauvaise honte. Soit qu'on le regarde ou non, il fait toujours de son mieux ce qu'il fait; & toujours tout à lui pour bien observer les autres, il saisit leurs manieres avec une aisance que ne peuvent avoir les esclaves de l'opinion. On peut dire qu'il prend plutôt l'usage du monde, précisément parce qu'il en fait peu de cas.

Ne vous trompez pas, cependant, sur sa contenance, & n'allez pas la

comparer à celle de vos jeunes agréables. Il eſt ferme & non ſuffiſant; ſes manieres ſont libres & non dédaigneuſes : l'air inſolent n'appartient qu'aux eſclaves, l'indépendance n'a rien d'affecté. Je n'ai jamais vu d'homme ayant de la fierté dans l'ame en montrer dans ſon maintien : cette affectation eſt bien plus propre aux ames viles & vaines, qui ne peuvent en impoſer que par-là. Je lis dans un livre, qu'un étranger ſe préſentant un jour dans la ſalle du fameux Marcel, celui-ci lui demanda de quel pays il étoit. *Je ſuis Anglois*, répond l'étranger. *Vous Anglois?* réplique le danſeur; *vous ſeriez de cette Isle où les Citoyens ont part à l'adminiſtration publique, & ſont une portion de la puiſſance ſouveraine* (45),

(45) Comme s'il y avoit des Citoyens qui ne fuſſent pas membres de la Cité, & qui n'euſſent pas, comme tels, part à l'autorité ſouveraine! Mais les François ayant jugé à propos d'uſurper ce reſpectable nom de Citoyens, dû jadis aux membres des Cités Gauloiſes, en ont dénaturé l'idée, au point qu'on n'y conçoit plus rien. Un homme qui vient de m'écrire beaucoup de bêtiſes contre la nouvelle Héloïſe, a orné ſa ſignature du titre de *Citoyen de Paimbeuf*, & a cru me faire une excellente plaiſanterie.

Non, Monsieur, ce front baissé, ce regard timide, cette démarche incertaine ne m'annoncent que l'esclave titré d'un Electeur.

Je ne sais, si ce jugement montre une grande connoissance du vrai rapport qui est entre le caractere d'un homme & son extérieur. Pour moi qui n'ai pas l'honneur d'être maître à danser, j'aurois pensé tout le contraire. J'aurois dit: *cet Anglois n'est pas courtisan; je n'ai jamais ouï dire que les courtisans eussent le front baissé, & la démarche incertaine: un homme timide chez un danseur, pourroit bien ne l'être pas dans la Chambre des Communes.* Assurément ce M. Marcel-là doit prendre ses compatriotes pour autant de Romains!

Quand on aime on veut être aimé; Emile aime les hommes, il veut donc leur plaire. A plus forte raison, il veut plaire aux femmes. Son âge, ses mœurs, son projet, tout concourt à nourrir en lui ce desir. Je dis ses mœurs, car elles y font beaucoup; les hommes qui en ont, sont les vrais adorateurs des femmes. Ils n'ont pas, comme les autres, je ne sais quel jargon moqueur de galanterie, mais ils ont un empres-

sement plus vrai, plus tendre & qui part du cœur. Je connoîtrois près d'une jeune femme un homme qui a des mœurs & qui commande à la Nature, entre cent mille débauchés. Jugez de ce que doit être Emile avec un tempérament tout neuf, & tant de raisons d'y résister! Pour auprès d'elles, je crois qu'il sera quelquefois timide & embarrassé ; mais surement cet embarras ne leur déplaira pas, & les moins friponnes n'auront encore que trop souvent l'art d'en jouir & de l'augmenter. Au reste, son empressement changera sensiblement de forme selon les états. Il sera plus modeste & plus respectueux pour les femmes, plus vif & plus tendre auprès des filles à marier. Il ne perd point de vue l'objet de ses recherches, & c'est toujours à ce qui les lui rappelle, qu'il marque le plus d'attention.

Personne ne sera plus exact à tous les égards fondés sur l'ordre de la Nature, & même sur le bon ordre de la société, mais les premiers seront toujours préférés aux autres, & il respectera davantage un particulier plus vieux que lui qu'un Magistrat de son âge. Etant donc, pour l'ordinaire, un

des plus jeunes des sociétés où il se trouvera, il sera toujours un des plus modestes, non par la vanité de paroître humble, mais par un sentiment naturel & fondé sur la raison. Il n'aura point l'impertinent savoir-vivre d'un jeune fat, qui, pour amuser la compagnie, parle plus haut que les sages, & coupe la parole aux anciens : il n'autorisera point, pour sa part, la réponse d'un vieux Gentilhomme à Louis XV, qui lui demandoit lequel il préféroit de son siecle, ou de celui-ci. *Sire, j'ai passé ma jeunesse à respecter les vieillards, & il faut que je passe ma vieillesse à respecter les enfans.*

Ayant une ame tendre & sensible, mais n'appréciant rien sur le taux de l'opinion, quoiqu'il aime à plaire aux autres, il se souciera peu d'en être considéré. D'où il suit qu'il sera plus affectueux que poli, qu'il n'aura jamais d'airs ni de faste, & qu'il sera plus touché d'une caresse, que de mille éloges. Par les mêmes raisons, il ne négligera ni ses manieres, ni son maintien, il pourra même avoir quelque recherche dans sa parure, non pour paroître un homme de goût, mais pour

rendre sa figure plus agréable ; il n'aura point recours au cadre doré, & jamais l'enseigne de la richesse ne souillera son ajustement.

On voit que tout cela n'exige point de ma part un étalage de préceptes, & n'est qu'un effet de sa premiere éducation. On nous fait un grand mystere de l'usage du monde, comme si dans l'âge où l'on prend cet usage, on ne le prenoit pas naturellement, & comme si ce n'étoit pas dans un cœur honnête qu'il faut chercher ses premieres loix ? La véritable politesse consiste à marquer de la bienveillance aux hommes ; elle se montre sans peine quand on en a ; c'est pour celui qui n'en a pas, qu'on est forcé de réduire en art ses apparences.

Le plus malheureux effet de la politesse d'usage, est d'enseigner l'art de se passer des vertus qu'elle imite. Qu'on nous inspire dans l'éducation l'humanité & la bienfaisance, nous aurons la politesse, ou nous n'en aurons plus besoin.

Si nous n'avons pas celle qui s'annonce par les graces, nous aurons celle qui annonce l'honnête homme & le citoyen ; nous n'aurons pas besoin de recourir à la fausseté.

Au lieu d'être artificieux pour plaire, il suffira d'être bon ; au lieu d'être faux pour flatter les foiblesses des autres, il suffira d'être indulgent.

Ceux avec qui l'on aura de tels procédés, n'en seront ni enorgueillis, ni corrompus ; ils n'en seront que reconnoissans, & en deviendront meilleurs (46).

Il me semble que si quelque éducation doit produire l'espece de politesse qu'exige ici M. Duclos, c'est celle dont j'ai tracé le plan jusqu'ici.

Je conviens pourtant qu'avec des maximes si différentes, Emile ne sera point comme tout le monde, & Dieu le préserve de l'être jamais; mais en ce qu'il sera différent des autres, il ne sera ni fâcheux, ni ridicule; la différence sera sensible sans être incommode. Emile sera, si l'on veut, un aimable étranger. D'abord on lui pardonnera ses singularités, en disant : *il se formera.* Dans la suite on sera tout accoutumé à ses manieres, & voyant qu'il n'en change pas, on les lui par-

(46) Considérations sur les mœurs de ce siecle, par M. Duclos, P. 65.

donnera encore, en disant : *il est fait ainsi.*

Il ne sera point fêté comme un homme aimable, mais on l'aimera sans savoir pourquoi ; personne ne vantera son esprit, mais on le prendra volontiers pour juge entre les gens d'esprit; le sien sera net & borné, il aura le sens droit, & le jugement sain. Ne courant jamais après les idées neuves, il ne sauroit se piquer d'esprit. Je lui ai fait sentir que toutes les idées salutaires & vraiment utiles aux hommes ont été les premieres connues, qu'elles font de tout tems les seuls vrais liens de la société, & qu'il ne reste aux esprits transcendans qu'à se distinguer par des idées pernicieuses & funestes au genre humain. Cette maniere de se faire admirer ne le touche gueres : il sait où il doit trouver le bonheur de sa vie, & en quoi il peut contribuer au bonheur d'autrui. La sphere de ses connoissances ne s'étend pas plus loin que ce qui est profitable. Sa route est étroite & bien marquée ; n'étant point tenté d'en sortir, il reste confondu avec ceux qui la suivent, il ne veut ni s'égarer, ni briller. Emile est un homme de bon sens, & ne veut pa être autre

chofe: on aura beau vouloir l'injurier par ce titre, il s'en tiendra toujours honoré.

Quoique le defir de plaire ne le laiffe plus abfolument indifférent fur l'opinion d'autrui, il ne prendra de cette opinion que ce qui fe rapporte immédiatement à fa perfonne, fans fe foucier des appréciations arbitraires, qui n'ont de loi que la mode ou les préjugés. Il aura l'orgueil de vouloir bien faire tout ce qu'il fait, même de le vouloir faire mieux qu'un autre. A la courfe il voudra être le plus léger, à la lutte le plus fort, au travail le plus habile, aux jeux d'adreffe le plus adroit; mais il recherchera peu les avantages qui ne font pas clairs par eux-mêmes, & qui ont befoin d'être conftatés par le jugement d'autrui, comme d'avoir plus d'efprit qu'un autre, de parler mieux, d'être plus favant, &c. encore moins ceux qui ne tiennent point du tout à la perfonne, comme d'être d'une plus grande naiffance, d'être eftimé plus riche, plus en crédit, plus confidéré, d'en impofer par un plus grand fafte.

Aimant les hommes parce qu'ils font fes femblables, il aimera fur-tout ceux

qui lui ressemblent le plus, parce qu'il se sentira bon, & jugeant de cette ressemblance par la conformité des goûts dans les choses morales, dans tout ce qui tient au bon caractere, il sera fort aise d'être approuvé. Il ne se dira pas précisément, je me réjouis parce qu'on m'approuve, mais, je me réjouis parce qu'on approuve ce que j'ai fait de bien; je me réjouis de ce que les gens qui m'honorent se font honneur; tant qu'ils jugeront aussi sainement, il sera beau d'obtenir leur estime.

Etudiant les hommes par leurs mœurs dans le monde comme il les étudioit ci-devant par leurs passions dans l'Histoire, il aura souvent lieu de réfléchir sur ce qui flatte ou choque le cœur humain Le voilà philosophant sur les principes du goût, & voilà l'étude qui lui convient durant cette époque.

Plus on va chercher loin les définitions du goût, & plus on s'égare; le goût n'est que la faculté de juger de ce qui plait ou déplait au plus grand nombre. Sortez de-là, vous ne savez plus ce que c'est que le goût. Il ne s'ensuit pas qu'il y ait plus de gens de goût que d'autres; car bien que la pluralité

juge sainement de chaque objet, il y a peu d'hommes qui jugent comme elle sur tous; & bien que le concours des goûts les plus généraux fasse le bon goût, il y a peu de gens de goût; de même qu'il y a peu de belles personnes, quoique l'assemblage des traits les plus communs fasse la beauté.

Il faut remarquer qu'il ne s'agit pas ici de ce qu'on aime parce qu'il nous est utile, ni de ce qu'on hait parce qu'il nous nuit. Le goût ne s'exerce que sur les choses indifférentes, ou d'un intérêt d'amusement, tout au plus, & non sur celles qui tiennent à nos besoins; pour juger de celles-ci le goût n'est pas nécessaire, le seul appétit suffit. Voilà ce qui rend si difficiles, & ce semble si arbitraires, les pures décisions du goût; car hors l'instinct qui le détermine, on ne voit plus la raison de ces décisions. On doit distinguer encore ses loix dans les choses morales, & ses loix dans les choses physiques. Dans celles-ci, les principes du goût semblent absolument inexplicables; mais il importe d'observer qu'il entre du moral dans tout ce qui

tient à l'imitation (47): ainsi l'on explique des beautés qui paroissent physiques, & qui ne le sont réellement point. J'ajouterai que le goût a des regles locales, qui le rendent en mille choses dépendant des climats, des mœurs, du gouvernement, des choses d'institution; qu'il en a d'autres qui tiennent à l'âge, au sexe, au caractere, & que c'est en ce sens qu'il ne faut pas disputer des goûts.

Le goût est naturel à tous les hommes; mais ils ne l'ont pas tous en même mesure, il ne se développe pas dans tous au même degré, & dans tous il est sujet à s'altérer par diverses causes. La mesure du goût qu'on peut avoir dépend de la sensibilité qu'on a reçue; sa culture & sa forme dépendent des sociétés où l'on a vécu. Premierement il faut vivre dans des sociétés nombreuses pour faire beaucoup de comparaisons : secondement il faut des sociétés d'amusement & d'oisiveté; car dans celles d'affaires on a pour regle, non le plaisir, mais l'intérêt: en troi-

(47) Cela est prouvé dans un essai sur l'*origine des langues*, qu'on trouvera dans le recueil de mes écrits.

ſieme lieu il faut des ſociétés où l'inégalité ne ſoit pas trop grande, où la tyrannie de l'opinion ſoit modérée, & où regne la volupté plus que la vanité : car dans le cas contraire la mode étouffe le goût, & l'on ne cherche plus ce qui plait, mais ce qui diſtingue.

Dans ce dernier cas il n'eſt plus vrai que le bon goût eſt celui du plus grand nombre. Pourquoi çela ? Parce que l'objet change. Alors la multitude n'a plus de jugement à elle, elle ne juge plus que d'après ceux qu'elle croit plus éclairés qu'elle; elle approuve, non ce qui eſt bien, mais ce qu'ils ont approuvé. Dans tous les tems, faites que chaque homme ait ſon propre ſentiment; & ce qui eſt le plus agréable en ſoi aura toujours la pluralité des ſuffrages.

Les hommes dans leurs travaux ne font rien de beau que par imitation. Tous les vrais modeles du goût ſont dans la Nature. Plus nous nous éloignons du maître, plus nos tableaux ſont défigurés. C'eſt alors des objets que nous aimons que nous tirons nos modeles; & le beau de fantaiſie, ſujet au caprice & à l'autorité, n'eſt plus

rien que ce qui plaît à ceux qui nous guident.

Ceux qui nous guident ſont les artiſtes, les grands, les riches; & ce qui les guide eux-mêmes, eſt leur intérêt ou leur vanité: ceux-ci pour étaler leurs richeſſes, & les autres pour en profiter, cherchent à l'envi, de nouveaux moyens de dépenſe. Par-là le grand luxe établit ſon empire, & fait aimer ce qui eſt difficile & coûteux; alors le prétendu beau, loin d'imiter la Nature, n'eſt tel qu'à force de la contrarier. Voilà comment le luxe & le mauvais goût ſont inſéparables. Partout où le goût eſt diſpendieux, il eſt faux.

C'eſt ſur-tout dans le commerce des deux ſexes que le goût, bon ou mauvais, prend ſa forme; ſa culture eſt un effet néceſſaire de l'objet de cette ſociété. Mais quand la facilité de jouir attiédit le deſir de plaire, le goût doit dégénérer; & c'eſt-là, ce me ſemble, une autre raiſon des plus ſenſibles pourquoi le bon goût tient aux bonnes mœurs.

Conſultez le goût des femmes dans les choſes phyſiques, & qui tiennent au jugement des ſens; celui des hommes

hommes dans les chofes morales, & qui dépendent plus de l'entendement. Quand les femmes feront ce qu'elles doivent être, elles fe borneront aux chofes de leur compétence, & jugeront toujours bien; mais depuis qu'elles fe font établies les arbitres de la littérature, depuis qu'elles fe font mifes à juger les livres & à en faire à toute force, elles ne fe connoiffent plus à rien. Les auteurs qui confultent les favantes fur leurs ouvrages, font toujours fûrs d'être mal confeillés : les galans qui les confultent fur leur parure font toujours ridiculement mis. J'aurai bientôt occafion de parler des vrais talens de ce fexe, de la maniere de les cultiver, & des chofes fur lefquelles fes décifions doivent alors être écoutées.

Voilà les confidérations élémentaires que je poferai pour principes en raifonnant avec mon Emile fur une matiere qui ne lui eft rien moins qu'indifférente dans la circonftance où il fe trouve, & dans la recherche dont il eft occupé; & à qui doit-elle être indifférente ? La connoiffance de ce qui peut être agréable ou défagréable aux hom-

mes n'eſt pas ſeulement néceſſaire à celui qui a beſoin d'eux, mais encore à celui qui veut leur être utile ; il importe même de leur plaire pour les ſervir ; & l'art d'écrire n'eſt rien moins qu'une étude oiſeuſe, quand on l'emploie à faire écouter la vérité.

Si, pour cultiver le goût de mon diſciple, j'avois à choiſir entre des pays où cette culture eſt encore à naître, & d'autres où elle auroit déjà dégénéré ; je ſuivrois l'ordre rétrograde ; je commencerois ſa tournée par ces derniers, & je finirois par les premiers. La raiſon de ce choix eſt que le goût ſe corrompt par une délicateſſe exceſſive, qui rend ſenſible à des choſes que le gros des hommes n'apperçoit pas : cette délicateſſe mene à l'eſprit de diſcuſſion; car plus on ſubtiliſe les objets, plus ils ſe multiplient : cette ſubtilité rend le tact plus délicat & moins uniforme. Il ſe forme alors autant de goûts qu'il y a de têtes. Dans les diſputes ſur la préférence, la philoſophie & les lumieres s'étendent ; & c'eſt ainſi qu'on apprend à penſer. Les obſervations fines ne peuvent gueres être faites que par des gens très-répandus, attendu qu'elles frappent après toutes les autres, &

que les gens peu accoutumés aux sociétés nombreuſes y épuiſent leur attention ſur les grands traits. Il n'y a pas, peut-être, à préſent un lieu policé ſur la terre, où le goût général ſoit plus mauvais qu'à Paris. Cependant c'eſt dans cette Capitale que le bon goût ſe cultive; & il paroît peu de livres eſtimés dans l'Europe, dont l'auteur n'ait été ſe former à Paris. Ceux qui penſent qu'il ſuffit de lire les livres qui s'y font, ſe trompent; on apprend beaucoup plus dans la converſation des auteurs que dans leurs livres; & les auteurs eux-mêmes ne ſont pas ceux avec qui l'on apprend le plus. C'eſt l'eſprit des ſociétés qui développe une tête penſante, & qui porte la vue auſſi loin qu'elle peut aller. Si vous avez une étincelle de génie, allez paſſer une année à Paris. Bientôt vous ſerez tout ce que vous pouvez être, ou vous ne ſerez jamais rien.

On peut apprendre à penſer dans les lieux où le mauvais goût regne; mais il ne faut pas penſer comme ceux qui ont ce mauvais goût, & il eſt bien difficile que cela n'arrive, quand on reſte avec eux trop long-tems. Il faut perfectionner par leurs ſoins l'inſtru-

ment qui juge, en évitant de l'employer comme eux. Je me garderai de polir le jugement d'Emile jusqu'à l'altérer ; & quand il aura le tact assez fin pour sentir & comparer les divers goûts des hommes, c'est sur des objets plus simples que je le ramenerai fixer le sien.

Je m'y prendrai de plus loin encore pour lui conserver un goût pur & sain. Dans le tumulte de la dissipation je saurai me ménager avec lui des entretiens utiles ; & les dirigeant toujours sur des objets qui lui plaisent, j'aurai soin de les lui rendre aussi amusans qu'instructifs. Voici le tems de la lecture & des livres agréables. Voici le tems de lui apprendre à faire l'analyse du discours, de le rendre sensible à toutes les beautés de l'éloquence & de la diction. C'est peu de chose d'apprendre les langues pour elles-mêmes, leur usage n'est pas si important qu'on croit ; mais l'étude des langues mene à celle de la grammaire générale. Il faut apprendre le Latin pour savoir le François ; il faut étudier & comparer l'un & l'autre, pour entendre les regles de l'art de parler.

Il y a d'ailleurs une certaine simpli-

cité de goût qui va au cœur, & qui ne ſe trouve que dans les écrits des anciens. Dans l'éloquence, dans la poéſie, dans toute eſpece de littérature, il les retrouvera, comme dans l'hiſtoire, abondans en choſes, & ſobres à juger. Nos auteurs, au contraire, diſent peu & prononcent beaucoup. Nous donner ſans ceſſe leur jugement pour loi, n'eſt pas le moyen de former le nôtre. La différence des deux goûts ſe fait ſentir dans tous les monumens & juſques ſur les tombeaux. Les nôtres ſont couverts d'éloges; ſur ceux des anciens on liſoit des faits.

Sta, viator, Heroem calcas.

Quand j'aurois trouvé cette épitaphe ſur un monument antique, j'aurois d'abord deviné qu'elle étoit moderne: car rien n'eſt ſi commun que des Héros parmi nous, mais chez les anciens ils étoient rares. Au lieu de dire qu'un homme étoit un Héros, ils auroient dit ce qu'il avoit fait pour l'être. A l'épitaphe de ce Héros, comparez celle de l'efféminé Sardanapale;

J'ai bâti Tarſe & Anchiale en un jour,
& maintenant je ſuis mort.

Laquelle dit plus à votre avis? Notre ſtyle lapidaire avec ſon enflure n'eſt bon qu'à ſouffler des nains. Les anciens montroient les hommes au naturel, & l'on voyoit que c'étoient des hommes. Xénophon honorant la mémoire de quelques guerriers tués en trahiſon dans la retraite des dix mille, *ils moururent*, dit-il, *irréprochables dans la guerre & dans l'amitié.* Voilà tout; mais conſidérez dans cet éloge ſi court & ſi ſimple, de quoi l'auteur devoit avoir le cœur plein. Malheur à qui ne trouve pas cela raviſſant!

On liſoit ces mots gravés ſur un marbre aux Thermopyles:

Paſſant, va dire à Sparte que nous ſommes morts ici pour obéir à ſes ſaintes loix.

On voit bien que ce n'eſt pas l'académie des inſcriptions qui a compoſé celle-là.

Je ſuis trompé ſi mon Eleve, qui donne ſi peu de prix aux paroles, ne porte ſa premiere attention ſur ces différences, & ſi elles n'influent ſur le choix de ſes lectures. Entraîné par la mâle éloquence de Démoſthène, il dira: c'eſt un Orateur; mais en liſant Cicéron, il dira: c'eſt un Avocat.

En général Emile prendra plus de goût pour les livres des anciens que pour les nôtres, par cela seul qu'étant les premiers, les anciens sont les plus près de la Nature, & que leur génie est plus à eux. Quoiqu'en aient pu dire la Motte & l'abbé Terrasson, il n'y a point de vrai progrès de raison dans l'espece humaine, parce que tout ce qu'on gagne d'un côté, on le perd de l'autre; que tous les esprits partent toujours du même point, & que le tems qu'on emploie à savoir ce que d'autres ont pensé étant perdu pour apprendre à penser soi-même, on a plus de lumieres acquises & moins de vigueur d'esprit. Nos esprits sont comme nos bras exercés à tout faire avec des outils, & rien par eux-mêmes. Fontenelle disoit que toute cette dispute sur les anciens & les modernes se réduisoit à savoir, si les arbres d'autrefois étoient plus grands que ceux d'aujourd'hui. Si l'agriculture avoit changé, cette question ne seroit pas impertinente à faire.

Après l'avoir ainsi fait remonter aux sources de la pure littérature, je lui en montre aussi les égoûts dans les réservoirs des modernes compilateurs;

journaux, traductions, dictionnaires; il jette un coup-d'œil sur tout cela, puis le laisse pour n'y jamais revenir. Je lui fais entendre, pour le réjouir, le bavardage des académies; je lui fais remarquer que chacun de ceux qui les composent vaut toujours mieux seul qu'avec le corps; là-dessus il tirera de lui-même la conséquence de l'utilité de tous ces beaux établissemens.

Je le mene aux spectacles pour étudier, non les mœurs, mais le goût; car c'est-là sur-tout qu'il se montre à ceux qui savent réfléchir. Laissez les préceptes & la morale, lui dirois-je; ce n'est pas ici qu'il faut les apprendre. Le théâtre n'est pas fait pour la vérité; il est fait pour flatter, pour amuser les hommes; il n'y a point d'école où l'on apprenne si bien l'art de leur plaire, & d'intéresser le cœur humain. L'étude du théâtre mene à celle de la poésie; elles ont exactement le même objet. Qu'il ait une étincelle de goût pour elle, avec quel plaisir il cultivera les langues des Poëtes, le Grec, le Latin, l'Italien! Ces études seront pour lui des amusemens sans contrainte, & n'en profiteront que mieux; elles lui seront délicieuses dans un âge & des

circonſtances où le cœur s'intéreſſe avec tant de charme à tous les genres de beauté faits pour le toucher. Figurez-vous d'un côté mon Emile, & de l'autre un poliſſon de College liſant le quatrieme livre de l'Enéide, ou Tibulle, ou le banquet de Platon; quelle différence! Combien le cœur de l'un eſt remué de ce qui n'affecte pas même l'autre. O bon jeune homme! arrête, ſuſpends ta lecture, je te vois trop ému: je veux bien que le langage de l'amour te plaiſe, mais non pas qu'il t'égare; ſois homme ſenſible, mais ſois homme ſage. Si tu n'es que l'un des deux, tu n'es rien. Au reſte, qu'il réuſſiſſe ou non dans les langues mortes, dans les belles-lettres, dans la poéſie, peu m'importe. Il n'en vaudra pas moins s'il ne ſait rien de tout cela, & ce n'eſt pas de tous ces badinages qu'il s'agit dans ſon éducation.

Mon principal objet, en lui apprenant à ſentir & aimer le beau dans tous les genres, eſt d'y fixer ſes affections & ſes goûts, d'empêcher que ſes appétits naturels ne s'alterent, & qu'il ne cherche un jour dans ſa richeſſe les moyens d'être heureux, qu'il doit trouver plus près de lui. J'ai dit ailleurs

que le goût n'étoit que l'art de se connoitre en petites choses, & cela est très-vrai; mais puisque c'est d'un tissu de petites choses que dépend l'agrément de la vie, de tels soins ne sont rien moins qu'indifférens; c'est par eux que nous apprenons à la remplir des biens mis à notre portée, dans toute la vérité qu'ils peuvent avoir pour nous. Je n'entends point ici les biens moraux qui tiennent à la bonne disposition de l'ame, mais seulement ce qui est de sensualité, de volupté réelle, mis à part les préjugés & l'opinion.

Qu'on me permette, pour mieux développer mon idée, de laisser un moment Emile, dont le cœur pur & sain ne peut plus servir de regle à personne, & de chercher en moi-même un exemple plus sensible & plus rapproché des mœurs du lecteur.

Il y a des états qui semblent changer la Nature & refondre, soit en mieux, soit en pis, les hommes qui les remplissent. Un poltron devient brave en entrant dans le régiment de Navarre; ce n'est pas seulement dans le militaire que l'on prend l'esprit du Corps, & ce n'est pas toujours en bien que ses effets

ſe font ſentir. J'ai penſé cent fois, avec effroi, que ſi j'avois le malheur de remplir aujourd'hui tel emploi que je penſe en certain pays, demain je ſerois preſque inévitablement tyran, concuſſionnaire, deſtructeur du peuple, nuiſible au Prince, ennemi par état de toute humanité, de toute équité, de toute eſpece de vertu.

De même, ſi j'étois riche, j'aurois fait tout ce qu'il faut pour le devenir ; je ſerois donc inſolent & bas, ſenſible & délicat pour moi ſeul, impitoyable & dur pour tout le monde, ſpectateur dédaigneux des miſeres de la canaille ; car je ne donnerois plus d'autre nom aux indigens, pour faire oublier qu'autrefois je fus de leur claſſe. Enfin je ferois de ma fortune l'inſtrument de mes plaiſirs dont je ſerois uniquement occupé ; & juſques-là, je ſerois comme tous les autres.

Mais en quoi je crois que j'en différerois beaucoup, c'eſt que je ſerois ſenſuel & voluptueux plutôt qu'orgueilleux & vain, & que je me livrerois au luxe de molleſſe, bien plus qu'au luxe d'oſtentation. J'aurois même quelque honte d'étaler trop ma richeſſe, & je croirois toujours voir l'envieux que

j'écraserois de mon faste, dire à ses voisins à l'oreille; *voilà un fripon qui a grand peur de n'être pas connu pour tel!*

De cette immense profusion de biens qui couvrent la terre, je chercherois ce qui m'est le plus agréable, & que je puis le mieux m'approprier: pour cela, le premier usage de ma richesse seroit d'en acheter du loisir & la liberté, à quoi j'ajouterois la santé, si elle étoit à prix; mais comme elle ne s'achete qu'avec la tempérance, & qu'il n'y a point, sans la santé, de vrai plaisir dans la vie, je serois tempérant par sensualité.

Je resterois toujours aussi près de la Nature qu'il seroit possible, pour flatter les sens que j'ai reçus d'elle; bien sûr que plus elle mettroit du sien dans mes jouissances, plus j'y trouverois de réalité. Dans le choix des objets d'imitation, je la prendrois toujours pour modele; dans mes appétits, je lui donnerois la préférence; dans mes goûts, je la consulterois toujours; dans les mets, je voudrois toujours ceux dont elle fait le meilleur apprêt, & qui passent par le moins de mains pour parvenir sur nos tables. Je préviendrois les

falſifications de la fraude, j'irois au-devant du plaiſir. Ma ſotte & groſſiere gourmandiſe n'enrichiroit point un maître-d'hôtel; il ne me vendroit point au poids de l'or du poiſon pour du poiſſon; ma table ne ſeroit point couverte avec appareil de magnifiques ordures, & de charognes lointaines; je prodiguerois ma propre peine pour ſatisfaire ma ſenſualité, puiſqu'alors cette peine eſt un plaiſir elle-même, & qu'elle ajoute à celui qu'on en attend. Si je voulois goûter un mets du bout du monde, j'irois, comme Apicius, plutôt l'y chercher, que de l'en faire venir: car les mets les plus exquis manquent toujours d'un aſſaiſonnement qu'on n'apporte pas avec eux, & qu'aucun cuiſinier ne leur donne; l'air du climat qui les a produits.

Par la même raiſon, je n'imiterois pas ceux qui ne ſe trouvant bien qu'où ils ne ſont point, mettent toujours les ſaiſons en contradiction avec elles-mêmes, & les climats en contradiction avec les ſaiſons; qui, cherchant l'été en hiver, & l'hiver en été, vont avoir froid en Italie, & chaud dans le Nord; ſans ſonger qu'en croyant fuir la rigueur des ſaiſons, ils la trouvent, dans les

lieux où l'on n'a point appris à s'en garantir. Moi, je resterois en place, ou je prendrois tout le contre-pied : je voudrois tirer d'une saison tout ce qu'elle a d'agréable, & d'un climat tout ce qu'il a de particulier. J'aurois une diversité de plaisirs & d'habitudes, qui ne se ressembleroient point, & qui seroient toujours dans la Nature ; j'irois passer l'été à Naples, & l'hiver à Pétersbourg ; tantôt respirant un doux zéphir à demi couché dans les fraîches grottes de Tarente ; tantôt dans l'illumination d'un palais de glace, hors d'haleine & fatigué des plaisirs du bal.

Je voudrois, dans le service de ma table, dans la parure de mon logement, imiter par des ornemens très-simples, la variété des saisons, & tirer de chacune toutes ses délices, sans anticiper sur celles qui la suivront. Il y a de la peine & non du goût à troubler ainsi l'ordre de la Nature ; à lui arracher des productions involontaires qu'elle donne à regret, dans sa malédiction, & qui, n'ayant ni qualité, ni saveur, ne peuvent ni nourrir l'estomac, ni flatter le palais. Rien n'est plus insipide que les primeurs ; ce n'est qu'à grands frais que tel riche de Paris, avec ses fourneaux

& ſes ſerres chaudes, vient à bout de n'avoir ſur ſa table toute l'année que de mauvais légumes & de mauvais fruits. Si j'avois des ceriſes quand il gele, & des melons ambrés au cœur de l'hiver, avec quel plaiſir les goûterois-je, quand mon palais n'a beſoin d'être humecté ni rafraîchi? Dans les ardeurs de la canicule le lourd maron me feroit-il fort agréable? le préférerois-je ſortant de la poële, à la groſeille, à la fraiſe, & aux fruits déſaltérans qui me ſont offerts ſur la terre ſans tant de ſoins? Couvrir ſa cheminée au mois de Janvier de végétations forcées, de fleurs pâles & ſans odeur, c'eſt moins parer l'hiver que déparer le printems; c'eſt s'ôter le plaiſir d'aller dans les bois chercher la premiere violette, épier le premier bourgeon, & s'écrier dans un ſaiſiſſement de joie; mortels, vous n'êtes pas abandonnés, la Nature vit encore!

Pour être bien ſervi, j'aurois peu de domeſtiques; cela a déjà été dit, & cela eſt bon à redire encore. Un bourgeois tire plus de vrai ſervice de ſon ſeul laquais, qu'un Duc des dix Meſſieurs qui l'entourent. J'ai penſé cent fois qu'ayant à table mon verre à côté de moi, je bois à l'inſtant qu'il me plaît;

au lieu que si j'avois un grand couvert, il faudroit que vingt voix répétassent à boire avant que je pusse étancher ma soif. Tout ce qu'on fait par autrui se fait mal, comme qu'on s'y prenne. Je n'enverrois pas chez les Marchands, j'irois moi-même. J'irois pour que mes gens ne traitassent pas avec eux avant moi, pour choisir plus surement, & payer moins chérement; j'irois pour faire un exercice agréable, pour voir un peu ce qui se fait hors de chez moi; cela récrée, & quelquefois cela instruit: enfin j'irois pour aller, c'est toujours quelque chose: l'ennui commence par la vie trop sédentaire; quand on va beaucoup, on s'ennuye peu. Ce sont de mauvais interpretes qu'un portier & des laquais; je ne voudrois point avoir toujours ces gens-là entre moi & le reste du monde, ni marcher toujours avec le fracas d'un carrosse, comme si j'avois peur d'être abordé. Les chevaux d'un homme qui se sert de ses jambes sont toujours prêts: s'ils sont fatigués ou malades, il le sait avant tout autre; & il ne craint pas d'être obligé de garder le logis sous ce prétexte, quand son cocher veut se donner du bon tems; en chemin, mille embarras ne le font

point sécher d'impatience, ni rester en place au moment qu'il voudroit voler. Enfin, si nul ne nous sert jamais si bien que nous-mêmes, fût-on plus puissant qu'Alexandre & plus riche que Crésus, on ne doit recevoir des autres que les services qu'on ne peut tirer de soi.

Je ne voudrois point avoir un palais pour demeure; car dans ce palais je n'habiterois qu'une chambre; toute piece commune n'est à personne, & la chambre de chacun de mes gens me seroit aussi étrangere que celle de mon voisin. Les Orientaux, bien que très-voluptueux, sont tous logés & meublés simplement. Ils regardent la vie comme un voyage, & leur maison comme un cabaret. Cette raison prend peu sur nous autres riches, qui nous arrangeons pour vivre toujours, mais j'en aurois une différente qui produiroit le même effet. Il me sembleroit que m'établir avec tant d'appareil dans un lieu, seroit me bannir de tous les autres, & m'emprisonner, pour ainsi dire, dans mon palais. C'est un assez beau palais que le monde; tout n'est-il pas au riche quand il veut jouir? *Ubi benè, ibi patria*; c'est-là sa devise; ses lares sont les lieux où l'argent peut tout; son

pays eſt par-tout où peut paſſer ſon coffre-fort, comme Philippe tenoit à lui toute place forte où pouvoit entrer un mulet chargé d'argent. Pourquoi donc s'aller circonſcrire par des murs & par des portes comme pour n'en ſortir jamais? Une épidémie, une guerre, une révolte me chaſſe-t-elle d'un lieu? je vais dans un autre, & j'y trouve mon hôtel arrivé avant moi. Pourquoi prendre le ſoin de m'en faire un moi-même, tandis qu'on en bâtit pour moi par tout l'Univers? Pourquoi, ſi preſſé de vivre, m'apprêter de ſi loin des jouiſſances que je puis trouver dès aujourd'hui? L'on ne ſauroit ſe faire un ſort agréable en ſe mettant ſans ceſſe en contradiction avec ſoi. C'eſt ainſi qu'Empédocle reprochoit aux Agrigentins d'entaſſer les plaiſirs comme s'ils n'avoient qu'un jour à vivre, & de bâtir comme s'ils ne devoient jamais mourir.

D'ailleurs, que me ſert un logement ſi vaſte, ayant ſi peu de quoi le peupler, & moins de quoi le remplir? Mes meubles ſeroient ſimples comme mes goûts; je n'aurois ni galerie, ni bibliotheque, ſur-tout ſi j'aimois la lecture & que je me connuſſe en ta-

bleaux. Je faurois alors que telles collections ne font jamais complettes, & que le défaut de ce qui leur manque donne plus de chagrin que de n'avoir rien. En ceci l'abondance fait la mifere; il n'y a pas un faifeur de collections qui ne l'ait éprouvé. Quand on s'y connoît on n'en doit point faire : on n'a gueres un cabinet à montrer aux autres, quand on fait s'en fervir pour foi.

Le jeu n'eft point un amufement d'homme riche, il eft la reffource d'un défœuvré; & mes plaifirs me donneroient trop d'affaires pour me laiffer bien du tems à fi mal remplir. Je ne joue point du tout, étant folitaire & pauvre, fi ce n'eft quelquefois aux échecs, & cela de trop. Si j'étois riche je jouerois moins encore, & feulement un très-petit jeu, pour ne voir point de mécontent, ni l'être. L'intérêt du jeu manquant de motif dans l'opulence, ne peut jamais fe changer en fureur que dans un efprit mal-fait. Les profits qu'un homme riche peut faire au jeu lui font toujours moins fenfibles que les pertes; & comme la forme des jeux modérés, qui en ufe le bénéfice à la longue, fait qu'en général ils vont

plus en pertes qu'en gains, on ne peut, en raiſonnant bien, s'affectionner beaucoup à un amuſement où les riſques de toute eſpece ſont contre ſoi. Celui qui nourrit ſa vanité des préférences de la fortune, les peut chercher dans des objets beaucoup plus piquans; & ces préférences ne ſe marquent pas moins dans le plus petit jeu que dans le plus grand. Le goût du jeu, fruit de l'avarice & de l'ennui, ne prend que dans un eſprit & dans un cœur vuides; & il me ſemble que j'aurois aſſez de ſentiment & de connoiſſances pour me paſſer d'un tel ſupplément. On voit rarement les penſeurs ſe plaire beaucoup au jeu, qui ſuſpend cette habitude ou la tourne ſur d'arides combinaiſons; auſſi l'un des biens, & peut-être le ſeul qu'ait produit le goût des ſciences, eſt d'amortir un peu cette paſſion ſordide : on aimera mieux s'exercer à prouver l'utilité du jeu que de s'y livrer. Moi je le combattrois parmi les joueurs, & j'aurois plus de plaiſir à me moquer d'eux en les voyant perdre, qu'à leur gagner leur argent.

Je ferois le même dans ma vie privée & dans le commerce du monde. Je voudrois que ma fortune mît par-tout

de l'aiſance, & ne fit jamais ſentir d'inégalité. Le clinquant de la parure eſt incommode à mille égards. Pour garder parmi les hommes toute la liberté poſſible, je voudrois être mis de maniere que dans tous les rangs je paruſſe à ma place, & qu'on ne me diſtinguât dans aucun; que ſans affectation, ſans changement ſur ma perſonne, je fuſſe peuple à la Guinguette & bonne compagnie au Palais-Royal. Par-là plus maître de ma conduite, je mettrois toujours à ma portée les plaiſirs de tous les états. Il y a, dit-on, des femmes qui ferment leur porte aux manchettes brodées, & ne reçoivent perſonne qu'en dentelle; j'irois donc paſſer ma journée ailleurs: mais ſi ces femmes étoient jeunes & jolies, je pourrois quelquefois prendre de la dentelle pour y paſſer la nuit tout au plus.

Le ſeul lien de mes ſociétés ſeroit l'attachement mutuel, la conformité des goûts, la convenance des caracteres; je m'y livrerois comme homme & non comme riche, je ne ſouffrirois jamais que leur charme fût empoiſonné par l'intérêt. Si mon opulence m'avoit laiſſé quelque humanité, j'étendrois au

loin mes fervices & mes bienfaits; mais je voudrois avoir autour de moi une fociété & non une cour, des amis & non des protégés; je ne ferois point le patron de mes convives, je ferois leur hôte. L'indépendance & l'égalité laifferoient à mes liaifons toute la candeur de la bienveillance; & où le devoir ni l'intérêt n'entreroient pour rien, le plaifir & l'amitié feroient feuls la loi.

On n'achete ni fon ami, ni fa maîtreffe. Il eft aifé d'avoir des femmes avec de l'argent; mais c'eft le moyen de n'être jamais l'amant d'aucune. Loin que l'amour foit à vendre, l'argent le tue infailliblement. Quiconque paye, fût-il le plus aimable des hommes, par cela feul qu'il paye, ne peut être long-tems aimé. Bientôt il payera pour un autre, ou plutôt cet autre fera payé de fon argent; & dans ce double lien formé par l'intérêt, par la débauche, fans amour, fans honneur, fans vrai plaifir, la femme avide, infidelle & miférable, traitée par le vil qui reçoit comme elle traite le fot qui donne, refte ainfi quitte envers tous les deux. Il feroit doux d'être libéral envers ce qu'on aime, fi cela ne faifoit

un marché. Je ne connois qu'un moyen de ſatisfaire ce penchant avec ſa maîtreſſe ſans empoiſonner l'amour ; c'eſt de lui tout donner, & d'être enſuite nourri par elle. Reſte à ſavoir où eſt la femme avec qui ce procédé ne fût pas extravagant.

Celui qui diſoit : je poſſede Laïs ſans qu'elle me poſſede, diſoit un mot ſans eſprit. La poſſeſſion qui n'eſt pas réciproque n'eſt rien : c'eſt tout au plus la poſſeſſion du ſexe, mais non pas de l'individu. Or, où le moral de l'amour n'eſt pas, pourquoi faire une ſi grande affaire du reſte ? Rien n'eſt ſi facile à trouver. Un muletier eſt là-deſſus plus près du bonheur qu'un millionnaire.

Oh ! ſi l'on pouvoit développer aſſez les inconſéquences du vice, combien, lorſqu'il obtient ce qu'il a voulu, on le trouveroit loin de ſon compte ! Pourquoi cette barbare avidité de corrompre l'innocence, de ſe faire une victime d'un jeune objet qu'on eût dû protéger, & que de ce premier pas on traîne inévitablement dans un gouffre de miſeres, dont il ne ſortira qu'à la mort ? Brutalité, vanité, ſottiſe, erreur, & rien davantage. Ce plaiſir même n'eſt pas de la Nature, il eſt

de l'opinion, & de l'opinion la plus vile, puisqu'elle tient au mépris de soi. Celui qui se sent le dernier des hommes, craint la comparaison de tout autre, & veut passer le premier pour être moins odieux. Voyez si les plus avides de ce ragoût imaginaire sont jamais de jeunes gens aimables, dignes de plaire, & qui seroient plus excusables d'être difficiles? Non, avec de la figure, du mérite & des sentimens, on craint peu l'expérience de sa maîtresse; dans une juste confiance, on lui dit: tu connois les plaisirs, n'importe; mon cœur t'en promet que tu n'as jamais connus.

Mais un vieux Satyre usé de débauche, sans agrément, sans ménagement, sans égard, sans aucune espece d'honnêteté; incapable, indigne de plaire à toute femme qui se connoît en gens aimables, croit suppléer à tout cela chez une jeune innocente, en gagnant de vitesse sur l'expérience, & lui donnant la premiere émotion des sens. Son dernier espoir est de plaire à la faveur de la nouveauté; c'est incontestablement là le motif secret de cette fantaisie: mais il se trompe, l'horreur qu'il fait n'est pas moins de la Nature,

que

que n'en font les desirs qu'il voudroit exciter ; il se trompe aussi dans sa folle attente ; cette même Nature a soin de revendiquer ses droits : toute fille qui se vend, s'est déjà donnée, & s'étant donnée à son choix, elle a fait la comparaison qu'il craint. Il achette donc un plaisir imaginaire, & n'en est pas moins abhorré.

Pour moi, j'aurai beau changer étant riche ; il est un point où je ne changerai jamais. S'il ne me reste ni mœurs, ni vertu, il me restera du moins quelque goût, quelque sens, quelque délicatesse, & cela me garantira d'user ma fortune en dupe à courir après des chimeres ; d'épuiser ma bourse & ma vie à me faire trahir & moquer par des enfans. Si j'étois jeune, je chercherois les plaisirs de la jeunesse, & les voulant dans toute leur volupté, je ne les chercherois pas en homme riche. Si je restois tel que je suis, ce seroit autre chose ; je me bornerois prudemment aux plaisirs de mon âge ; je prendrois les goûts dont je peux jouir, & j'étoufferois ceux qui ne seroient plus que mon supplice. Je n'irois point offrir ma barbe grise aux dédains railleurs des jeunes filles ; je ne

supporterois point de voir mes dégoûtantes caresses leur faire soulever le cœur, de leur préparer à mes dépens les récits les plus ridicules, de les imaginer décrivant les vilains plaisirs du vieux singe, de maniere à se venger de les avoir endurés. Que si des habitudes mal combattues avoient tourné mes anciens desirs en besoins, j'y satisferois peut-être, mais avec honte, mais en rougissant de moi. J'ôterois la passion du besoin, je m'assortirois le mieux qu'il me seroit possible, & m'en tiendrois là; je ne me ferois plus une occupation de ma foiblesse, & je voudrois sur-tout n'en avoir qu'un seul témoin. La vie humaine a d'autres plaisirs quand ceux-là lui manquent; en courant vainement après ceux qui fuient, on s'ôte encore ceux qui nous sont laissés. Changeons de goûts avec les années, ne déplaçons pas plus les âges que les saisons: il faut être soi dans tous les tems, & ne point lutter contre la Nature: ces vains efforts usent la vie, & nous empêchent d'en user.

Le peuple ne s'ennuie gueres, sa vie est active; si ses amusemens ne sont pas variés, ils sont rares; beaucoup de

jours de fatigue lui font goûter avec délices quelques jours de fêtes. Une alternative de longs travaux & de courts loisirs tient lieu d'assaisonnement aux plaisirs de son état. Pour les riches, leur grand fléau c'est l'ennui : au sein de tant d'amusemens rassemblés à grands frais, au milieu de tant de gens concourans à leur plaire, l'ennui les consume & les tue ; ils passent leu vie à le fuir & à en être atteints ; ilsr sont accablés de son poids insupportable : les femmes, sur-tout, qui ne savent plus s'occuper, ni s'amuser, en sont dévorées sous le nom de vapeurs : il se transforme pour elles en un mal horrible, qui leur ôte quelquefois la raison, & enfin la vie. Pour moi, je ne connois point de sort plus affreux que celui d'une jolie femme de Paris, après celui du petit agréable qui s'attache à elle, qui, changé de même en femme oisive, s'éloigne ainsi doublement de son état, & à qui la vanité d'être homme à bonnes fortunes, fait supporter la longueur des plus tristes jours qu'ait jamais passé créature humaine.

Les bienséances, les modes, les usages qui dérivent du luxe & du bon air,

renferment le cours de la vie dans la plus maussade uniformité. Le plaisir qu'on veut avoir aux yeux des autres, est perdu pour tout le monde; on ne l'a ni pour eux, ni pour soi (48). Le ridicule que l'opinion redoute sur toute chose, est toujours à côté d'elle pour la tyranniser & pour la punir. On n'est jamais ridicule que par des formes déterminées; celui qui fait varier ses situations & ses plaisirs, efface aujourd'hui l'impression d'hier; il est comme nul dans l'esprit des hommes, mais il jouit; car il est tout entier à chaque heure & à chaque chose. Ma seule forme constante seroit celle-là; dans chaque situation je ne m'occuperois d'aucune autre, & je prendrois chaque jour en lui-même, comme indépendant de la veille & du lendemain.

(48) Deux femmes du monde, pour avoir l'air de s'amuser beaucoup, se font une loi de ne jamais se coucher qu'à cinq heures du matin. Dans la rigueur de l'hiver, leurs gens passent la nuit dans la rue à les attendre, fort embarrassés à s'y garantir d'être gelés. On entre un soir, ou pour mieux dire, un matin, dans l'appartement où ces deux personnes si amusées laissoient couler les heures sans les compter : on les trouve exactement seules, dormant chacune dans son fauteuil.

Comme je ferois peuple avec le peuple, je ferois campagnard aux champs, & quand je parlerois d'agriculture, le paysan ne se moqueroit pas de moi. Je n'irois pas me bâtir une ville en campagne, & mettre au fond d'une Province les Tuileries devant mon appartement. Sur le penchant de quelque agréable colline bien ombragée, j'aurois une petite maison rustique, une maison blanche avec des contre-vents verds; & quoiqu'une couverture de chaume soit en toute saison la meilleure, je préférerois magnifiquement, non la triste ardoise, mais la tuile, parce qu'elle a l'air plus propre & plus gai que le chaume, qu'on ne couvre pas autrement les maisons dans mon pays, & que cela me rappelleroit un peu l'heureux têms de ma jeunesse. J'aurois pour cour une basse-cour, & pour écurie une étable avec des vaches, pour avoir du laitage que j'aime beaucoup. J'aurois un potager pour jardin, & pour parc un joli verger, semblable à celui dont il sera parlé ci-après. Les fruits, à la discrétion des promeneurs, ne feroient ni comptés, ni cueillis par mon jardinier, & mon avare magnificence n'étaleroit point aux yeux des

espaliers superbes, auxquels à peine on osât toucher. Or, cette petite prodigalité seroit peu coûteuse, parce que j'aurois choisi mon asyle dans quelque Province éloignée où l'on voit peu d'argent & beaucoup de denrées & où regnent l'abondance & la pauvreté.

Là, je rassemblerois une société plus choisie que nombreuse, d'amis aimant le plaisir & s'y connoissant, de femmes qui pussent sortir de leur fauteuil & se prêter aux jeux champêtres, prendre, quelquefois, au lieu de la navette & des cartes, la ligne, les gluaux, le rateau des faneuses, & le panier des vendangeurs. Là, tous les airs de la ville seroient oubliés, & devenus villageois au village, nous nous trouverions livrés à des foules d'amusemens divers, qui ne nous donneroient chaque soir que l'embarras du choix pour le lendemain. L'exercice & la vie active nous feroient un nouvel estomac & de nouveaux goûts. Tous nos repas seroient des festins, où l'abondance plairoit plus que la délicatesse. La gaieté, les travaux rustiques, les folâtres jeux sont les premiers cuisiniers du monde, & les ragoûts fins sont bien ridicules à des gens en haleine depuis le lever du

ſoleil. Le ſervice n'auroit pas plus d'ordre que d'élégance ; la ſalle à manger ſeroit par-tout, dans le jardin, dans un bateau, ſous un arbre ; quelquefois au loin, près d'une ſource vive, ſur l'herbe verdoyante & fraîche, ſous des touffes d'aulnes & de coudriers, une longue proceſſion de gais convives porteroit en chantant l'apprêt du feſtin, on auroit le gazon pour table & pour chaiſe, les bords de la fontaine ſerviroient de buffet, & le deſſert pendroit aux arbres. Les mets ſeroient ſervis ſans ordre, l'appétit diſpenſeroit des façons ; chacun ſe préférant ouvertement à tout autre, trouveroit bon que tout autre ſe préférât de même à lui : de cette familiarité cordiale & modérée, naîtroit ſans groſſiéreté, ſans fauſſeté, ſans contrainte, un conflit badin, plus charmant cent fois que la politeſſe, & plus fait pour lier les cœurs. Point d'importuns laquais épiant nos diſcours, critiquant tout bas nos maintiens, comptant nos morceaux d'un œil avide, s'amuſant à nous faire attendre à boire, & murmurant d'un trop long dîné. Nous ſerions nos valets pour être nos maîtres, chacun ſeroit ſervi par tous, le tems paſſeroit ſans le

compter, le repas feroit le repos & dureroît autant que l'ardeur du jour. S'il paffoit près de nous quelque payfan retournant au travail fes outils fur l'épaule, je lui réjouïrois le cœur par quelques bons propos, par quelques coups de bon vin, qui lui feroient porter plus gaiement fa mifere; & moi j'aurois auffi le plaifir de me fentir émouvoir un peu les entrailles, & de me dire en fecret; je fuis encore homme.

Si quelque fête champêtre raffembloit les habitans du lieu, j'y ferois des premiers avec ma troupe; fi quelques mariages, plus bénis du Ciel que ceux des villes, fe faifoient à mon voifinage, on fauroit que j'aime la joie, & j'y ferois invité. Je porterois à ces bonnes gens quelques dons fimples comme eux, qui contribueroient à la fête, & j'y trouverois en échange des biens d'un prix ineftimable, des biens fi peu connus de mes égaux, la franchife & le vrai plaifir. Je fouperois avec eux au bout de leur longue table, j'y ferois chorus au refrain d'une vieille chanfon ruftique, & je danferois dans leur grange de meilleur cœur qu'au bal de l'Opéra.

Jufqu'ici tout eft à merveille, me

dira-t-on ; mais, la chasse ? est-ce être en campagne que de n'y pas chasser ? J'entends : je ne voulois qu'une métaire, & j'avois tort. Je me suppose riche, il me faut donc des plaisirs exclusifs, des plaisirs destructifs ; voici de tout autres affaires. Il me faut des terres, des bois, des gardes, des redevances, des honneurs seigneuriaux, sur-tout de l'encens & de l'eau-bénite.

Fort bien ; mais cette terre aura des voisins jaloux de leurs droits, & desireux d'usurper ceux des autres : nos gardes se chamailleront, & peut-être les maîtres : voilà des altercations, des querelles, des haines, des procès tout au moins ; cela n'est déjà pas fort agréable. Mes vassaux ne verront point avec plaisir labourer leurs bleds par mes lievres, & leurs fêves par mes sangliers ; chacun n'osant tuer l'ennemi qui détruit son travail, voudra du moins le chasser de son champ : après avoir passé le jour à cultiver leurs terres, il faudra qu'ils passent la nuit à les garder ; ils auront des mâtins, des tambours, des cornets, des sonnettes : avec tout ce tintamarre ils troubleront mon sommeil : je songerai malgré moi à la misere de ces pauvres gens, & ne pourrai

m'empêcher de me la reprocher. Si j'avois l'honneur d'être Prince, tout cela ne me toucheroit guéres; mais moi, nouveau parvenu, nouveau riche, j'aurai le cœur encore un peu roturier.

Ce n'est pas tout; l'abondance du gibier tentera les chasseurs, j'aurai bientôt des braconniers à punir; il me faudra des prisons, des geoliers, des archers, des galeres: tout cela me paroit assez cruel. Les femmes de ces malheureux viendront assiéger ma porte & m'importuner de leurs cris; ou bien il faudra qu'on les chasse, qu'on les maltraite. Les pauvres gens qui n'auront point braconné, & dont mon gibier aura fouragé la récolte, viendront se plaindre de leur côté; les uns feront punis pour avoir tué le gibier, les autres ruinés pour l'avoir épargné; quelle triste alternative! Je ne verrai de tous côtés qu'objets de misere, je n'entendrai que gémissemens: cela doit troubler beaucoup, ce me semble, le plaisir de massacrer à son aise des foules de perdrix & de lievres presque sous ses pieds.

Voulez-vous dégager les plaisirs de leurs peines? Otez-en l'exclusion; plus vous les laisserez communs aux hom-

mes, plus vous les goûterez toujours purs. Je ne ferai donc point tout ce que je viens de dire; mais ſans changer de goûts, je ſuivrai celui que je me ſuppoſe, à moindres frais. J'établirai mon ſéjour champêtre dans un pays où la chaſſe ſoit libre à tout le monde, & où j'en puiſſe avoir l'amuſement ſans embarras. Le gibier ſera plus rare; mais il y aura plus d'adreſſe à le chercher & de plaiſir à l'attteindre. Je me ſouviendrai des battemens de cœur qu'éprouvoit mon pere au vol de la premiere perdrix, & des tranſports de joie avec leſquels il trouvoit le lievre qu'il avoit cherché tout le jour. Oui, je ſoutiens que, ſeul avec ſon chien, chargé de ſon fuſil, de ſon carnier, de ſon fourniment, de ſa petite proie, il revenoit le ſoir, rendu de fatigue & déchiré des ronces, plus content de ſa journée que tous vos chaſſeurs de ruelle, qui, ſur un bon cheval, ſuivis de vingt fuſils chargés, ne font qu'en changer, tirer & tuer autour d'eux, ſans art, ſans gloire, & preſque ſans exercice. Le plaiſir n'eſt donc pas moindre; & l'inconvénient eſt ôté quand on n'a ni terre à garder, ni braconnier à punir, ni miſérable à tourmenter. Voilà donc

une solide raison de préférence. Quoi qu'on fasse, on ne tourmente point sans fin les hommes, qu'on n'en reçoive aussi quelque mal-aise : & les longues malédictions du peuple rendent tôt ou tard le gibier amer.

Encore un coup, les plaisirs exclusifs sont la mort du plaisir. Les vrais amusemens, sont ceux qu'on partage avec le peuple ; ceux qu'on veut avoir à soi seul, on ne les a plus. Si les murs que j'éleve autour de mon parc m'en font une triste clôture, je n'ai fait à grands frais que m'ôter le plaisir de la promenade ; me voilà forcé de l'aller chercher au loin. Le démon de la propriété infecte tout ce qu'il touche. Un riche veut être par-tout le maître, & ne se trouve bien qu'où il ne l'est pas ; il est forcé de se fuir toujours. Pour moi, je ferai là-dessus, dans ma richesse, ce que j'ai fait dans ma pauvreté. Plus riche maintenant du bien des autres que je ne serai jamais du mien, je m'empare de tout ce qui me convient dans mon voisinage : il n'y a pas de conquérant plus déterminé que moi ; j'usurpe sur les Princes mêmes ; je m'accommode sans distinction de tous les terreins ouverts qui me plai-

ſent ; je leur donne des noms, je fais de l'un mon parc, de l'autre ma terraſſe, & m'en voilà le maître ; dès-lors je m'y promene impunément, j'y reviens ſouvent pour maintenir la poſſeſſion ; j'uſe autant que je veux le ſol à force d'y marcher ; & l'on ne me perſuadera jamais que le titulaire du fonds que je m'approprie, tire plus d'uſage de l'argent qu'il lui produit, que j'en tire de ſon terrein. Que ſi l'on vient à me vexer par des foſſés, par des haies, peu m'importe ; je prends mon parc ſur mes épaules, & je vais le poſer ailleurs ; les emplacemens ne manquent pas aux environs, & j'aurai long-tems à piller mes voiſins avant de manquer d'aſyle.

Voilà quelque eſſai du vrai goût dans le choix des loiſirs agréables : voilà dans quel eſprit on jouit ; tout le reſte n'eſt qu'illuſion, chimere, ſotte vanité. Quiconque s'écartera de ces regles, quelque riche qu'il puiſſe être, mangera ſon or en fumier, & ne connoîtra jamais le prix de la vie.

On m'objectera, ſans doute, que de tels amuſemens ſont à la portée de tous les hommes, & qu'on n'a pas beſoin d'être riche pour les goûter. C'eſt préciſément à quoi j'en voulois venir. On

a du plaisir quand on en veut avoir: c'est l'opinion seule qui rend tout difficile, qui chasse le bonheur devant nous; & il est cent fois plus aisé d'être heureux que de le paroître. L'homme de goût, & vraiment voluptueux, n'a que faire de richesse; il lui suffit d'être libre & maître de lui. Quiconque jouit de la santé & ne manque pas du nécessaire, s'il arrache de son cœur les biens de l'opinion, est assez riche: c'est l'*aurea mediocritas* d'Horace. Gens à coffres-forts, cherchez donc quelque autre emploi de votre opulence; car pour le plaisir elle n'est bonne à rien. Emile ne saura pas tout cela mieux que moi; mais ayant le cœur plus pur & plus sain, il le sentira mieux encore, & toutes ses observations dans le monde ne feront que le lui confirmer.

En passant ainsi le tems, nous cherchons toujours Sophie, & nous ne la trouvons point. Il importoit qu'elle ne se trouvât pas si vîte, & nous l'avons cherchée où j'étois bien sûr qu'elle n'étoit pas (49). Enfin le moment presse;

(49) *Mulierem fortem quis inveniet? Procul & de ultimis finibus pretium ejus.* Prov. xxxj. 10.

il eſt tems de la chercher tout de bon, de peur qu'il ne s'en faſſe une qu'il prenne pour elle, & qu'il ne connoiſſe trop tard ſon erreur. Adieu donc Paris, Ville célebre, Ville de bruit, de fumée & de boue, où les femmes ne croient plus à l'honneur, ni les hommes à la vertu. Adieu Paris; nous cherchons l'amour, le bonheur, l'innocence; nous ne ferons jamais aſſez loin de toi.

Fin du Livre quatrieme.

EMILE,

OU

DE L'EDUCATION.

LIVRE CINQUIEME.

NOUS voici parvenus au dernier acte de la Jeunesse, mais nous ne sommes pas encore au dénouement.

Il n'est pas bon que l'homme soit seul. Emile est homme ; nous lui avons promis une compagne, il faut la lui donner. Cette compagne est Sophie. En quels lieux est son asyle ? Où la trouverons-nous ? Pour la trouver il la faut connoître. Sachons premierement ce qu'elle est, nous jugerons mieux des lieux qu'elle habite ; & quand nous l'aurons trouvée, encore tout ne sera-t-il pas fait. *Puisque notre jeune Gentilhomme*, dit Locke, *est prêt à se marier, il est tems de le laisser auprès de sa Maîtresse.* Et là-dessus il finit son ouvrage. Pour moi qui n'ai pas l'honneur d'élever un Gentilhomme, je me garderai d'imiter Locke en cela.

SOPHIE

OU

LA FEMME.

) P H I E doit être femme comme
e eſt homme ; c'eſt-à-dire, avoir
ce qui convient à la conſtitution
ɱn eſpece & de ſon ſexe pour rem-
ſa place dans l'ordre phyſique &
ıl. Commençons donc par exami-
es conformités & les différences de
ſexe & du nôtre.

ı tout ce qui ne tient pas au ſexe
mme eſt homme ; elle a les mêmes
nes, les mêmes beſoins, les mêmes
ltés ; la machine eſt conſtruite de
ême maniere, les pieces en ſont
ıêmes, le jeu de l'une eſt celui de.
ːe, la figure eſt ſemblable, & ſous
ʮue rapport qu'on les conſidere,
e different entre eux que du plus
oins.

ı tout ce qui tient au ſexe, la fem-
ż l'homme ont par-tout des rap-
; & par-tout des différences ; la
ulté de les comparer vient de celle

de déterminer dans la conftitution de l'un & de l'autre ce qui eft du fexe & ce qui n'en eft pas. Par l'anatomie comparée, & même à la feule infpection, l'on trouve entre eux des différences générales qui paroiffent ne point tenir au fexe; elles y tiennent pourtant, mais par des liaifons que nous fommes hors d'état d'appercevoir; nous ne favons jufqu'où ces liaifons peuvent s'étendre; la feule chofe que nous favons avec certitude, eft que tout ce qu'ils ont de commun eft de l'efpece; & que tout ce qu'ils ont de différent eft du fexe; fous ce double point de vue, nous trouvons entre eux tant de rapports & tant d'oppofitions, que c'eft peut-être une des merveilles de la nature d'avoir pu faire deux êtres fi femblables en les conftituant fi différemment.

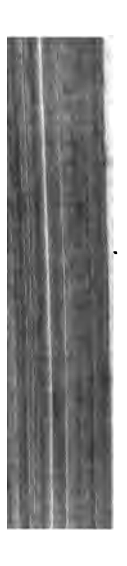
Ces rapports & ces différences doivent influer fur le moral; cette conféquence eft fenfible, conforme à l'expérience, & montre la vanité des difputes fur la préférence ou l'égalité des fexes; comme fi chacun des deux allant aux fins de la nature, felon fa deftination particuliere, n'étoit pas plus parfait en cela que s'il reffembloit

davantage à l'autre ? En ce qu'ils ont de commun ils ſont égaux ; en ce qu'ils ont de différent ils ne ſont pas comparables : une femme parfaite & un homme parfait, ne doivent pas plus ſe reſſembler d'eſprit que de viſage, & la perfection n'eſt pas ſuſceptible de plus & de moins.

Dans l'union des ſexes chacun concourt également à l'objet commun, mais non pas de la même maniere. De cette diverſité naît la premiere différence aſſignable entre les rapports moraux de l'un & de l'autre. L'un doit être actif & fort, l'autre paſſif & foible ; il faut néceſſairement que l'un veuille & puiſſe ; il ſuffit que l'autre réſiſte peu.

Ce principe établi, il s'enſuit que la femme eſt faite ſpécialement pour plaire à l'homme : ſi l'homme doit lui plaire à ſon tour, c'eſt d'une néceſſité moins directe : ſon mérite eſt dans ſa puiſſance, il plaît par cela ſeul qu'il eſt fort. Ce n'eſt pas ici la loi de l'amour, j'en conviens ; mais c'eſt celle de la nature, antérieure à l'amour même.

Si la femme eſt faite pour plaire & pour être ſubjuguée, elle doit ſe ren-



en user. L'art le plus sûr d'ani
force, est de la rendre néc
la résistance. Alors l'amour
joint au desir, & l'un triom
victoire que l'autre lui fait r
De-là naissent l'attaque & la
l'audace d'un sexe & la tin
l'autre, enfin la modestie &
dont la nature arma le fo
asservir le fort.

Qui est-ce qui peut pens
ait prescrit indifféremment l
avances aux uns & aux autre
le premier à former des desi
être aussi le premier à les té
Quelle étrange dépravation
ment! L'entreprise ayant de
quences si différentes pour
sexes, est-il naturel qu'ils
même audace à s'y livrer? (

par les moyens établis pour le conserver ? Avec la facilité qu'ont les femmes d'émouvoir les sens des hommes, & d'aller réveiller au fond de leurs cœurs les restes d'un tempérament presque éteint, s'il étoit quelque malheureux climat sur la terre, où la Philosophie eût introduit cet usage, surtout dans les pays chauds, où il naît plus de femmes que d'hommes, tyrannisés par elles ils seroient enfin leurs victimes, & se verroient tous traîner à la mort sans qu'ils pussent jamais s'en défendre.

Si les femelles des animaux n'ont p[illegible] même honte, que s'ensuit-il ? O[illegible]és comme les femmes les desirs illimités auxquels cette honte sert de frein ? Le desir ne vient pour elles qu'avec le besoin ; le besoin satisfait, le desir cesse ; elles ne repoussent plus le mâle par feinte (1), mais tout de bon : elles font tout le contraire de ce

(1) J'ai déjà remarqué que les refus de simagrée & d'agacerie sont communs à presque toutes les femelles, même parmi les animaux, & même quand elles sont le plus disposées à se rendre ; il faut n'avoir jamais observé leur manege pour disconvenir de cela.

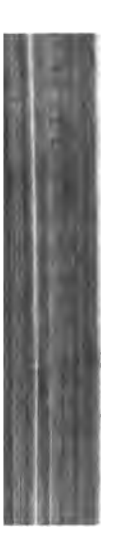


elles sont libres leurs tems
volonté sont courts & bien
l'instinct les pousse & l'insti
rête; où sera le supplémen
instinct négatif dans les fem
vous leur aurez ôté la pude
dre qu'elles ne se soucient
hommes, c'est attendre qu'il
plus bons à rien.

L'Etre suprême a voulu fa
honneur à l'espece humaine
nant à l'homme des penchan
sure, il lui donne en même
qui les regle, afin qu'il soit
commande à lui-même; en
à des passions immodérées,
ces passions la raison pour le
ner: en livrant la femme à
illimités, il joint à ces desirs
pour les contenir. Pour fi

artage ou non ſes deſirs & veuille ou non les ſatisfaire, elle le repouſſe & ſe défend toujours, mais non pas toujours avec la même force, ni par conſéquent avec le même ſuccès. Pour que l'attaquant ſoit victorieux, il faut que l'attaqué le permette ou l'ordonne; car que de moyens adroits n'a-t-il pas pour forcer l'aggreſſeur d'uſer de force? Le plus libre & le plus doux de tous les actes n'admet point de violence réelle, la nature & la raiſon s'y oppoſent : la nature, en ce qu'elle a pourvu le plus foible, d'autant de force qu'il en faut pour réſiſter quand il lui plaît; la raiſon, en ce qu'une violence réelle eſt non-ſeulement le plus brutal de tous les actes, mais le plus contraire à ſa fin; ſoit parce que l'homme déclare ainſi la guerre à ſa compagne & l'autoriſe à défendre ſa perſonne & ſa liberté aux dépens même de la vie de l'aggreſſeur; ſoit parce que la femme ſeule eſt juge de l'état où elle ſe trouve, & qu'un enfant n'auroit point de pere, ſi tout homme en pouvoit uſurper les droits.

Voici donc une troiſieme conſéquence de la conſtitution des ſexes; c'eſt que le plus fort ſoit le maître en ap-



par une invariable loi de l
qui, donnant à la femme plu
lité d'exciter les desirs qu'à
de les satisfaire, fait dépend
ci, malgré qu'il en ait, du
de l'autre, & le contraint de
à son tour à lui plaire, pou
qu'elle consente à le laisser ê
fort. Alors ce qu'il y a de
pour l'homme dans sa victoi
douter si c'est la foiblesse qui
force, ou si c'est la volonté qu
& la ruse ordinaire de la fem
laisser toujours ce doute ent
lui. L'esprit des femmes répo
parfaitement à leur constitut
de rougir de leur foiblesse
font gloire; leurs tendres mu
sans résistance; elles affecte

Le progrès des lumieres acquises par nos vices, a beaucoup changé sur ce point les anciennes opinions parmi nous, & l'on ne parle plus gueres de violences, depuis qu'elles sont si peu nécessaires, & que les hommes n'y croient plus (2); au lieu qu'elles sont très-communes dans les hautes antiquités Grecques & Juives, parce que ces mêmes opinions sont dans la simplicité de la Nature, & que la seule expérience du libertinage a pu les déraciner. Si l'on cite de nos jours moins d'actes de violence, ce n'est surement pas que les hommes soient plus tempérans, mais c'est qu'ils ont moins de crédulité, & que telle plainte qui jadis eût persuadé des peuples simples, ne feroit de nos jours qu'attirer les ris des moqueurs; on gagne davantage à se taire. Il y a dans le Deutéronome une loi par laquelle une fille abusée étoit punie avec le séducteur, si le délit avoit été commis dans la ville; mais s'il avoit

(2) Il peut y avoir une telle disproportion d'âge & de force qu'une violence réelle ait lieu, mais traitant ici de l'état relatif des sexes selon l'ordre de la nature, je les prends tous deux dans le rapport commun qui constitue cet état.

été commis à la campagne ou dans des lieux écartés, l'homme seul étoit puni: car, dit la Loi, *la fille a crié, & n'a point été entendue*. Cette bénigne interprétation apprenoit aux filles à ne pas se laisser surprendre en des lieux fréquentés.

L'effet de ces diversités d'opinions sur les mœurs est sensible. La galanterie moderne en est l'ouvrage. Les hommes, trouvant que leurs plaisirs dépendoient plus de la volonté du beau sexe qu'ils n'avoient cru, ont captivé cette volonté par des complaisances dont il les a bien dédommagés.

Voyez comment le physique nous amene insensiblement au moral, & comment de la grossiere union des sexes naissent peu-à-peu les plus douces loix de l'amour. L'empire des femmes n'est point à elles parce que les hommes l'ont voulu, mais parce qu'ainsi le veut la nature; il étoit à elles avant qu'elles parussent l'avoir: ce même Hercule qui crut faire violence aux cinquante filles de Thespitius, fut pourtant contraint de filer près d'Omphale, & le fort Samson n'etoit pas si fort que Dalila. Cet empire est aux femmes & ne peut leur être ôté,

même quand elles en abusent; si jamais elles pouvoient le perdre, il y a long-tems qu'elles l'auroient perdu.

Il n'y a nulle parité entre les deux sexes quant à la conséquence du sexe. Le mâle n'est mâle qu'en certains instans, la femelle est femelle toute sa vie, ou du moins toute sa jeunesse; tout la rappelle sans cesse à son sexe, & pour en bien remplir les fonctions, il lui faut une constitution qui s'y rapporte. Il lui faut du ménagement durant sa grossesse, il lui faut du repos dans ses couches, il lui faut une vie molle & sédentaire pour allaiter ses enfans, il lui faut pour les élever de la patience & de la douceur; un zele, une affection que rien ne rebute; elle sert de liaison entre eux & leur pere, elle seule les lui fait aimer & lui donne la confiance de les appeller siens. Que de tendresse & de soins ne lui faut-il point pour maintenir dans l'union toute la famille! Et enfin tout cela ne doit pas être des vertus, mais des goûts, sans quoi l'espece humaine seroit bientôt éteinte.

La rigidité des devoirs relatifs des deux sexes n'est ni ne peut être la même. Quand la femme se plaint là-

dessus de l'injuste inégalité qu'y met l'homme, elle a tort; cette inégalité n'est point une institution humaine, ou du moins elle n'est point l'ouvrage du préjugé, mais de la raison : c'est à celui des deux que la nature a chargé du dépôt des enfans d'en répondre à l'autre. Sans doute il n'est permis à personne de violer sa foi, & tout mari infidele qui prive sa femme du seul prix des austeres devoirs de son sexe est un homme injuste & barbare : mais la femme infidelle fait plus, elle dissout la famille, & brise tous les liens de la nature, en donnant à l'homme des enfans qui ne sont pas à lui, elle trahit les uns & les autres, elle joint la perfidie à l'infidélité. J'ai peine à voir quel désordre & quel crime ne tient pas à celui-là. S'il est un état affreux au monde, c'est celui d'un malheureux pere, qui, sans confiance en sa femme, n'ose se livrer aux plus doux sentimens de son cœur, qui doute en embrassant son enfant s'il n'embrasse point l'enfant d'un autre, le gage de son déshonneur, le ravisseur du bien de ses propres enfans. Qu'est-ce alors que la famille, si ce n'est une société d'ennemis secrets qu'une femme coupable arme

l'un contre l'autre en les forçant de feindre de s'entre-aimer ?

Il n'importe donc pas seulement que la femme soit fidelle, mais qu'elle soit jugée telle par son mari, par ses proches, par tout le monde; il importe qu'elle soit modeste, attentive, réservée, & qu'elle porte aux yeux d'autrui, comme en sa propre conscience, le témoignage de sa vertu : s'il importe qu'un pere aime ses enfans, il importe qu'il estime leur mere. Telles sont les raisons qui mettent l'apparence même au nombre des devoirs des femmes, & leur rendent l'honneur & la réputation non moins indispensables que la chasteté. De ces principes dérive, avec la différence morale des sexes, un motif nouveau de devoir & de convenance, qui prescrit spécialement aux femmes l'attention la plus scrupuleuse sur leur conduite, sur leurs manieres, sur leur maintien. Soutenir vaguement que les deux sexes sont égaux & que leurs devoirs sont les mêmes, c'est se perdre en déclamations vaines, c'est ne rien dire tant qu'on ne répondra pas à cela.

N'est-ce pas une maniere de raisonner bien solide de donner des exceptions pour réponses à des loix générales aussi

bien fondées ? Les femmes, dites-vous, ne font pas toujours des enfans ? Non; mais leur destination propre est d'en faire. Quoi ! parce qu'il y a dans l'Univers une centaine de grandes villes où les femmes vivant dans la licence font peu d'enfans, vous prétendez que l'état des femmes est d'en faire peu ! Et que deviendroient nos villes, si les campagnes éloignées, où les femmes vivent plus simplement & plus chastement, ne réparoient la stérilité des Dames ? Dans combien de Provinces les femmes qui n'ont fait que quatre ou cinq enfans passent pour peu fécondes (3) ! Enfin, que telle ou telle femme fasse peu d'enfans, qu'importe ? L'état de la femme est-il moins d'être mere, & n'est-ce pas par des loix générales que la nature & les mœurs doivent pourvoir à cet état ?

Quand il y auroit entre les grossesses

---

(3) Sans cela l'espece dépériroit nécessairement : pour qu'elle se conserve, il faut, tout compensé, que chaque femme fasse à-peu-près quatre enfans : car des enfans qui naissent, il en meurt près de la moitié avant qu'ils puissent en avoir d'autres, & il en faut deux restans pour représenter le pere & la mere. Voyez si les villes vous fourniront cette population-là.

d'auſſi longs intervalles qu'on le ſuppoſe, une femme changera-t-elle ainſi bruſquement & alternativement, de maniere de vivre ſans péril & ſans riſque? Sera-t-elle aujourd'hui nourrice & demain guerriere? changera-t-elle de tempérament & de goûts comme un caméléon de couleurs? Paſſera-t-elle tout-à-coup de l'ombre de la clôture, & des ſoins domeſtiques, aux injures de l'air, aux travaux, aux fatigues, aux périls de la guerre? Sera-t-elle tantôt craintive (4) & tantôt brave, tantôt délicate & tantôt robuſte? Si les jeunes gens élevés dans Paris ont peine à ſupporter le métier des armes, des femmes qui n'ont jamais affronté le ſoleil, & qui ſavent à peine marcher, le ſupporteront-elles après cinquante ans de molleſſe? Prendront-elles ce dur métier à l'âge où les hommes le quittent?

Il y a des Pays où les femmes accouchent preſque ſans peine, & nourriſſent leurs enfans preſque ſans ſoin, j'en conviens; mais dans ces mêmes pays

(4) La timidité des femmes eſt encore un inſtinct de la nature contre le double riſque qu'elles courent durant leur groſſeſſe.

les hommes vont demi-nuds en tout tems, terrassent les bêtes féroces, portent un canot comme un havre-sac, font des chasses de sept ou huit cents lieues, dorment à l'air à plate-terre, supportent des fatigues incroyables, & passent plusieurs jours sans manger. Quand les femmes deviennent robustes, les hommes le deviennent encore plus; quand les hommes s'amollissent, les femmes s'amollissent davantage; quand les deux termes changent également, la différence reste la même.

Platon, dans sa République, donne aux femmes les mêmes exercices qu'aux hommes; je le crois bien. Ayant ôté de son Gouvernement les familles particulieres, & ne sachant plus que faire des femmes, il se vit forcé de les faire hommes. Ce beau génie avoit tout combiné, tout prévu: il alloit au-devant d'une objection que personne peut-être n'eût songé à lui faire, mais il a mal résolu celle qu'on lui fait. Je ne parle point de cette prétendue communauté de femmes dont le reproche tant répété, prouve que ceux qui le lui font ne l'ont jamais lu: je parle de cette promiscuité civile qui confond par-tout les deux sexes dans les mêmes

emplois, dans les mêmes travaux, & ne peut manquer d'engendrer les plus intolérables abus; je parle de cette subversion des plus doux sentimens de la nature immolés à un sentiment artificiel qui ne peut subsister que par eux; comme s'il ne faloit pas une prise naturelle pour former des liens de convention; comme si l'amour qu'on a pour ses proches n'étoit pas le principe de celui qu'on doit à l'Etat; comme si ce n'étoit pas par la petite patrie, qui est la famille, que le cœur s'attache à la grande; comme si ce n'étoient pas le bon fils, le bon mari, le bon pere, qui font le bon Citoyen!

Dès qu'une fois il est démontré que l'homme & la femme ne sont ni ne doivent être constitués de même, de caractere ni de tempérament, il s'ensuit qu'ils ne doivent pas avoir la même éducation. En suivant les directions de la nature, ils doivent agir de concert, mais ils ne doivent pas faire les mêmes choses; la fin des travaux est commune, mais les travaux sont différens, & par conséquent les goûts qui les dirigent. Après avoir tâché de former l'homme naturel, pour ne pas laisser imparfait notre ouvrage, voyons comment doit

ſe former auſſi la femme qui co
à cet homme.

Voulez-vous toujours être guidé ? Suivez toujours les indica de la nature. Tout ce qui caractéri ſexe doit être reſpecté comme é par elle. Vous dites ſans ceſſe ; femmes ont tel & tel défaut que n n'avons pas : votre orgueil vous tro pe ; ce ſeroit des défauts pour vou ce ſont des qualités pour elles ; to iroit moins bien, ſi elles ne les avoie pas. Empêchez ces prétendus défau de dégénérer ; mais gardez-vous de le détruire.

Les femmes de leur côté ne ceſſent de crier que nous les élevons pour être vaines & coquettes, que nous les amuſons ſans ceſſe à des puérilités pour reſter plus facilement les maîtres ; elles s'en prennent à nous des défauts que nous leur reprochons. Quelle folie ! Et depuis quand ſont-ce les hommes qui ſe mêlent de l'éducation des filles ? Qui eſt-ce qui empêche les meres de les élever comme il leur plaît ? Elles n'ont point de Colleges : grand malheur ! Eh, plût à Dieu qu'il n'y en eût point pour les garçons, ils ſeroient plus ſenſément & plus honnêtement

vés ! Force-t-on vos filles à perdre
r tems en niaiseries ? Leur fait-on
lgré elles passer la moitié de leur
à leur toilette à votre exemple ?
us empêche-t-on de les instruire &
e instruire à votre gré ? Est-ce notre
te si elles nous plaisent quand elles
t belles, si leurs minauderies nous
uisent, si l'art qu'elles apprennent
vous nous attire & nous flatte, si
is aimons à les voir mises avec
it, si nous leur laissons affiler à loisir
armes dont elles nous subjuguent ?
! prenez le parti de les élever comme
hommes ; ils y consentiront de
cœur ! Plus elles voudront leur
embler, moins elles les gouverne-
t ; & c'est alors qu'ils seront vrai-
it les maîtres.

'outes les facultés communes aux
x sexes ne leur sont pas également
agées, mais prises en tout elles se
pensent ; la femme vaut mieux
me femme & moins comme hom-
; par-tout où elle fait valoir ses
ts, elle a l'avantage ; par-tout où
veut usurper les nôtres, elle reste
lessous de nous. On ne peut répon-
à cette vérité générale que par des
ptions ; constante maniere d'argu-

menter des galans partifans du beau fexe.

Cultiver dans les femmes les qualités de l'homme & négliger celles qui leur font propres, c'eft donc vifiblement travailler à leur préjudice : les rufées le voient trop bien pour en être les dupes ; en tâchant d'ufurper nos avantages, elles n'abandonnent pas les leurs ; mais il arrive de-là que, ne pouvant bien ménager les uns & les autres, parce qu'ils font incompatibles, elles reftent au-deffous de leur portée fans fe mettre à la nôtre, & perdent la moitié de leur prix. Croyez-moi, mere judicieufe, ne faites point de votre fille un honnête homme, comme pour donner un démenti à la nature ; faites-en une honnête femme, & foyez fûre qu'elle en vaudra mieux pour elle & pour nous.

S'enfuit-il qu'elle doive être élevée dans l'ignorance de toute chofe & bornée aux feules fonctions du ménage ? L'homme fera-t-il fa fervante de fa compagne, fe privera-t-il auprès d'elle du plus grand charme de la fociété ? Pour mieux l'affervir, l'empêchera-t-il de rien fentir, de rien connoître ? En fera-t-il un véritable automate ? Non,

ſans doute : ainſi ne l'a pas dit la nature, qui donne aux femmes un eſprit ſi agréable & ſi délié ; au contraire, elle veut qu'elles penſent, qu'elles jugent, qu'elles aiment, qu'elles connoiſſent, qu'elles cultivent leur eſprit comme leur figure ; ce ſont les armes qu'elle leur donne pour ſuppléer à la force qui leur manque & pour diriger la nôtre. Elles doivent apprendre beaucoup de choſes, mais ſeulement celles qu'il leur convient de ſavoir.

Soit que je conſidere la deſtination particuliere du ſexe, ſoit que j'obſerve ſes penchans, ſoit que je compte ſes devoirs, tout concourt également à m'indiquer la forme d'éducation qui lui convient. La femme & l'homme ſont faits l'un pour l'autre, mais leur mutuelle dépendance n'eſt pas égale : les hommes dépendent des femmes par leurs deſirs ; les femmes dépendent des hommes, & par leurs deſirs & par leurs beſoins ; nous ſubſiſterions plutôt ſans elles qu'elles ſans nous. Pour qu'elles aient le néceſſaire, pour qu'elles ſoient dans leur état, il faut que nous le leur donnions ; que nous voulions le leur donner, que nous les en eſtimions dignes ; elles dépendent de nos ſenti-

mens, du prix que nous mettons à leur mérite, du cas que nous faisons de leurs charmes & de leurs vertus. Par la loi même de la nature les femmes, tant pour elles que pour leurs enfans, sont à la merci des jugemens des hommes : il ne suffit pas qu'elles soient estimables, il faut qu'elles soient estimées ; il ne leur suffit pas d'être belles, il faut qu'elles plaisent ; il ne leur suffit pas d'être sages, il faut qu'elles soient reconnues pour telles ; leur honneur n'est pas seulement dans leur conduite, mais dans leur réputation, & il n'est pas possible que celle qui consent à passer pour infâme puisse jamais être honnête. L'homme en bien faisant ne dépend que de lui-même & peut braver le jugement public, mais la femme en bien faisant n'a fait que la moitié de sa tâche, & ce que l'on pense d'elle ne lui importe pas moins que ce qu'elle est en effet. Il suit de-là que le systême de son éducation doit être, à cet égard, contraire à celui de la nôtre : l'opinion est le tombeau de la vertu parmi les hommes, & son trône parmi les femmes.

De la bonne constitution des meres dépend d'abord celle des enfans ; du

ſoin des femmes dépend la premiere éducation des hommes; des femmes dépendent encore leurs mœurs, leurs paſſions, leurs goûts, leurs plaiſirs, leur bonheur même. Ainſi toute l'éducation des femmes doit être relative aux hommes. Leur plaire, leur être utiles, ſe faire aimer & honorer d'eux, les élever jeunes, les ſoigner grands, les conſeiller, les conſoler, leur rendre la vie agréable & douce, voilà les devoirs des femmes dans tous les tems, & ce qu'on doit leur apprendre dès leur enfance. Tant qu'on ne remontera pas à ce principe on s'écartera du but, & tous les préceptes qu'on leur donnera ne ſerviront de rien pour leur bonheur ni pour le nôtre.

Mais quoique toute femme veuille plaire aux hommes & doive le vouloir, il y a bien de la différence entre vouloir plaire à l'homme de mérite, à l'homme vraiment aimable, & vouloir plaire à ces petits agréables qui déshonorent leur ſexe & celui qu'ils imitent. Ni la nature, ni la raiſon ne peuvent porter la femme à aimer dans les hommes ce qui lui reſſemble, & ce n'eſt pas non plus en prenant leurs manieres qu'elle doit chercher à s'en faire aimer.

Lors donc que quittant ſe ton modeſte & poſé de leur ſexe elles prennent les airs de ces étourdis, loin de ſuivre leur vocation elles y renoncent, elles s'ôtent à elles-mêmes les droits qu'elles penſent uſurper : ſi nous étions autrement, diſent-elles, nous ne plairions point aux hommes ; elles mentent. Il faut être folle pour aimer les foux ; le deſir d'attirer ces gens-là montre le goût de celle qui s'y livre. S'il n'y avoit point d'hommes frivoles elle ſe preſſeroit d'en faire, & leurs frivolités ſont bien plus ſon ouvrage, que les ſiennes ne ſont le leur. La femme qui aime les vrais hommes & qui veut leur plaire prend des moyens aſſortis à ſon deſſein. La femme eſt coquette par état, mais ſa coquetterie change de forme & d'objet ſelon ſes vues ; réglons ces vues ſur celles de la Nature, la femme aura l'éducation qui lui convient.

Les petites filles preſque en naiſſant aiment la parure : non contentes d'être jolies elles veulent qu'on les trouve telles ; on voit dans leurs petits airs que ce ſoin les occupe déjà, & à peine ſont-elles en état d'entendre ce qu'on leur dit, qu'on les gouverne en leur

parlant de ce qu'on pensera d'elles. Il s'en faut bien que le même motif très-indiscrétement proposé aux petits garçons n'ait sur eux le même empire. Pourvu qu'ils soient indépendans & qu'ils aient du plaisir, ils se soucient fort peu de ce qu'on poura penser d'eux. Ce n'est qu'à force de tems & de peine qu'on les assujettit à la même loi.

De quelque part que vienne aux filles cette premiere leçon, elle est très-bonne. Puisque le corps naît, pour ainsi dire, avant l'ame, la premiere culture doit être celle du corps : cet ordre est commun aux deux sexes, mais l'objet de cette culture est différent ; dans l'un cet objet est le développement des forces, dans l'autre il est celui des agrémens : non que ces qualités doivent être exclusives dans chaque sexe, l'ordre seulement est renversé : il faut assez de force aux femmes pour faire tout ce qu'elles font avec grace, il faut assez d'adresse aux hommes pour faire tout ce qu'ils font avec facilité.

Par l'extrême mollesse des femmes commence celle des hommes. Les femmes ne doivent par être robustes com-

me eux, mais pour eux, pour que les hommes qui naîtront d'elles le soient aussi. En ceci les Couvens, où les Pensionnaires ont une nourriture grossiere, mais beaucoup d'ébats, de courses, de jeux en plein air & dans des jardins, sont à préférer à la maison paternelle, où une fille délicatement nourrie, toujours flattée ou tancée, toujours assise sous les yeux de sa mere dans une chambre bien close, n'ose se lever ni marcher, ni parler, ni souffler, & n'a pas un moment de liberté pour jouer, sauter, courir, crier, se livrer à la pétulance naturelle à son âge: toujours ou relâchement dangereux, ou sévérité mal-entendue; jamais rien selon la raison. Voilà comment on ruine le corps & le cœur de la Jeunesse.

Les filles de Sparte s'exerçoient comme les garçons aux jeux militaires, non pour aller à la guerre, mais pour porter un jour des enfans capables d'en soutenir les fatigues. Ce n'est pas-là ce que j'approuve: il n'est point nécessaire pour donner des soldats à l'Etat que les meres aient porté le mousquet & fait l'exercice à la Prussienne; mais je trouve qu'en général l'éducation

grecque étoit très-bien entendue en cette partie. Les jeunes filles paroissoient souvent en public, non pas mêlées avec les garçons, mais rassemblées entre elles. Il n'y avoit presque pas une fête, pas un sacrifice, pas une cérémonie où l'on ne vît des bandes de filles des premiers Citoyens couronnées de fleurs, chantant des hymnes, formant des chœurs de danses, portant des corbeilles, des vases, des offrandes, & présentant aux sens dépravés des Grecs un spectacle charmant & propre à balancer le mauvais effet de leur indécente gymnastique. Quelque impression que fit cet usage sur les cœurs des hommes, toujours étoit-il excellent pour donner au sexe une bonne constitution dans la jeunesse, par des exercices agréables, modérés, salutaires, & pour aiguiser & former son goût par le desir continuel de plaire, sans jamais exposer ses mœurs.
Si-tôt que ces jeunes personnes étoient mariées, on ne les voyoit plus en public; renfermées dans leurs maisons, elles bornoient tous leurs soins à leur ménage & à leur famille. Telle est la maniere de vivre que la Nature & la raison prescrit au sexe; aussi de ces

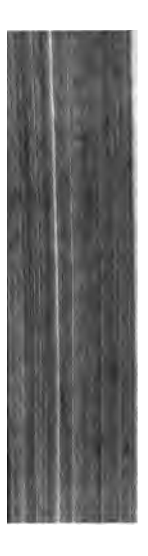
meres-là naissoient les hommes les plus sains, les plus robustes, les mieux faits de la terre : & malgré le mauvais renom de quelques Isles, il est constant que de tous les peuples du monde sans en excepter même les Romains, on n'en cite aucun où les femmes aient été à la fois plus sages & plus aimables, & aient mieux réuni les mœurs & la beauté, que l'ancienne Grece.

On sait que l'aisance des vêtemens qui ne gênoient point le corps, contribuoit beaucoup à lui laisser dans les deux sexes ces belles proportions qu'on voit dans leurs statues, & qui servent encore de modele à l'art, quand la Nature défigurée a cessé de lui en fournir parmi nous. De toutes ces entraves gothiques, de ces multitudes de ligatures qui tiennent de toutes parts nos membres en presse, ils n'en avoient pas une seule. Leurs femmes ignoroient l'usage de ces corps de baleine par lesquels les nôtres contrefont leur taille plutôt qu'elles ne la marquent. Je ne puis concevoir que cet abus poussé en Angleterre à un point inconcevable, n'y fasse pas à la fin dégénérer l'espece, & je soutiens même

que l'objet d'agrément qu'on se propose en cela est de mauvais goût. Il n'est point agréable de voir une femme coupée en deux comme une guêpe; cela choque la vue & fait souffrir l'imagination. La finesse de la taille a, comme tout le reste, ses proportions, sa mesure, passé laquelle elle est certainement un défaut : ce défaut seroit même frappant à l'oeil sur le nû ; pourquoi seroit-il une beauté sous le vêtement ?

Je n'ose presser les raisons sur lesquelles les femmes s'obstinent à s'encuirasser ainsi : un sein qui tombe, un ventre qui grossit, &c. cela déplait fort, j'en conviens, dans une personne de vingt ans, mais cela ne choque plus à trente ; & comme il faut en dépit de nous être en tout tems ce qu'il plait à la nature, & que l'oeil de l'homme ne s'y trompe point, ces défauts sont moins déplaisans à tout âge, que la sotte affectation d'une petite fille de quarante ans.

Tout ce qui gêne & contraint la nature est de mauvais goût ; cela est vrai des parures du corps comme des ornemens de l'esprit : la vie, la santé, la raison, le bien-être doivent aller avant

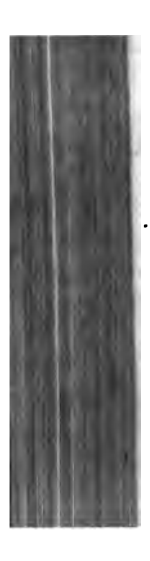


pour plaire. On excite l
on souffre, mais le plai
cherchent la fraîcheur de

Les enfans des deux se
coup d'amusemens comi
doit être; n'en ont-ils p
étant grands? Ils ont a
propres qui les distingue
çons cherchent le mou
bruit; des tambours, d
petits carrosses: les filles
ce qui donne dans la vue
nement; des miroirs, de
chiffons, sur-tout des
poupée est l'amusement
sexe; voilà très-évidemm
déterminé sur sa destinat
sique de l'art de plaire es
ture; c'est tout ce que de
vent cultiver de cet art.

d'adresse, le goût n'est pas formé, mais déjà le penchant se montre; dans cette éternelle occupation le tems coule sans qu'elle y songe, les heures passent, elle n'en sait rien, elle oublie les repas mêmes, elle a plus faim de parure que d'aliment: mais, direz-vous, elle pare sa poupée & non sa personne; sans doute, elle voit sa poupée & ne se voit pas, elle ne peut rien faire pour elle-même, elle n'est pas formée, elle n'a ni talent ni force, elle n'est rien encore; elle est toute dans sa poupée, elle y met toute sa coquetterie, elle ne l'y laissera pas toujours; elle attend le moment d'être sa poupée elle-même.

Voilà donc un premier goût bien décidé; vous n'avez qu'à le suivre & le régler. Il est sûr que la petite voudroit de tout son cœur savoir orner sa poupée, faire ses nœuds de manche, son fichu, son falbala, sa dentelle; en tout cela on la fait dépendre si durement du bon plaisir d'autrui, qu'il lui seroit plus commode de tout devoir à son industrie. Ainsi vient la raison des premières leçons qu'on lui donne; ce ne sont pas des tâches qu'on lui prescrit, ce sont des bontés qu'on a



à tenir l'aiguille, c'eſt ce
prennent toujours volo
s'imaginent d'avance être
ſongent avec plaiſir qu
pourront un jour leur ſerv
Cette premiere route ou
cile à ſuivre : la couture,
la dentelle viennent d'ell
tapiſſerie n'eſt plus ſi fort
Les meubles ſont trop loi
ne tiennent point à la p
tiennent à d'autres opinio
ſerie eſt l'amuſement des
jeunes filles n'y prendron
fort grand plaiſir.
Ces progrès volontaires
aiſément juſqu'au deſſin,
n'eſt pas indifférent à cel
tre avec goût : mais je
point qu'on les appliquât

aux hommes de borner leurs études à des connoissances d'usage, cela importe encore plus aux femmes ; parce que la vie de celles-ci, bien que moins laborieuse, étant ou devant être plus assidue à leurs soins & plus entrecoupée de soins divers, ne leur permet pas de se livrer par choix à aucun talent au préjudice de leurs devoirs.

Quoi qu'en disent les plaisans, le bon sens est également des deux sexes. Les filles en général sont plus dociles que les garçons, & l'on doit même user sur elles de plus d'autorité, comme je le dirai tout à l'heure : mais il ne s'ensuit pas que l'on doive exiger d'elles rien dont elles ne puissent voir l'utilité ; l'art des meres est de la leur montrer dans tout ce qu'elles leur prescrivent, & cela est d'autant plus aisé, que l'intelligence dans les filles est plus précoce que dans les garçons. Cette regle bannit de leur sexe, ainsi que du nôtre, non-seulement toutes les études oisives qui n'aboutissent à rien de bon & ne rendent pas même plus agréables aux autres ceux qui les ont faites, mais même toutes celles dont l'utilité n'est pas de l'âge, & où l'enfant ne peut la prévoir dans un âge plus avancé. Si je

ne veux pas qu'on presse un garçon d'apprendre à lire, à plus forte raison je ne veux pas qu'on y force de jeunes filles avant de leur faire bien sentir à quoi sert la lecture, & dans la maniere dont on leur montre ordinairement cette utilité, on suit bien plus sa propre idée que la leur. Après tout, où est la nécessité qu'une fille sache lire & écrire de si bonne heure ? Aura-t-elle sitôt un ménage à gouverner ? Il y en a bien peu qui ne fassent plus d'abus que d'usage de cette fatale science, & toutes sont un peu trop curieuses pour ne pas l'apprendre sans qu'on les y force, quand elles en auront le loisir & l'occasion. Peut-être devroient-elles apprendre à chiffrer avant tout, car rien n'offre une utilité plus sensible en tout tems, ne demande un plus long usage, & ne laisse tant de prise à l'erreur que les comptes. Si la petite n'avoit les cerises de son goûté que par une opération d'arithmétique, je vous réponds qu'elle sauroit bientôt calculer.

Je connois une jeune personne qui apprit à écrire plutôt qu'à lire, & qui commença d'écrire avec l'aiguille avant que d'écrire avec la plume. De toute l'écriture elle ne voulut d'abord faire

que des *O*. Elle faisoit incessamment des *O* grands & petits, des *O* de toutes les tailles, des *O* les uns dans les autres, & toujours tracés à rebours. Malheureusement, un jour qu'elle étoit occupée à cet utile exercice, elle se vit dans un miroir, & trouvant que cette attitude contrainte lui donnoit mauvaise grace, comme une autre Minerve, elle jetta la plume & ne voulut plus faire des *O*. Son frere n'aimoit pas plus à écrire qu'elle, mais ce qui le fâchoit étoit la gêne, & non pas l'air qu'elle lui donnoit. On prit un autre tour pour la ramener à l'écriture; la petite fille étoit délicate & vaine, elle n'entendoit point que son linge servît à ses sœurs : on le marquoit, on ne voulut plus le marquer; il falut apprendre à marquer elle même; on conçoit le reste du progrès.

Justifiez toujours les soins que vous imposez aux jeunes filles, mais imposez-leur en toujours. L'oisiveté & l'indocilité sont les deux défauts les plus dangereux pour elles, & dont on guérit le moins quand on les a contractés. Les filles doivent être vigilantes & laborieuses; ce n'est pas tout, elles doivent être gênées de bonne heure.

Ce malheur, si c'en est un pour elles, est inséparable de leur sexe, & jamais elles ne s'en délivrent que pour en souffrir de bien plus cruels. Elles seront toute leur vie asservies à la gêne la plus continuelle & la plus sévere, qui est celle des bienséances : il faut les exercer d'abord à la contrainte, afin qu'elle ne leur coûte jamais rien ; à dompter toutes leurs fantaisies pour les soumettre aux volontés d'autrui. Si elles vouloient toujours travailler, on devroit quelquefois les forcer à ne rien faire. La dissipation, la frivolité, l'inconstance, sont des défauts qui naissent aisément de leurs premiers goûts corrompus & toujours suivis. Pour prévenir cet abus, apprenez-leur surtout à se vaincre. Dans nos insensés établissemens, la vie de l'honnête femme est un combat perpétuel contre elle-même ; il est juste que ce sexe partage la peine des maux qu'il nous a causés.

Empêchez que les filles ne s'ennuient dans leurs occupations & ne se passionnent dans leurs amusemens, comme il arrive toujours dans les éducations vulgaires, où l'on met, comme dit Fénelon, tout l'ennui d'un côté &

tout le plaiſir de l'autre. Le premier de ces deux inconvéniens n'aura lieu, ſi on ſuit les regles précédentes, que quand les perſonnes qui ſeront avec elles leur déplairont. Une petite fille qui aimera ſa mere ou ſa mie, travaillera tout le jour à ſes côtés ſans ennui : le babil ſeul la dédommagera de toute ſa gêne. Mais ſi celle qui la gouverne lui eſt inſupportable, elle prendra dans le même dégoût tout ce qu'elle fera ſous ſes yeux. Il eſt très-difficile que celles qui ne ſe plaiſent pas avec leurs meres plus qu'avec perſonne au monde, puiſſent un jour tourner à bien : mais pour juger de leurs vrais ſentimens, il faut les étudier, & non pas ſe fier à ce qu'elles diſent ; car elles ſont flatteuſes, diſſimulées, & ſavent de bonne heure ſe déguiſer. On ne doit pas non plus leur preſcrire d'aimer leur mere ; l'affection ne vient point par devoir, & ce n'eſt pas ici que ſert la contrainte. L'attachement, les ſoins, la ſeule habitude feront aimer la mere de la fille, ſi elle ne fait rien pour s'attirer ſa haine. La gêne même où elle la tient bien dirigée, loin d'affoiblir cet attachement, ne fera que l'augmenter, parce que la dépendance étant un état

naturel aux femmes, les filles se sentent faites pour obéir.

Par la même raison qu'elles ont ou doivent avoir peu de liberté, elles portent à l'excès celle qu'on leur laisse; extrêmes en tout, elles se livrent à leurs jeux avec plus d'emportement encore que les garçons: c'est le second des inconvéniens dont je viens de parler. Cet emportement doit être modéré; car il est la cause de plusieurs vices particuliers aux femmes, comme entre autres le caprice & l'enjouement, par lesquels une femme se transporte aujourd'hui pour tel objet qu'elle ne regardera pas demain. L'inconstance des goûts leur est aussi funeste que leur excès, & l'un & l'autre leur vient de la même source. Ne leur ôtez pas la gaieté, les ris, le bruit, les folâtres jeux, mais empêchez qu'elles ne se rassasient de l'un pour courir à l'autre; ne souffrez pas qu'un seul instant dans leur vie elles ne connoissent plus de frein. Accoutumez-les à se voir interrompre au milieu de leurs jeux, & ramener à d'autres soins sans murmurer. La seule habitude suffit encore en ceci, parce qu'elle ne fait que seconder la nature.

Il réſulte de cette contrainte habituelle une docilité dont les femmes ont beſoin toute leur vie, puiſqu'elles ne ceſſent jamais d'être aſſujetties ou à un homme, ou aux jugemens des hommes, & qu'il ne leur eſt jamais permis de ſe mettre au-deſſus de ces jugemens. La premiere & la plus importante qualité d'une femme eſt la douceur : faite pour obéir à un être auſſi imparfait que l'homme, ſouvent ſi plein de vices, & toujours ſi plein de défauts, elle doit apprendre de bonne heure à ſouffrir même l'injuſtice, & à ſupporter les torts d'un mari ſans ſe plaindre ; ce n'eſt pas pour lui, c'eſt pour elle qu'elle doit être douce : l'aigreur & l'opiniâtreté des femmes ne font jamais qu'augmenter leurs maux & les mauvais procédés des maris ; ils ſentent que ce n'eſt pas avec ces armes-là qu'elles doivent les vaincre. Le Ciel ne les fit point inſinuantes & perſuaſives pour devenir acariâtres ; il ne les fit point foibles pour être impérieuſes ; il ne leur donna point une voix ſi douce pour dire des injures ; il ne leur fit point des traits ſi délicats pour les défigurer par la colere. Quand elles ſe fâchent, elles s'oublient ; elles ont ſouvent raiſon de ſe

plaindre, mais elles ont toujours tort de gronder. Chacun doit garder le ton de son sexe ; un mari trop doux peut rendre une femme impertinente ; mais, à moins qu'une homme ne soit un monstre, la douceur d'une femme le ramene, & triomphe de lui tôt ou tard.

Que les filles soient toujours soumises, mais que les meres ne soient pas toujours inexorables. Pour rendre docile une jeune personne, il ne faut pas la rendre malheureuse ; pour la rendre modeste, il ne faut pas l'abrutir. Au contraire, je ne serois pas fâché qu'on lui laissât mettre un peu d'adresse, non pas à éluder la punition dans sa désobéissance, mais à se faire exempter d'obéir. Il n'est pas question de lui rendre sa dépendance pénible, il suffit de la lui faire sentir. La ruse est un talent naturel au sexe ; & persuadé que tous les penchans naturels sont bons & droits par eux-mêmes, je suis d'avis qu'on cultive celui-là comme les autres : il ne s'agit que d'en prévenir l'abus.

Je m'en rapporte sur la vérité de cette remarque à tout observateur de bonne foi. Je ne veux point qu'on examine là-dessus les femmes mêmes ;

nos gênantes institutions peuvent les forcer d'aiguiser leur esprit. Je veux qu'on examine les filles, les petites filles qui ne font, pour ainsi dire, que de naître ; qu'on les compare avec les petits garçons du même âge ; & si ceux-ci ne paroissent lourds, étourdis, bêtes auprès d'elles, j'aurai tort incontestablement. Qu'on me permette un seul exemple pris dans toute la naïveté puérile.

Il est très-commun de défendre aux enfans de rien demander à table ; car on ne croit jamais mieux réussir dans leur éducation qu'en les surchargeant de préceptes inutiles ; comme si un morceau de ceci ou de cela n'étoit pas bientôt accordé ou refusé (5), sans faire mourir sans cesse un pauvre enfant d'une convoitise aiguisée par l'espérance. Tout le monde sait l'adresse d'un jeune garçon soumis à cette loi, lequel ayant été oublié à table, s'avisa de demander du sel, &c. Je ne dirai pas qu'on pouvoit le chicaner pour

(5) Un enfant se rend importun quand il trouve son compte à l'être : mais il ne demandera jamais deux fois la même chose, si la première réponse est toujours irrévocable.

avoir demandé directement du ſel & indirectement de la viande ; l'omiſſion étoit ſi cruelle, que quand il eût enfreint ouvertement la loi & dit ſans détour qu'il avoit faim, je ne puis croire qu'on l'en eût puni. Mais voici comment s'y prit en ma préſence une petite fille de ſix ans dans un cas beaucoup plus difficile : car outre qu'il lui étoit rigoureuſement défendu de demander jamais rien ni directement ni indirectement, la déſobéiſſance n'eût pas été graciable, puiſqu'elle avoit mangé de tous les plats hormis un ſeul, dont on avoit oublié de lui donner, & qu'elle convoitoit beaucoup.

Or pour obtenir qu'on réparât cet oubli ſans qu'on pût l'accuſer de déſobéiſſance, elle fit, en avançant ſon doigt, la revue de tous les plats, diſant tout haut, à meſure qu'elle les montroit, *j'ai mangé de ça, j'ai mangé de ça* ; mais elle affecta ſi viſiblement de paſſer ſans rien dire celui dont elle n'avoit point mangé, que quelqu'un s'en appercevant, lui dit ; & de cela, en avez-vous mangé ? *Oh ! non*, reprit doucement la petite gourmande, en baiſſant les yeux. Je n'ajouterai rien ; comparez : ce tour-ci eſt une

rufe de fille ; l'autre eft une rufe de garçon.

Ce qui eft, eft bien, & aucune loi générale n'eft mauvaife. Cette adreffe particuliere donnée au fexe, eft un dédommagement très-équitable de la force qu'il a de moins, fans quoi la femme ne feroit pas la compagne de l'homme, elle feroit fon efclave ; c'eft par cette fupériorité de talent qu'elle fe maintient fon égale, & qu'elle le gouverne en lui obéiffant. La femme a tout contre elle, nos défauts, fa timidité, fa foibleffe ; elle n'a pour elle que fon art & fa beauté. N'eft-il pas jufte qu'elle cultive l'un & l'autre ? Mais la beauté n'eft pas générale ; elle périt par mille accidens, elle paffe avec les années, l'habitude en détruit l'effet. L'efprit feul eft la véritable reffource du fexe ; non ce fot efprit auquel on donne tant de prix dans le monde, & qui ne fert à rien pour rendre la vie heureufe ; mais l'efprit de fon état, l'art de tirer parti du nôtre, & de fe prévaloir de nos propres avantages. On ne fait pas combien cette adreffe des femmes nous eft utile à nous-mêmes, combien elle ajoute de charme à la fociété des deux fexes, combien

elle sert à réprimer la pétulance des enfans, combien elle contient de maris brutaux, combien elle maintient de bons menages que la discorde troubleroit sans cela. Les femmes artificieuses & méchantes en abusent, je le sais bien : mais de quoi le vice n'abuse-t-il pas ? Ne détruisons point les instrumens du bonheur, parce que les méchans s'en servent quelquefois à nuire.

On peut briller par la parure, mais on ne plaît que par la personne; nos ajustemens ne sont point nous : souvent ils déparent à force d'être recherchés, & souvent ceux qui font le plus remarquer celle qui les porte, sont ceux qu'on remarque le moins. L'éducation des jeunes filles est en ce point tout-à-fait à contre-sens. On leur promet des ornemens pour récompense, on leur fait aimer les atours recherchés; *qu'elle est belle !* leur dit-on quand elles sont fort parées; & tout au contraire, on devroit leur faire entendre que tant d'ajustement n'est fait que pour cacher des défauts, & que le vrai triomphe de la beauté est de briller par elle-même. L'amour des modes est de mauvais goût, parce que les visages ne

changent pas avec elles, & que la figure restant la même, ce qui lui sied une fois lui sied toujours.

Quand je verrois la jeune fille se pavaner dans ses atours, je paroîtrois inquiete de sa figure ainsi déguisée & de ce qu'on en pourra penser : je dirois ; tous ces ornemens la parent trop, c'est dommage ; croyez-vous qu'elle en pût supporter de plus simples ? Est-elle assez belle pour se passer de ceci ou de cela ? Peut-être sera-t-elle alors la premiere à prier qu'on lui ôte cet ornement, & qu'on juge : c'est le cas de l'applaudir s'il y a lieu. Je ne la louerois jamais tant que quand elle seroit le plus simplement mise. Quand elle ne regardera la parure que comme un supplément aux graces de la personne, & comme un aveu tacite qu'elle a besoin de secours pour plaire, elle ne sera point fiere de son ajustement, elle en sera humble ; & si, plus parée que de coutume, elle s'entend dire, *qu'elle est belle !* elle en rougira de dépit.

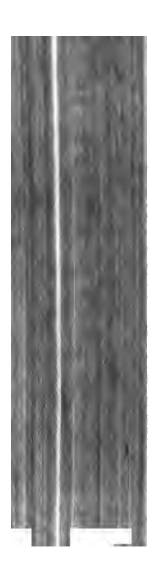
Au reste, il y a des figures qui ont besoin de parure, mais il n'y en a point qui exigent de riches atours. Les parures ruineuses sont la vanité du rang & non de la personne, elles tiennent uni-

quement au préjugé. La véri
quetterie eſt quelquefois rech
mais elle n'eſt jamais faſtueuſe
non ſe mettoit plus ſuperbem
Vénus. *Ne pouvant la faire b*
la fais riche, diſoit Apelles à
vais Peintre, qui peignoit Hé
chargée d'atours. J'ai auſſi r
que les plus pompeuſes parure
çoient le plus ſouvent de laid
mes : on ne ſauroit avoir un
plus maladroite. Donnez à un
fille qui ait du goût & qui m
mode, des rubans, de la gaz
mouſſeline & des fleurs ; ſans d
ſans pompons, ſans dentelle (
va ſe faire un ajuſtement qui l
cent fois plus charmante, qu
ſent fait tous les brillans chiffo
Duchapt.

Comme ce qui eſt bien eſt
bien, & qu'il faut être tou
mieux qu'il eſt poſſible, les

(6) Les femmes qui ont la peau a
che pour ſe paſſer de dentelle, donner
du dépit aux autres ſi elles n'en portoie
ſont preſque toujours de laides perſ
amenent les modes auxquelles les bell
bêtiſe de s'aſſujettir.

qui ſe connoiſſent en ajuſtemens choiſiſſent les bons, s'y tiennent ; & n'en changeant pas tous les jours, elles en ſont moins occupées que celles qui ne ſavent à quoi ſe fixer. Le vrai ſoin de la parure demande peu de toilette : les jeunes Demoiſelles ont rarement des toilettes d'appareil : le travail, les leçons rempliſſent leur journée ; cependant en général elles ſont miſes, au rouge près, avec autant de ſoin que les Dames, & ſouvent de meilleur goût. L'abus de la toilette n'eſt pas ce qu'on penſe, il vient bien plus d'ennui que de vanité. Une femme qui paſſe ſix heures à ſa toilette, n'ignore point qu'elle n'en ſort pas mieux miſe que celle qui n'y paſſe qu'une demi-heure ; mais c'eſt autant de pris ſur l'aſſommante longueur du tems, & il vaut mieux s'amuſer de ſoi que de s'ennuyer de tout. Sans la toilette que feroit-on de la vie depuis midi juſqu'à neuf heures ? En raſſemblant des femmes autour de ſoi on s'amuſe à les impatienter, c'eſt déjà quelque choſe ; on évite les tête-à-tête avec un mari qu'on ne voit qu'à cette heure-là, c'eſt beaucoup plus : & puis viennent les Marchandes, les Brocanteurs, les pe-



qui tienne à la chose e
de s'étaler un peu plus c
est vêtue; mais ce profi
être pas si grand qu'on
femmes à toilette n'y gag
qu'elles diroient bien.
scrupule une éducation d
femmes, faites qu'elles
soins de leur sexe, qu'e
la modestie, qu'elles sach
leur ménage & s'occupe
maison, la grande toile
d'elle-même, & elles n'en
que de meilleur goût.

La premiere chose qu
en grandissant les jeunes
c'est que tous ces agréme
ne leur suffisent pas, si el
qui soient à elles. On ne
se donner la beauté: & l'

choisir par-tout ses avantages. La voix s'étend, s'affermit & prend du timbre; les bras se développent, la démarche s'assure, & l'on s'apperçoit que, de quelque maniere qu'on soit mise, il y a un art de se faire regarder. Dès-lors il ne s'agit plus seulement d'aiguille & d'industrie; de nouveaux talens se présentent, & font déjà sentir leur utilité.

Je sais que les séveres Instituteurs veulent qu'on n'apprenne aux jeunes filles ni chant, ni danse, ni aucun des arts agréables. Cela me paroît plaisant! & à qui veulent-ils donc qu'on les apprenne? aux garçons? A qui des hommes ou des femmes appartient-il d'avoir ces talens par préférence? A personne, répondront-ils. Les chansons profanes sont autant de crimes; la danse est une invention du démon; une jeune fille ne doit avoir d'amusement que son travail & la priere. Voilà d'étranges amusemens pour un enfant de dix ans! Pour moi j'ai grand peur que toutes ces petites saintes qu'on force de passer leur enfance à prier Dieu, ne passent leur jeunesse à toute autre chose, & ne réparent de leur mieux, étant mariées,

le tems qu'elles pensent avoir perdu filles. J'estime qu'il faut avoir égard à ce qui convient à l'âge aussi-bien qu'au sexe, qu'une jeune fille ne doit pas vivre comme sa grand'mere, qu'elle doit être vive, enjouée, folâtre, chanter, danser autant qu'il lui plaît, & goûter tous les innocens plaisirs de son âge : le tems ne viendra que trop tôt d'être posée, & de prendre un maintien plus sérieux.

Mais la nécessité de ce changement même est-elle bien réelle ? N'est-elle point peut-être encore un fruit de nos préjugés ? En n'asservissant les honnêtes femmes qu'à de tristes devoirs, on a banni du mariage tout ce qui pouvoit le rendre agréable aux hommes. Faut-il s'étonner si la taciturnité qu'ils voient régner chez eux les en chasse, ou s'ils sont peu tentés d'embrasser un état si déplaisant ? A force d'outrer tous les devoirs, le Christianisme les rend impraticables & vains ; à force d'interdire aux femmes le chant, la danse & tous les amusemens du monde ; il les rend maussades, grondeuses, insupportables dans leurs maisons. Il n'y a point de religion où le mariage soit soumis à des devoirs si séveres, & point

où un engagement si saint soit si méprisé. On a tant fait pour empêcher les femmes d'être aimables, qu'on a rendu les maris indifférens. Cela ne devroit pas être; j'entends fort bien : mais moi je dis que cela devoit être, puisqu'enfin les Chrétiens sont hommes. Pour moi, je voudrois qu'une jeune Angloise cultivât avec autant de soin les talens agréables pour plaire au mari qu'elle aura, qu'une jeune Albanoise les cultive pour le Harem d'Ispahan. Les maris, dira-t-on, ne se soucient point trop de tous ces talens; vraiment je le crois, quand ces talens, loin d'être employés à leur plaire, ne servent que d'amorce pour attirer chez eux de jeunes impudens qui les déshonorent. Mais pensez-vous qu'une femme aimable & sage, ornée de pareils talens, & qui les consacreroit à l'amusement de son mari, n'ajouteroit pas au bonheur de sa vie, & ne l'empêcheroit pas, sortant de son cabinet la tête épuisée, d'aller chercher des récréations hors de chez lui? Personne n'a-t-il vu d'heureuses familles ainsi réunies, où chacun fait fournir du sien aux amusemens communs? Qu'il dise si la confiance & la familiarité qui s'y

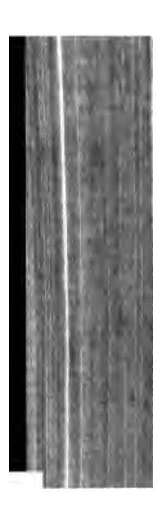
joint, si l'innocence & la douceur des plaisirs qu'on y goûte, ne rachetent pas bien ce que les plaisirs publics ont de plus bruyant.

On a trop réduit en art les talens agréables. On les a trop généralisés; on a tout fait maxime & précepte, & l'on a rendu fort ennuyeux aux jeunes personnes ce qui ne doit être pour elles qu'amusement & folâtres jeux. Je n'imagine rien de plus ridicule que de voir un vieux maitre-à-danser ou à chanter aborder, d'un air refrogné, de jeunes personnes qui ne cherchent qu'à rire, & prendre pour leur enseigner sa frivole science un ton plus pédantesque & plus magistral que s'il s'agissoit de leur catéchisme. Est-ce, par exemple, que l'art de chanter tient à la musique écrite? Ne sauroit-on rendre sa voix flexible & juste, apprendre à chanter avec goût, même à s'accompagner, sans connoitre une seule note? Le même genre de chant va-t-il à toutes les voix? La même méthode va-t-elle à tous les esprits? On ne me fera jamais croire que les mêmes attitudes, les mêmes pas, les mêmes mouvemens, les mêmes gestes, les mêmes danses conviennent à une petite brune

tre & piquante, & à une grande elle blonde aux yeux languissans. Quand donc je vois un maître donner exactement à toutes deux les mêmes leçons, je dis ; cet homme suit sa routine, mais il n'entend rien à son art.

On demande s'il faut aux filles des maîtres ou des maîtresses ? Je ne sais ; je voudrois bien qu'elles n'eussent besoin ni des uns ni des autres, qu'elles apprissent librement ce qu'elles ont tant de penchant à vouloir apprendre, & qu'on ne vît pas sans cesse errer dans nos villes tant de baladins chamarrés. J'ai quelque peine à croire que le commerce de ces gens-là ne soit pas plus nuisible à de jeunes filles que leurs leçons ne leur sont utiles ; & que leur jargon, leur ton, leurs airs ne donnent pas à leurs écolieres le premier goût des frivolités, pour eux si importantes, dont elles ne tarderont gueres, à leur exemple, de faire leur unique occupation.

Dans les arts qui n'ont que l'agrément pour objet, tout peut servir de maître aux jeunes personnes. Leur pere, leur mere, leur frere, leur sœur, leurs amies, leurs gouvernantes, leur mi-

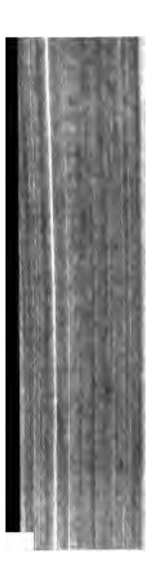


tout dans ces sortes
premier succès eſt de
Au reſte, s'il faut abſo
çons en regle, je ne
du ſexe de ceux qui le
ner. Je ne ſais s'il faut
danſer prenne une jeu
ſa main délicate & blar
faſſe accourcir la jupe,
déployer les bras, av
palpitant; mais je ſais
rien au monde je ne vo
maître-là.

Par l'induſtrie & les
ſe forme; par le goût
inſenſiblement aux idées
tous les genres, & enfi
morales qui s'y rapporte
être une des raiſons po

& de la marche de l'esprit humain. Le talent de parler tient le premier rang dans l'art de plaire, c'est par lui seul qu'on peut ajouter de nouveaux charmes à ceux auxquels l'habitude accoutume les sens. C'est l'esprit qui non-seulement vivifie le corps, mais qui le renouvelle en quelque sorte; c'est par la succession des sentimens & des idées qu'il anime & varie la physionomie; & c'est par les discours qu'il inspire, que l'attention, tenue en haleine, soutient long-tems le même intérêt sur le même objet. C'est, je crois, par toutes ces raisons que les jeunes filles acquierent si vite un petit babil agréable, qu'elles mettent de l'accent dans leurs propos, même avant que de les sentir, & que les hommes s'amusent sitôt à les écouter, même avant qu'elles puissent les entendre; ils épient le premier moment de cette intelligence pour pénétrer ainsi celui du sentiment.

Les femmes ont la langue flexible; elles parlent plutôt, plus aisément & plus agréablement que les hommes; on les accuse aussi de parler davantage : cela doit être, & je changerois volontiers ce reproche en éloge : la



L'homme dit ce qu'il fai
dit ce qui plaît ; l'un pou
ſoin de connoiſſance,
goût ; l'un doit avoir po
cipal les choſes utiles, l'a
bles. Leurs diſcours ne
de formes communes qu
vérité.

On ne doit donc pas c
bil des filles comme celu
par cette interrogation (
cela eſt-il bon? mais par
laquelle il n'eſt pas plus
dre ; *quel effet cela fera-*
premier âge où, ne pou
encore le bien & le mal,
les juges de perſonne,
s'impoſer pour loi de n
dire que d'agréable à ceu
parlent, & ce qui rend l
cette regle plus difficile

[redacted]

naturellement cette groſſiéreté leur répugne, l'éducation leur apprend aiſément à l'éviter. Je remarque en général dans le commerce du monde que la politeſſe des hommes eſt plus officieuſe, & celle des femmes plus careſſante. Cette différence n'eſt point d'inſtitution, elle eſt naturelle. L'homme paroît chercher davantage à vous ſervir, & la femme à vous agréer. Il ſuit de-là que, quoi qu'il en ſoit du caractere des femmes, leur politeſſe eſt moins fauſſe que la nôtre, elle ne fait qu'étendre leur premier inſtinct; mais quand un homme feint de préférer mon intérêt au ſien propre, de quelque démonſtration qu'il colore ce menſonge, je ſuis très-ſûr qu'il en fait un. Il n'en coûte donc gueres aux femmes d'être polies, ni par conſéquent aux filles d'apprendre à le devenir. La premiere leçon vient de la nature, l'art ne fait plus que la ſuivre, & déterminer ſuivant nos uſages ſous quelle forme elle doit ſe montrer. A l'égard de leur politeſſe entre elles, c'eſt toute autre choſe. Elles y mettent un air ſi contraint, & des attentions ſi froides, qu'en ſe gênant mutuellement elles n'ont pas grand ſoin de cacher leur gêne, & ſem-

blent ſinceres dans leur menſonge, en ne cherchant gueres à le déguiſer. Cependant les jeunes perſonnes ſe font quelquefois tout de bon des amitiés plus franches. A leur âge la gaieté tient lieu de bon naturel, & contentes d'elles, elles le ſont de tout le monde. Il eſt conſtant auſſi qu'elles ſe baiſent de meilleur cœur, & ſe careſſent avec plus de grace devant les hommes, fieres d'aiguiſer impunément leur convoitiſe par l'image des faveurs qu'elles ſavent leur faire envier.

Si l'on ne doit pas permettre aux jeunes garçons des queſtions indiſcretes, à plus forte raiſon doit-on les interdire à de jeunes filles, dont la curioſité ſatisfaite ou mal éludée eſt bien d'une autre conſéquence, vu leur pénétration à preſſentir les myſteres qu'on leur cache, & leur adreſſe à les découvrir. Mais ſans ſouffrir leurs interrogations, je voudrois qu'on les interrogeât beaucoup elles-mêmes, qu'on eût ſoin de les faire cauſer, qu'on les agaçât pour les exciter à parler aiſément, pour les rendre vives à la ripoſte, pour leur délier l'eſprit & la langue tandis qu'on le peut ſans danger. Ces converſations, toujours tournées

[redacted]

gaïeté, mais ménagées avec art &
n dirigées, feroient un amusement
rmant pour cet âge, & pourroient
ter dans les cœurs innocens de ces
nes personnes les premieres, &
ıt-être les plus utiles leçons de mo-
ᵹ qu'elles prendront de leur vie, en
r apprenant sous l'attrait, du plaisir
le la vanité, à quelles qualités les
nmes accordent véritablement leur
me, & en quoi consiste la gloire &
ɔonheur d'une honnête femme.

On comprend bien que si les enfans
les sont hors d'état de se former au-
ıe véritable idée de religion, à plus
te raison la même idée est-elle au-
ſus de la conception des filles; c'est
ır cela même que je voudrois en
ler à celles-ci de meilleure heure;
s'il faloit attendre qu'elles fussent
état de discuter méthodiquement
questions profondes, on courroit
ıue de ne leur en parler jamais. La
ſon des femmes est une raison prati-
ᵹ, qui leur fait trouver très-habile-
nt les moyens d'arriver à une fin
ınue, mais qui ne leur fait pas trou-
: cette fin. La relation sociale des
es est admirable. De cette société
ulte une personne morale dont la

femme eſt l'œil & l'homme le bras, mais avec une telle dépendance l'une de l'autre, que c'eſt de l'homme que la femme apprend ce qu'il faut voir, & de la femme que l'homme apprend ce qu'il faut faire. Si la femme pouvoit remonter auſſi bien que l'homme aux principes, & que l'homme eût auſſi bien qu'elle l'eſprit des détails, toujours indépendans l'un de l'autre, ils vivroient dans une diſcorde éternelle, & leur ſociété ne pourroit ſubſiſter. Mais dans l'harmonie qui regne entre eux tout tend à la fin commune, on ne ſait lequel met le plus du ſien; chacun ſuit l'impulſion de l'autre; chacun obéit, & tous deux ſont les maîtres.

Par cela même que la conduite de la femme eſt aſſervie à l'opinion publique, ſa croyance eſt aſſervie à l'autorité. Toute fille doit avoir la religion de ſa mere, & toute femme celle de ſon mari. Quand cette religion ſeroit fauſſe, la docilité qui ſoumet la mere & la fille à l'ordre de la Nature, efface auprès de Dieu le péché de l'erreur. Hors d'état d'être juges elles-mêmes, elles doivent recevoir la déciſion des peres & des maris, comme celle de l'Egliſe.

Ne pouvant tirer d'elles ſeules la regle de leur foi, les femmes ne peuvent lui donner pour bornes celles de l'évidence & de la raiſon, mais ſe laiſſant entraîner par mille impulſions étrangeres, elles ſont toujours au-deçà ou au-delà du vrai. Toujours extrêmes, elles ſont toutes libertines ou dévotes; on n'en voit point ſavoir réunir la ſageſſe à la piété. La ſource du mal n'eſt pas ſeulement dans le caractere outré de leur ſexe, mais auſſi dans l'autorité mal réglée du nôtre : le libertinage des mœurs la fait mépriſer, l'effroi du repentir la rend tyrannique, & voilà comment on en fait toujours trop ou trop peu.

Puiſque l'autorité doit régler la religion des femmes, il ne s'agit pas tant de leur expliquer les raiſons qu'on a de croire, que de leur expoſer nettement ce qu'on croit : car la foi qu'on donne à des idées obſcures eſt la premiere ſource du fanatiſme, & celle qu'on exige pour des choſes abſurdes mene à la folie ou à l'incrédulité. Je ne ſais à quoi nos catéchiſmes portent le plus, d'être impie ou fanatique, mais je ſais bien qu'ils ſont néceſſairement l'un ou l'autre.

Premierement, pour enseigner la religion à de jeunes filles, n'en faites jamais pour elles un objet de tristesse & de gêne, jamais une tâche ni un devoir; par conséquent ne leur faites jamais rien apprendre par cœur qui s'y rapporte, pas même les prieres. Contentez-vous de faire réguliérement les vôtres devant elles, sans les forcer pourtant d'y assister. Faites-les courtes, selon l'instruction de Jésus-Christ. Faites-les toujours avec le recueillement & le respect convenables; songez qu'en demandant à l'Etre suprême de l'attention pour nous écouter, cela vaut bien qu'on en mette à ce qu'on va lui dire.

Il importe moins que de jeunes filles sachent sitôt leur religion, qu'il n'importe qu'elles la sachent bien, & surtout qu'elles l'aiment. Quand vous la leur rendez onéreuse, quand vous leur peignez toujours Dieu fâché contre elles, quand vous leur imposez en son nom mille devoirs pénibles qu'elles ne vous voient jamais remplir, que peuvent-elles penser, sinon que savoir son catéchisme & prier Dieu sont les devoirs des petites filles, & desirer d'être grandes pour s'exempter comme vous de tout cet assujettissement?

L'exemple, l'exemple! ſans cela jamais on ne réuſſit à rien auprès des enfans.

Quand vous leur expliquez des articles de foi, que ce ſoit en forme d'inſtruction directe, & non par demandes & par réponſes. Elles ne doivent jamais répondre que ce qu'elles penſent & non ce qu'on leur a dicté. Toutes les réponſes du catéchiſme ſont à contreſens, c'eſt l'écolier qui inſtruit le maître; elles ſont même des menſonges dans la bouche des enfans, puiſqu'ils expliquent ce qu'ils n'entendent point, & qu'ils affirment ce qu'ils ſont hors d'état de croire. Parmi les hommes les plus intelligens, qu'on me montre ceux qui ne mentent pas en diſant leur catéchiſme.

La premiere queſtion que je vois dans le nôtre eſt celle-ci: *Qui vous a créée & miſe au monde?* A quoi la petite fille croyant bien que c'eſt ſa mere, dit pourtant ſans héſiter que c'eſt Dieu. La ſeule choſe qu'elle voit là, c'eſt qu'à une demande qu'elle n'entend gueres, elle fait une réponſe qu'elle n'entend point du tout.

Je voudrois qu'un homme qui connoîtroit bien la marche de l'eſprit des enfans, voulût faire pour eux un caté-

chiſme. Ce ſeroit peut-être le livre le plus utile qu'on eût jamais écrit, & ce ne ſeroit pas, à mon avis, celui qui feroit le moins d'honneur à ſon Auteur. Ce qu'il y a de bien ſûr, c'eſt que ſi ce livre étoit bon, il ne reſſembleroit gueres aux nôtres.

Un tel catéchiſme ne ſera bon que quand ſur les ſeules demandes, l'enfant fera de lui-même les réponſes ſans les apprendre. Bien entendu qu'il ſera quelquefois dans le cas d'interroger à ſon tour. Pour faire entendre ce que je veux dire, il faudroit une eſpece de modele, & je ſens bien ce qui me manque pour le tracer. J'eſſayerai du moins d'en donner quelque légere idée.

Je m'imagine donc que pour venir à la premiere queſtion de notre catéchiſme, il faudroit que celui-là commençât à-peu-près ainſi.

La Bonne.

Vous ſouvenez-vous du tems que votre mere étoit fille?

La Petite.

Non, ma Bonne.

La Bonne.

Pourquoi non? vous qui avez ſi bonne mémoire?

La Petite.

C'eſt que je n'étois pas au monde.

La Bonne.

Vous n'avez donc pas toujours vécu ?

La Petite.

Non.

La Bonne.

Vivrez-vous toujours ?

La Petite.

Oui.

La Bonne.

Etes-vous jeune ou vieille ?

La Petite.

Je ſuis jeune.

La Bonne.

Et votre grand-maman, eſt-elle jeune ou vieille ?

La Petite.

Elle eſt vieille.

La Bonne.

A-t-elle été jeune ?

La Petite.

Oui.

La Bonne.

Pourquoi ne l'eſt-elle plus ?

La Petite.

C'est qu'elle a vieilli.

La Bonne.

Vieillirez-vous comme elle ?

La Petite.

Je ne sais (7).

La Bonne.

Où sont vos robes de l'année passée?

La Petite.

On les a défaites.

La Bonne.

Et pourquoi les a-t-on défaites ?

La Petite.

Parce qu'elles m'étoient trop petites.

La Bonne.

Et pourquoi vous étoient-elles trop petites ?

La Petite.

Parce que j'ai grandi.

La Bonne.

Grandirez-vous encore ?

(7) Si par-tout où j'ai mis, *je ne sais*, la Petite répond autrement, il faut se défier de sa réponse & la lui faire expliquer avec soin.

La Petite.

Oh ! oui.

La Bonne.

Et que deviennent les grandes filles ?

La Petite.

Elles deviennent femmes.

La Bonne.

Et que deviennent les femmes ?

La Petite.

Elles deviennent meres.

La Bonne.

Et les meres , que deviennent-elles ?

La Petite.

Elles deviennent vieilles.

La Bonne.

Vous deviendrez donc vieille ?

La Petite.

Quand je ſerai mere.

La Bonne.

Et que deviennent les vieilles gens ?

La Petite.

Jé ne ſais.

La Bonne.

Qu'eſt devenu votre grand-papa ?

La Petite.

Il eſt mort (8).

La Bonne.

Et pourquoi eſt-il mort?

La Petite.

Parce qu'il étoit vieux.

La Bonne.

Que deviennent donc les vieilles gens?

La Petite.

Ils meurent.

La Bonne.

Et vous, quand vous ſerez vieille, que.....

La Petite, l'interrompant.

Oh ma bonne! je ne veux pas mourir.

---

(8) La Petite dira cela, parce qu'elle l'a entendu dire; mais il faut vérifier ſi elle a quelque juſte idée de la mort, car cette idée n'eſt pas ſi ſimple, ni ſi à la portée des enfans que l'on penſe. On peut voir dans le petit poëme d'Abel un exemple de la maniere dont on doit la leur donner. Ce charmant ouvrage reſpire une ſimplicité délicieuſe dont on ne peut trop ſe nourrir pour converſer avec les enfans.

La Bonne.

Mon enfant, perſonne ne veut mourir, & tout le monde meurt.

La Petite.

Comment? eſt-ce que maman mourra auſſi?

La Bonne.

Comme tout le monde. Les femmes vieilliſſent ainſi que les hommes, & la vieilleſſe mene à la mort.

La Petite.

Que faut-il faire pour vieillir bien tard?

La Bonne.

Vivre ſagement tandis qu'on eſt jeune.

La Petite.

Ma bonne, je ſerai toujours ſage.

La Bonne.

Tant mieux pour vous. Mais, enfin, croyez-vous de vivre toujours?

La Petite.

Quand je ſerai bien vieille, bien vieille. . . .

La Bonne.

Hé bien?

La Petite.

Enfin quand on eſt ſi vieille, vous dites qu'il faut bien mourir.

La Bonne.

Vous mourrez donc une fois?

La Petite.

Hélas! oui.

La Bonne.

Qui eſt-ce qui vivoit avant vous?

La Petite.

Mon pere & ma mere.

La Bonne.

Qui eſt-ce qui vivoit avant eux?

La Petite.

Leur pere & leur mere.

La Bonne.

Qui eſt-ce qui vivra après vous?

La Petite.

Mes enfans.

La Bonne.

Qui eſt-ce qui vivra après eux?

La Petite.

Leurs enfans, &c.

En ſuivant cette route, on trouve à la race humaine, par des inductions ſenſibles, un commencement & une fin, comme à toutes choſes ; c'eſt-à-dire, un pere & une mere qui n'ont eu ni pere ni mere, & des enfans qui n'auront point d'enfans (9). Ce n'eſt qu'après une longue ſuite de queſtions pareilles, que la premiere queſtion du catéchiſme eſt ſuffiſamment préparée. Alors ſeulement on peut la faire & l'enfant peut l'entendre. Mais de-là juſqu'à la deuxieme réponſe, qui eſt, pour ainſi dire, la définition de l'eſſence divine, quel ſaut immenſe ! Quand cet intervalle ſera-t-il rempli ? Dieu eſt un eſprit ! Et qu'eſt-ce qu'un eſprit ? Irai-je embarquer celui d'un enfant dans cette obſcure métaphyſique dont les hommes ont tant de peine à ſe tirer ? Ce n'eſt pas à une petite fille à réſoudre ces queſtions, c'eſt tout au plus à elle à les faire. Alors je lui répondrois ſimplement ; vous me demandez ce que c'eſt que Dieu : cela

(9) L'idée de l'éternité ne ſauroit s'appliquer aux générations humaines avec le conſentement de l'eſprit. Toute ſucceſſion numérique réduite en acte eſt incompatible avec cette idée.

n'eſt pas facile à dire. On ne p
tendre, ni voir, ni toucher Die
ne le connoît que par ſes œuvre
juger ce qu'il eſt, attendez de ſa
qu'il a fait.

Si nos dogmes ſont tous de la
vérité, tous ne ſont pas pour
la même importance. Il eſt fort
rent à la gloire de Dieu qu'ell
ſoit connue en toutes choſes,
importe à la ſociété humaine &
cun de ſes membres, que tout l
connoiſſe & rempliſſe les devo
lui impoſe la loi de Dieu enve
prochain & envers ſoi-même. V
que nous devons inceſſamment
enſeigner les uns aux autres, &
ſur-tout de quoi les peres & les
ſont tenus d'inſtruire leurs e
Qu'une Vierge ſoit la mere
Créateur, qu'elle ait enfanté Di
ſeulement un homme auquel Die
joint, que la ſubſtance du Pere
Fils ſoit la même ou ne ſoit que
blable, que l'eſprit procede d
des deux qui ſont le même, ou d
deux conjointement, je ne vo
que la déciſion de ces queſtio
apparence eſſentielles, importe
l'eſpece humaine, que de ſavoi

jour de la lune on doit célébrer la Pâque, s'il faut dire le chapelet, jeûner, faire maigre, parler latin ou françois à l'Eglise, orner les murs d'images, dire ou entendre la Messe, & n'avoir point de femme en propre. Que chacun pense là-dessus comme il lui plaira, j'ignore en quoi cela peut intéresser les autres, quant à moi cela ne m'intéresse point du tout. Mais ce qui m'intéresse, moi & tous mes semblables, c'est que chacun sache qu'il existe un Arbitre du sort des humains, duquel nous sommes tous les enfans, qui nous prescrit à tous d'être justes, de nous aimer les uns les autres, d'être bienfaisans & miséricordieux, de tenir nos engagemens envers tout le monde, même envers nos ennemis & les siens; que l'apparent bonheur de cette vie n'est rien; qu'il en est une autre après elle, dans laquelle cet Etre suprême sera le rémunérateur des bons & le Juge des méchans. Ces dogmes & les dogmes semblables sont ceux qu'il importe d'enseigner à la jeunesse & de persuader à tous les Citoyens. Quiconque les combat mérite châtiment, sans doute; il est le perturbateur de l'ordre & l'ennemi de la société. Quiconque les

paſſe, & veut nous aſſervir à ſes opinions particulieres, vient au même point par une route oppoſée; pour établir l'ordre à ſa maniere, il trouble la paix; dans ſon téméraire orgueil, il ſe rend l'interprete de la Divinité, il exige en ſon nom les hommages & les reſpects des hommes, il ſe fait Dieu tant qu'il peut à ſa place; on devroit le punir comme ſacrilege, quand on ne le puniroit pas comme intolérant.

Négligez donc tous ces dogmes myſtérieux qui ne ſont pour nous que des mots ſans idées, toutes ces doctrines bizarres dont la vaine étude tient lieu de vertus à ceux qui s'y livrent, & ſert plutôt à les rendre foux que bons. Maintenez toujours vos enfans dans le cercle étroit des dogmes qui tiennent à la morale. Perſuadez-leur bien qu'il n'y a rien pour nous d'utile à ſavoir que ce qui nous apprend à bien faire. Ne faites point de vos filles des Théologiennes & des raiſonneuſes; ne leur apprenez des choſes du Ciel que ce qui ſert à la ſageſſe humaine: accoutumez-les à ſe ſentir toujours ſous les yeux de Dieu, à l'avoir pour témoin de leurs actions, de leurs penſées, de leur vertu, de leurs plaiſirs; à faire le bien ſans

[redacted]

entation, parce qu'il l'aime; à souff-
r le mal sans murmure, parce qu'il
en dédommagera ; à être, enfin,
ıs les jours de leur vie ce qu'elles
ont bien aises d'avoir été lorsqu'elles
mparoîtront devant lui. Voilà la vé-
able religion, voilà la seule qui n'est
ceptible ni d'abus, ni d'impiété, ni
fanatisme. Qu'on en prêche tant
'on voudra de plus sublimes, pour
ıi, je n'en reconnois point d'autre
e celle-là.

Au reste, il est bon d'observer que
qu'à l'âge où la raison s'éclaire & où
sentiment naissant fait parler la consc-
nce, ce qui est bien ou mal pour
jeunes personnes, est ce que les
ıs qui les entourent ont décidé tel.
qu'on leur commande est bien, ce
'on leur défend est mal; elles n'en
vent pas savoir davantage; par où
n voit de quelle importance est,
core plus pour elles que pour les
çons, le choix des personnes qui
ivent les approcher & avoir quelque
orité sur elles. Enfin, le moment
nt où elles commencent à juger des
ses par elles-mêmes, & alors il est
ns de changer le plan de leur édu-
ion.

J'en ai trop dit jusqu'ici peut-être. A quoi réduirons-nous les femmes, si nous ne leur donnons pour loi que les préjugés publics ? N'abaissons pas à ce point le sexe qui nous gouverne, & qui nous honore quand nous ne l'avons pas avili. Il existe pour toute l'espece humaine une regle antérieure à l'opinion. C'est à l'inflexible direction de cette regle que se doivent rapporter toutes les autres ; elle juge le préjugé même, & ce n'est qu'autant que l'estime des hommes s'accorde avec elle, que cette estime doit faire autorité pour nous.

Cette regle est le sentiment intérieur. Je ne répéterai point ce qui en a été dit ci-devant : il me suffit de remarquer que si ces deux regles ne concourent à l'éducation des femmes, elle sera toujours défectueuse. Le sentiment sans l'opinion ne leur donnera point cette délicatesse d'ame qui pare les bonnes mœurs de l'honneur du monde, & l'opinion sans le sentiment n'en fera jamais que des femmes fausses & déshonnêtes, qui mettent l'apparence à la place de la vertu.

Il leur importe donc de cultiver une faculté qui serve d'arbitre entre les

deux guides, qui ne laiſſe point égarer la conſcience, & qui redreſſe les erreurs du préjugé. Cette faculté eſt la raiſon : mais à ce mot que de queſtions s'élevent ! les femmes ſont-elles capables d'un ſolide raiſonnement ? Importe-t-il qu'elles le cultivent ? Le cultiveront-elles avec ſuccès ? Cette culture eſt-elle utile aux fonctions qui leur ſont impoſées, eſt-elle compatible avec la ſimplicité qui leur convient ?

Les diverſes manieres d'envifager & de réſoudre ces queſtions font que donnant dans les excès contraires, les uns bornent la femme à coudre & filer dans ſon ménage avec ſes ſervantes, & n'en font ainſi que la premiere ſervante du maître : les autres, non contens d'aſſurer ſes droits, lui font encore uſurper les nôtres ; car, la laiſſer au-deſſus de nous dans les qualités propres à ſon ſexe, & la rendre notre égale dans tout le reſte, qu'eſt-ce autre choſe que tranſporter à la femme la primauté que la nature donne au mari ?

La raiſon qui mene l'homme à la connoiſſance de ſes devoirs n'eſt pas fort compoſée ; la raiſon qui mene la femme à la connoiſſance des ſiens eſt plus ſimple encore. L'obéiſſance & la

fidélité qu'elle doit à ſon mari, la tendreſſe & les ſoins qu'elle doit à ſes enfans, ſont des conſéquences ſi naturelles & ſi ſenſibles de ſa condition, qu'elle ne peut ſans mauvaiſe foi refuſer ſon conſentement au ſentiment intérieur qui la guide, ni méconnoitre le devoir dans le penchant qui n'eſt point encore altéré.

Je ne blâmerois pas ſans diſtinction qu'une femme fût bornée aux ſeuls travaux de ſon ſexe, & qu'on la laiſſât dans une profonde ignorance ſur tout le reſte; mais il faudroit pour cela des mœurs publiques, très-ſimples, très-ſaines, ou une maniere de vivre très-retirée. Dans de grandes villes & parmi des hommes corrompus, cette femme ſeroit trop facile à ſéduire; ſouvent ſa vertu ne tiendroit qu'aux occaſions; dans ce ſiecle philoſophe il lui en faut une à l'épreuve. Il faut qu'elle ſache d'avance, & ce qu'on lui peut dire, & ce qu'elle en doit penſer.

D'ailleurs, ſoumiſe au jugement des hommes, elle doit mériter leur eſtime; elle doit ſur-tout obtenir celle de ſon époux; elle ne doit pas ſeulement lui faire aimer ſa perſonne, mais lui faire approuver ſa conduite; elle doit juſtifier

evant le public le choix qu'il a fait, : faire honorer le mari, de l'honneur u'on rend à la femme. Or comment y prendra-t-elle pour tout cela, si elle ;nore nos institutions, si elle ne sait en de nos usages, de nos bienséances, elle ne connoît ni la source des juemens humains, ni les passions qui :s déterminent? Dès-là qu'elle dépend la fois de sa propre conscience & des pinions des autres, il faut qu'elle aprenne à comparer ces deux regles, à :s concilier, & à ne préférer la preiere que quand elles sont en oppotion. Elle devient le juge de ses juges, lle décide quand elle doit s'y souettre & quand elle doit les récuser. .vant de rejetter ou d'admettre leurs réjugés elle les pese; elle apprend à emonter à leur source, à les prévenir, se les rendre favorables; elle a soin e ne jamais s'attirer le blâme quand on devoir lui permet de l'éviter. Rien e tout cela ne peut bien se faire sans ultiver son esprit & sa raison.

Je reviens toujours au principe, & . me fournit la solution de toutes mes ifficultés. J'étudie ce qui est, j'en echerche la cause, & je trouve enfin ue ce qui est, est bien. J'entre dans

des maifons ouvertes dont
la maitreffe font conjoin
honneurs. Tous deux ont
éducation, tous deux font
politeffe, tous deux égale
vus de goût & d'efprit, tou
més du même defir de bi
leur monde & de renvo
content d'eux. Le mari n'c
foin pour être attentif à to
vient, fait la ronde & fe d
peines ; il voudroit être
tion. La femme refte à fa
petit cercle fe raffemble au
& femble lui cacher le refte
blée ; cependant il ne s'y
qu'elle n'apperçoive, il n'e
fonne à qui elle n'ait parl
rien omis de ce qui pouvoi
tout le monde, elle n'a
chacun qui ne lui fût agréa
rien troubler à l'ordre, le 1
la compagnie n'eft pas plus
le premier. On eft fervi, l'
à table ; l'homme, inftruit
qui fe conviennent, les pla
ce qu'il fait ; la femme fans
ne s'y trompera pas. Elle au
dans les yeux, dans le mai
tes les convenances, &

touvera placé comme il veut l'être. Je e dis point qu'au ſervice perſonne 'eſt oublié. Le maître de la maiſon en aiſant la ronde aura pu n'oublier per- onne. Mais la femme devine ce qu'on egarde avec plaiſir & vous en offre; n parlant à ſon voiſin elle a l'œil au out de la table; elle diſcerne celui ui ne mange point, parce qu'il n'a as faim, & celui qui n'oſe ſe ſervir ou emander, parce qu'il eſt mal-adroit ou imide. En ſortant de table chacun roit qu'elle n'a ſongé qu'à lui; tous e penſent pas qu'elle ait eu le tems e manger un ſeul morceau: mais la érité eſt qu'elle a mangé plus que erſonne.

Quand tout le monde eſt parti, l'on arle de ce qui s'eſt paſſé. L'homme apporte ce qu'on lui a dit, ce qu'ont it & fait ceux avec leſquels il s'eſt ntretenu. Si ce n'eſt pas toujours là- deſſus que la femme eſt le plus exacte, n revanche elle a vu ce qui s'eſt dit out bas à l'autre bout de la ſalle; elle ait ce qu'un tel a penſé, à quoi tenoit el propos ou tel geſte; il s'eſt fait à eine un mouvement expreſſif, dont lle n'ait l'interprétation toute prête & reſque toujours conforme à la vérité.

Le même tour d'esprit qui fai
celler une femme du monde dans
de tenir maison, fait exceller
coquette dans l'art d'amuser plu
soupirans. Le manege de la coqu
rie exige un discernement encore
fin que celui de la politesse; car
vu qu'une femme polie le soit e
tout le monde, elle a toujours
bien fait; mais la coquette per
bientôt son empire par cette ur
mité mal-adroite. A force de vo
obliger tous ses amans, elle les
teroit tous. Dans la société les
nieres qu'on prend avec tous les
mes ne laissent pas de plaire à cha
pourvu qu'on soit bien traité, l'o
regarde pas de si près sur les préf
ces : mais en amour une faveu
n'est pas exclusive est une injure.
homme sensible aimeroit cent
mieux être seul maltraité que ca
avec tous les autres, & ce qui lui
arriver de pis est de n'être point
tingué. Il faut donc qu'une femm
veut conserver plusieurs amans pe
de à chacun d'eux qu'elle le préf
& qu'elle le lui persuade sous les
de tous les autres, à qui elle en
suade autant sous les siens.

Voulez-vous voir un perſonnage embarraſſé ? placez un homme entre deux femmes avec chacune deſquelles il aura des liaiſons ſecrettes, puis obſervez quelle ſotte figure il y fera. Placez en même cas une femme entre deux hommes (& ſurement l'exemple ne ſera pas plus rare), vous ſerez émerveillé de l'adreſſe avec laquelle elle donnera le change à tous deux & fera que chacun ſe rira de l'autre. Or ſi cette femme leur témoignoit la même confiance & prenoit avec eux la même familiarité, comment ſeroient-ils un inſtant ſes dupes ? En les traitant également ne montreroit-elle pas qu'ils ont les mêmes droits ſur elle ? Oh, qu'elle s'y prend bien mieux que cela ! Loin de les traiter de la même maniere, elle affecte de mettre entre eux de l'inégalité ; elle fait ſi bien que celui qu'elle flatte croit que c'eſt par tendreſſe, & que celui qu'elle maltraite croit que c'eſt par dépit. Ainſi chacun content de ſon partage la voit toujours s'occuper de lui, tandis qu'elle ne s'occupe en effet que d'elle ſeule.

Dans le deſir général de plaire la coquetterie ſuggere de ſemblables moyens ; les caprices ne feroient que

rebuter, s'ils n'étoient ſagement n nagés ; & c'eſt en les diſpenſant av art qu'elle en fait les plus fortes ch nes de ſes eſclaves.

Uſa ogn'arte la donna, onde ſia colto
Nella ſua rete alcun novello amante ;
Ne con tutti, ne ſempre un ſteſſo volto
Serba, ma cangia a tempo atto e ſembiante.

A quoi tient tout cet art, ſi ce n'ı à des obſervations fines & continuell qui lui font voir à chaque inſtant qui ſe paſſe dans les cœurs des hor mes, & qui la diſpoſent à porter à ch que mouvement ſecret qu'elle appe çoit la force qu'il faut pour le ſuſpe dre ou l'accélérer ? Or cet art s'a prend-il ? Non : il naît avec les fer mes ; elles l'ont toutes, & jamais l hommes ne l'ont au même degré. T eſt un des caracteres diſtinctifs d ſexe. La préſence d'eſprit, la pénétr tion, les obſervations fines ſont ſcience des femmes ; l'habileté de s'e prévaloir eſt leur talent.

Voilà ce qui eſt, & l'on a vu pou quoi cela doit être. Les femmes ſor fauſſes, nous dit-on : elles le devier nent. Le don qui leur eſt propre e l'adreſſe & non pas la fauſſeté ; dar

rais penchans de leur sexe, même
nentant, elles ne sont point fausf.
Pourquoi consultez-vous leur bou-
, quand ce n'est pas elle qui doit
er ? Consultez leurs yeux, leur
:, leur respiration, leur air crain-
leur molle résistance : voilà le lan-
: que la nature leur donne pour
; répondre. La bouche dit tou-
s non, & doit le dire ; mais l'ac-
qu'elle y joint n'est pas toujours
ième, & cet accent ne sait point
tir. La femme n'a-t-elle pas les
nes besoins que l'homme, sans
r le même droit de les témoigner ?
sort seroit trop cruel, si même dans
lesirs légitimes elle n'avoit un lan-
: équivalent à celui qu'elle n'ose
r ? Faut-il que sa pudeur la rende
neureuse ? Ne lui faut-il pas un art
communiquer ses penchans sans les
ouvrir ? De quelle adresse n'a-t-elle
besoin pour faire qu'on lui dérobe
qu'elle brûle d'accorder ? Combien
ui importe-t-il point d'apprendre à
cher le cœur de l'homme sans paroî-
songer à lui ? Quel discours char-
it n'est-ce pas que la pomme de
athée & sa fuite mal-adroite ? Que
lra-t-il qu'elle ajoute à cela ? Ira-



doit avoir d'art, même a
Oui, je foutiens qu'en
quetterie dans fes limite
modefte & vraie, on en f
l'honnêteté.

La vertu eft une, difoit
de mes adverfaires; on
pofe pas pour admettre
rejetter l'autre. Quand on
l'aime dans toute fon
l'on refufe fon cœur qua
& toujours fa bouche a
qu'on ne doit point avo
morale n'eft pas ce qui
qui eft bien; ce qui eft m
point être, & ne doit poin
fur-tout quand cet aveu l
effet qu'il n'auroit pas eu

que les autres? Tant s'en faut ; elles ſont plus fauſſes mille fois. On n'arrive à ce point de dépravation qu'à force de vices qu'on garde tous, & qui ne regnent qu'à la faveur de l'intrigue & du menſonge (10). Au contraire, celles qui ont encore de la honte, qui ne s'enorgueilliſſent point de leurs fautes, qui ſavent cacher leurs deſirs à ceux-mêmes qui les inſpirent, celles dont ils en arrachent les aveux avec le plus de peine, ſont d'ailleurs les plus vraies, les plus ſinceres, les plus conſtantes dans tous leurs engagemens, & celles ſur la foi deſquelles on peut généralement le plus compter.

Je ne ſache que la ſeule Made-

(10) Je ſais que les femmes qui ont ouvertement pris leur parti ſur un certain point, prétendent bien ſe faire valoir de cette franchiſe, & jurent qu'à cela près il n'y a rien d'eſtimable qu'on ne trouve en elles ; mais je ſais bien auſſi qu'elles n'ont jamais perſuadé cela qu'à des ſots. Le plus grand frein de leur ſexe ôté, que reſte-t-il qui les retienne, & de quel honneur feront-elles cas, après avoir renoncé à celui qui leur eſt propre? Ayant mis une fois leurs paſſions à l'aiſe, elles n'ont plus aucun intérêt d'y réſiſter, *nec fœmina amiſſâ pudicitiâ alia abnuerit*. Jamais Auteur connut-il mieux le cœur humain dans les deux ſexes, que celui qui a dit cela?

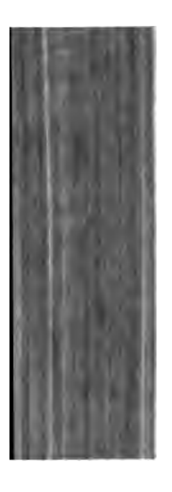
moiselle de l'Enclos qu'on ait pu citer pour exception connue à ces remarques. Aussi Mademoiselle de l'Enclos a-t-elle passé pour un prodige. Dans le mépris des vertus de son sexe, elle avoit, dit-on, conservé celles du nôtre : on vante sa franchise, sa droiture, la sureté de son commerce, sa fidélité dans l'amitié. Enfin, pour achever le tableau de sa gloire, on dit qu'elle s'étoit faite homme : à la bonne heure. Mais avec toute sa haute réputation, je n'aurois pas plus voulu de cet homme-là pour mon ami que pour ma maîtresse.

Tout ceci n'est pas si hors de propos qu'il paroît être. Je vois où tendent les maximes de la Philosophie moderne en tournant en dérision la pudeur du sexe & sa fausseté prétendue; & je vois que l'effet le plus assuré de cette Philosophie, sera d'ôter aux femmes de notre siecle le peu d'honneur qui leur est resté.

Sur ces considérations je crois qu'on peut déterminer en général quelle espece de culture convient à l'esprit des femmes, & sur quels objets on doit tourner leurs réflexions dès leur jeunesse.

Je l'ai déjà dit, les devoirs de leur sexe sont plus aisés à voir qu'à remplir. La premiere chose qu'elles doivent apprendre est à les aimer par la considération de leurs avantages ; c'est le seul moyen de les leur rendre faciles. Chaque état & chaque âge a ses devoirs. On connoît bientôt les siens pourvu qu'on les aime. Honorez votre état de femme, & dans quelque rang que le Ciel vous place vous serez toujours une femme de bien. L'essentiel est d'être ce que nous fit la Nature ; on n'est toujours que trop ce que les hommes veulent que l'on soit.

La recherche des vérités abstraites & spéculatives, des principes, des axiomes dans les sciences, tout ce qui tend à généraliser les idées n'est point du ressort des femmes ; leurs études doivent se rapporter toutes à la pratique ; c'est à elles à faire l'application des principes que l'homme a trouvés, & c'est à elles de faire les observations qui menent l'homme à l'établissement des principes. Toutes les réflexions des femmes, en ce qui ne tient pas immédiatement à leurs devoirs, doivent tendre à l'étude des hommes ou aux connoissances agréables qui n'ont



des deux qui eſt le plus
plus allant, qui voit le p
c'eſt à celui qui a le plus
qui l'exerce davantage,
rapports des êtres ſenſibl
de la Nature. La femme
ble & qui ne voit rien au
précie & juge les mobiles
mettre en œuvre pour ſup
bleſſe, & ces mobiles ſon
de l'homme. Sa méchani
plus forte que la nôtre, to
vont ébranler le cœur hu
ce que ſon ſexe ne peut
même & qui lui eſt néceſſa
ble, il faut qu'il ait l'ar
faire vouloir : il faut donc

leurs diſcours, par leurs actions, par leurs regards, par leurs geſtes. Il faut que par ſes diſcours, par ſes actions, par ſes regards, par ſes geſtes, elle ſache leur donner les ſentimens qu'il lui plaît, ſans même paroître y ſonger. Ils philoſopheront mieux qu'elle ſur le cœur humain; mais elle lira mieux qu'eux dans les cœurs des hommes. C'eſt aux femmes à trouver, pour ainſi dire, la morale expérimentale, à nous à la réduire en ſyſtême. La femme a plus d'eſprit, & l'homme plus de génie; la femme obſerve & l'homme raiſonne; de ce concours réſultent la lumiere la plus claire & la ſcience la plus complete que puiſſe acquérir de lui-même l'eſprit humain, la plus ſûre connoiſſance, en un mot, de ſoi & des autres qui ſoit à la portée de notre eſpece; & voilà comment l'art peut tendre inceſſamment à perfectionner l'inſtrument donné par la Nature.

Le monde eſt le livre des femmes; quand elles y liſent mal, c'eſt leur faute, ou quelque paſſion les aveugle. Cependant la véritable mere de famille, loin d'être une femme du monde, n'eſt gueres moins recluſe dans ſa maiſon que la Religieuſe dans ſon cloître.

Il faudroit donc faire, pour les jeunes personnes qu'on marie, comme on fait ou comme on doit faire pour celles qu'on met dans les Couvens; leur montrer les plaisirs qu'elles quittent avant de les y laisser renoncer, de peur que la fausse image de ces plaisirs qui leur sont inconnus, ne vienne un jour égarer leurs cœurs & troubler le bonheur de leur retraite. En France, les filles vivent dans des Couvens, & les femmes courent le monde. Chez les anciens, c'étoit tout le contraire: les filles avoient, comme je l'ai dit, beaucoup de jeux & de fêtes publiques: les femmes vivoient retirées. Cet usage étoit plus raisonnable & maintenoit mieux les mœurs. Une sorte de coquetterie est permise aux filles à marier, s'amuser est leur grande affaire. Les femmes ont d'autres soins chez elles, & n'ont plus de maris à chercher; mais elles ne trouveroient pas leur compte à cette réforme, & malheureusement elles donnent le ton. Meres, faites du moins vos compagnes de vos filles. Donnez-leur un sens droit & une ame honnête, puis ne leur cachez rien de ce qu'un œil chaste peut regarder. Le bal, les festins, les jeux, même le

théâtre ; tout ce qui , mal vu , fait le charme d'une imprudente jeunesse , peut être offert sans risque à des yeux sains. Mieux elles verront ces bruyans plaisirs , plutôt elles en seront dégoûtées.

J'entends la clameur qui s'éleve contre moi. Quelle fille résiste à ce dangereux exemple ? A peine ont-elles vu le monde , que la tête leur tourne à toutes ; pas une d'elles ne veut le quitter. Cela peut être ; mais avant de leur offrir ce tableau trompeur , les avez-vous bien préparées à le voir sans émotion ? Leur avez - vous bien annoncé les objets qu'il représente ? Les leur avez-vous bien peints tels qu'ils sont ? Les avez - vous bien armés contre les illusions de la vanité ? Avez-vous porté dans leurs jeunes cœurs le goût des vrais plaisirs qu'on ne trouve point dans ce tumulte ? Quelles précautions , quelles mesures avez - vous prises pour les préserver du faux goût qui les égare ? Loin de rien opposer dans leur esprit à l'empire des préjugés publics , vous les y avez nourries. Vous leur avez fait aimer d'avance tous les frivoles amusemens qu'elles trouvent. Vous les leur faites aimer encore en s'y livrant.

mal la convoitise qui les dévore, & déjà on lit dans leurs yeux l'ardent desir d'imiter leurs meres. Ce qu'elles convoitent n'est pas un mari, mais la licence du mariage. Qu'a-t-on besoin d'un mari avec tant de ressources pour s'en passer? Mais on a besoin d'un mari pour couvrir ces ressources (11). La modestie est sur leur visage, & le libertinage est au fond de leur cœur; cette feinte modestie elle-même en est un signe. Elles ne l'affectent que pour pouvoir s'en débarrasser plutôt. Femmes de Paris & de Londres, pardonnez-le-moi, je vous supplie. Nul séjour n'exclut les miracles, mais pour moi je n'en connois point; & si une seule d'entre vous a l'ame vraiment honnête, je n'entends rien à nos institutions.

Toutes ces éducations diverses livrent également de jeunes personnes au goût des plaisirs du grand monde, & aux

---

(11) La voie de l'homme dans sa jeunesse étoit une des quatre choses que le Sage ne pouvoit comprendre : la cinquieme étoit l'impudence de la femme adultere, *quæ comedit, & tergens os suum, dicit; non sum operata malum*. Prov. XXX. 20.

passions qui naissent bientôt de ce goût. Dans les grandes villes, la dépravation commence avec la vie, & dans les petites elle commence avec la raison. De jeunes provinciales, instruites à mépriser l'heureuse simplicité de leurs mœurs, s'empressent à venir à Paris partager la corruption des nôtres; les vices ornés du beau nom de talens sont l'unique objet de leur voyage; & honteuses en arrivant de se trouver si loin de la noble licence des femmes du pays, elles ne tardent pas à mériter d'être aussi de la Capitale. Où commence le mal à votre avis? dans les lieux où l'on le projette, ou dans ceux où l'on l'accomplit?

Je ne veux pas que de la province une mère sensée amene sa fille à Paris pour lui montrer ces tableaux si pernicieux pour d'autres; mais je dis que quand cela seroit, ou cette fille est mal élevée, ou ces tableaux seront peu dangereux pour elle. Avec du goût, du sens, & l'amour des choses honnêtes, on ne les trouve pas si attrayans qu'ils le sont pour ceux qui s'en laissent charmer. On remarque à Paris les jeunes écervelées qui viennent se hâter de prendre le ton du pays, & se mettre

à la mode six mois durant pour se faire siffler le reste de leur vie; mais qui est-ce qui remarque celles qui, rebutées de tout ce fracas, s'en retournent dans leur province, contentes de leur sort, après l'avoir comparé à celui qu'envient les autres? Combien j'ai vu de jeunes femmes amenées dans la Capitale par des maris complaisans & maîtres de s'y fixer, les en détourner elles-mêmes, repartir plus volontiers qu'elles n'étoient venues, & dire avec attendrissement la veille de leur départ; ah! retournons dans notre chaumiere! on y vit plus heureux que dans les palais d'ici! On ne sait pas combien il reste encore de bonnes gens qui n'ont point fléchi le genou devant l'idole, & qui méprisent son culte insensé. Il n'y a de bruyantes que les folles; les femmes sages ne font point de sensation.

Que si, malgré la corruption générale, malgré les préjugés universels, malgré la mauvaise éducation des filles, plusieurs gardent encore un jugement à l'épreuve, que sera-ce quand ce jugement aura été nourri par des instructions convenables, ou, pour mieux dire, quand on ne l'aura point altéré par des instructions vicieuses; car tout

conſiſte toujours à conſerver ou rétablir les ſentimens naturels ? Il ne s'agit point pour cela d'ennuyer de jeunes filles de vos longs prônes, ni de leur débiter vos ſéches moralités. Les moralités pour les deux ſexes ſont la mort de toute bonne éducation. De triſtes leçons ne ſont bonnes qu'à faire prendre en haine, & ceux qui les donnent & tout ce qu'ils diſent. Il ne s'agit point en parlant à de jeunes perſonnes de leur faire peur de leurs devoirs, ni d'aggraver le joug qui leur eſt impoſé par la nature. En leur expoſant ces devoirs ſoyez préciſe & facile, ne leur laiſſez pas croire qu'on eſt chagrine quand on les remplit ; point d'air fâché, point de morgue. Tout ce qui doit paſſer au cœur doit en ſortir ; leur catéchiſme de morale doit être auſſi court & auſſi clair que leur catéchiſme de religion, mais il ne doit pas être auſſi grave. Montrez-leur dans les mêmes devoirs la ſource de leurs plaiſirs & le fondement de leurs droits. Eſt-il ſi pénible d'aimer pour être aimée, de ſe rendre aimable pour être heureuſe, de ſe rendre eſtimable pour être obéie, de s'honorer pour ſe faire honorer ? Que ces droits ſont beaux ! qu'ils ſont reſ-





